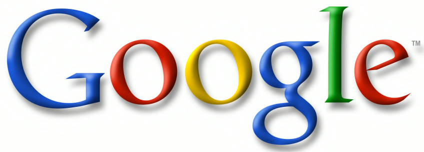

Google

BIBLIOTHÈQUE

DE

M.r CHEVILLARD,

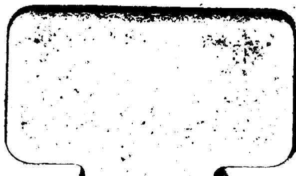
SOUS-INTENDANT MILITAIRE,

OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR,

CHEVALIER DE St.-LOUIS

et des Ordres Militaires de

SAXE, POLOGNE, NAPLES et RUSSIE.



L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

ANNÉE M. DCC. LXXXVIII.

Parcere personis, dicere de vitiis. MART.

TOME TROISIEME.



A PARIS,

Chez MÉRIGOT, le jeune, Libraire, Quai des Augustins, au coin de la rue Pavée.

M. DCC. LXXXVIII.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE I.

Térée, *Tragédie. Par M.* Lemiere, *de l'Académie françoise; représentée pour la première fois sur le Théâtre François, le 25 Mars 1761, & remise le 28 Février 1787. Prix 30 sols. A Paris, chez la veuve* Duchesne, *Libraire, rue S. Jacques, au Temple du Goût.*

Les plus grands génies sont quelquefois ceux qui ont les disparates les plus extraordinaires, & qui sont le plus différens d'eux-mêmes. Après *Cinna & Polyeucte*, *Corneille* donna

Pertharite & *Théodore*. Après *Hypermnestre*, qui pourtant, à ce qu'il me semble, ne vaut pas *Cinna*, M. *Lemiere* a donné *Térée* & *Guillaume Tel*. Quant à cette dernière pièce qui se joue avec beaucoup de succès dans quelques cantons de la Suisse, M. *Lemiere* n'a pas encore osé la faire reparoître sur le théâtre de Paris, ce qu'il n'eût pas manqué de faire, si *Térée* avoit été plus heureux en 1787, qu'il ne le fut en 1761. Que le public est difficile à contenter! croyoit-il donc que M. *Lemiere* lui donneroit toujours des *Veuves du Malabar*? en faveur d'un chef d'œuvre aussi *chaud* (1), (comme on dit à présent,) ne devoit-il pas un peu souffrir la froideur, & les horreurs du mari de *Progné*? mais voyons si, à travers la barbarie atroce & révoltante du sujet, il ne perce pas de temps en temps quelques beautés qui auroient dû désarmer les spectateurs.

---

(1) Ici ce mot n'est pas impropre, puisqu'il s'agit d'une pièce échauffée par un bûcher embrasé.

Tirée est parti d'Abdère depuis un an, pour aller chercher dans Athènes, *Philomèle*, la sœur de son épouse qui ne pouvoit plus en vivre séparée. Pendant l'absence du Roi, les Pirates sont venus ravager la Thrace ; mais par bonheur que le Prince *Athamas*, amoureux de *Philomele*, dont la main lui est promise, au lieu de partir aussi pour veiller sur un dépôt si cher, est resté patiemment toute une année dans Abdère, & s'est désennuyé d'un si long retard, en combattant & en chassant les Pirates. C'est ce que nous apprenons dans une longue première scène, entre *Progné* & *Dircé*, sa confidente, où la Reine déploie toutes ses inquiétudes sur l'absence de son époux. Ce n'est pas qu'elle l'aime ; au contraire elle n'a jamais senti pour lui qu'une forte répugnance ; mais elle est tourmentée par l'impatience & l'ennui de ne pas voir arriver sa sœur ; elle ne sait que penser ; elle ne sait que craindre, & elle craint tout pour une sœur si chérie. Ce qui redouble en ce moment son trouble & ses terreurs, c'est un songe qui l'a obsédée pendant la der-

nière nuit. N'êtes-vous pas curieux d'entendre ce ſonge & de l'expliquer? le voici :

Je m'étois endormie *au milieu* de mes
plaintes,
Tous mes ſens languiſſoient de triſteſſe
flétris ;
Je ne ſais quel *délire* a troublé mes eſprits,
Quel Dieu, m'environnant de ſiniſtres
préſages,
A mis *autant de ſuite* à de fauſſes images ;
Mais de traits ſi marqués mon ſonge *s'eſt
empreint*,
Que je crois voir encor le malheur *qu'il
m'a peint*.
Par *un confus mélange*, aux ſonges ordinaires,
J'étois donc dans Athène, & pourtant dans
Abdère.
Inquiéte, j'errois ſous de vaſtes lambris ;
Je demandois ma ſœur, lorſque j'entends
des cris,
Des ſanglots étouffés, des ſons formés à
peine.
Dircé, le cœur ſaiſi d'une frayeur ſoudaine,
Je me hâte, j'approche, hélas! c'étoit ma
ſœur,

Tremblante, échevelée aux mains d'un
ravisseur.
Mon père, s'empressant sur ce triste rivage,
Traînoit avec effort ses pas glacés par l'âge,
Et tenant d'un bras foible un fer mal
assuré;
Suivoit le ravisseur d'un œil désespéré.
Au même instant, *Dircé*, dans une nuit
profonde,
Le tonnère en grondant se mêle au bruit
de l'onde,
Tombe, & semble frapper le tiran de ma
sœur:
J'avance, & de plus près observant l'op-
presseur,
Qu'ai-je vu? *Pandion* étendu sur le sable,
Et tournant vers sa fille un œil inconso-
lable;
Tandis que le tyran, plein d'un affreux
transport,
Fuyoit avec sa proie, & s'éloignoit du
port.
J'ai voulu m'arracher à cette affreuse image,
Quand j'ai senti mes pas s'attacher au
rivage;

Trop d'horreur a saisi mon cœur épouvanté,
Je m'éveille, tout fuit, mais l'effroi m'est
resté.

Ce songe est passablement écrit, mais il signifie peu de chose; il n'est pas à beaucoup près aussi terrible que l'événement qu'il annonce; & il y auroit eu de l'art à préparer long-temps d'avance les esprits à l'horreur de la catastrophe, par des images fortes, effrayantes & même atroces, répandues dans ce songe. C'est ce qu'a si bien fait l'auteur d'*Electre* & d'*Atrée*. Au reste il y a de la contradiction à dire que ce songe *a de la suite*, & qu'il y règne un *confus mélange*: *J'étois dans Athène & pourtant dans Abdère*, est une circonstance naïve & une image assez vraie des disparates que présentent les songes; mais cette circonstance est inutile à celui-ci, & le fait languir. Il est certain qu'il y a plus de *confusion* que de *suite* dans le reste du récit; elle voit sa sœur, *aux mains du ravisseur*, & elle ne reconnoît point ce ravisseur. Elle s'avance encore pour *observer de plus près l'op-*

presseur, & que voit-elle? *Pandion son pere*, étendu *sur le sable*. Tout ce galimathias peut bien se trouver dans un songe véritable; mais ce ne sont pas ces songes là que nous voulons entendre sur la scène; nous les renvoyons à la devineresse.

Le Prince *Athamas* qui n'a plus rien à faire, depuis qu'il a chassé les Pirates, & qui s'ennuie de ne pas voir revenir sa maîtresse, vient dire à la Reine, qu'il est enfin résolu d'aller lui-même chercher *Philomèle*; *Progné* lui fait d'abord quelques représentations, afin que la scène ait une juste longueur; ensuite elle consent avec joie à son départ; mais dans ce moment même, *Adraste* vient leur annoncer qu'on découvre de loin les vaisseaux de *Térée*. *Athamas vole vers le port*, & *Progné* se prépare à bien recevoir sa sœur. Il se trouve que ce jour est précisément celui où l'on célèbre les fêtes de Bacchus. Puisque l'auteur avoit saisi cette circonstance locale, il auroit dû la rendre plus nécessaire à sa pièce, mais enfin elle

lui fournit ces vers heureux qui terminent le premier acte.

Ne perdez point de temps ; & que ces
heureux jour,
Où du vainqueur de l'Inde on célèbre les
fêtes,
Où le pampre est au lierre enlacé sur nos
têtes ;
Soit le jour de ma sœur aussi bien que du
Dieu :
Que tout pour son hymen se prépare en ce
lieu ;
Que la Bacchante au port courant vers
Philomèle,
Baisse en signe d'honneur le thyrse devant
elle.

Térée, qui a, comme vous le sçavez, des projets bien odieux sur la sœur de sa femme, est arrivé, à ce qu'il dit, *par de secrets détours, a du peuple au rivage évité le concours*, & après avoir déposé sa proie dans un bois écarté, vient apprendre à *Progné* & au Prince *Athamas*, la fausse nouvelle de la mort de *Philomèle*. Mais comment

a-t-il pu espérer que quelqu'un de ceux qui étoient sur son vaisseau, ne découvriroit pas sa fourbe & son mensonge ? cela seul frappe d'invraisemblance & de ridicule son puéril artifice. Quoi qu'il en soit, *Progné* & *Athamas* se retirent pleins d'affliction, & vont pleurer ensemble *Philomèle*. *Térée* fait venir *Adraste*, son Ministre, homme de bien s'il en fut, & lui découvre sans finesse que *Philomèle* n'est point morte, comme il l'a dit ; qu'elle respire, qu'elle n'est pas loin, qu'il l'aime avec fureur, qu'il veut l'épouser, après avoir répudié la Reine. C'est à-peu-près la même situation que celle de *Burrhus* & de *Néron* amoureux de *Junie* ; mais M. *Lemiere*, qui a eu le bonheur de venir dans un siècle plus philosophe que celui de *Racine*, a traité cette situation bien différemment. *Térée* & *Adraste* discutent en forme la question du divorce & de l'inceste. Deux avocats, ou deux philosophes ne feroient pas mieux. Voici le raisonnement de *Térée*.

Etoit-ce donc à l'homme inquiet & volage

D'engager pour jamais tout le cours de son
âge,
De risquer aux autels un serment insensé,
Qui souvent pèse au cœur, dès qu'on l'a
prononcé,
Qui, dans l'homme né libre, enchaînant
la nature,
Irrite l'inconstance & conduit au parjure ?

Adraste semble donner les mains à ce beau raisonnement, car il n'y répond rien ; il se recrie seulement sur le projet d'épouser la sœur de sa femme. *Qu'importe ?* dit *Térée*, & comme il est fort instruit des usages & coutumes des nations, il ajoute :

Regardez vers l'indus, eut-on jamais
horreur
D'aimer & d'épouser même sa propre
sœur ?

A cela le Ministre riposte par ce petit chapitre de *l'esprit des Loix*, un peu meilleur en prose qu'il ne l'est ici en vers.

Seigneur, n'alléguez point cet usage
funeste

Qui de frère & de sœur légitima l'inceste.
D'être unis aux autels leur permettre l'espoir,
C'est borner de l'hymen les droits & le pouvoir;
C'est dans des cœurs liés par la douce habitude,
Où règnoit la candeur, porter l'inquiétude;
C'est corrompre, parmi les frères & les sœurs,
L'amitié libre entr'eux sous la garde des moeurs,
Des humains rapprochés étendre l'alliance;
Former du monde entier une famille immense,
C'est le vœu de l'hymen; & c'est sur-tout aux Rois,
Comme chefs des cités, à respecter ces loix.

Cette dispute philosophique finit, comme à l'ordinaire, par des injures. *Térée* persiste dans son projet, menace son Ministre de tout son courroux,

s'il veut s'y oppofer, & va retrouver fa proie amoureufe, qu'il a cachée dans un antre, au milieu des forêts.

Le troifième acte n'eft prefque tout entier qu'une élégie continuelle de *Progné* & d'*Athamas* fur la mort de *Philomèle*. Seulement vers la fin, *Dircé* vient leur apprendre qu'un Thrace a été chargé par cette Princeffe, de remettre à fa fœur une pièce de tapifferie; car elle étoit très-habile dans cet art, & apparemment ne fçavoit pas écrire. *Dircé* auroit pu faire entrer avec elle ce Thrace qui fe feroit mieux expliqué, ou elle devoit elle-même lui demander quelque explication; mais elle fe contente d'apporter ce rouleau de tapifferie que la Reine déploye fur le dos d'un fauteuil; moyen qui n'eft pas fort tragique, & qui reffemble un peu à celui de ces acteurs forains, à qui l'on avoit défendu de chanter fur leur théâtre, & qui avoient imaginé de préfenter aux fpectateurs, de grands écriteaux où étoient moulés en gros caractères, des couplets fur tel ou tel air. Voilà donc *Athamas* & *Progné*

occupés à déchiffrer ce que *Philomèle* a voulu exprimer sur cette toile :

La rive du Strymon! la forêt du Dieu Mars!
Dans un bois, dans la nuit, quelle scène d'alarmes!
Un affreux souterrein, une captive en larmes,
Un pied dans la caverne & les mains vers les Cieux....
Mais de quel autre objet mes yeux sont-ils frappés?
Eh! quel est ce tyran, qui, d'une main cruelle,
Donne ainsi le signal d'entraîner Philomèle;
Son casque, sa cuirasse; ah! que faut-il de plus;
J'y vois de ses ayeux les divers attributs;
C'est lui, c'est son image, elle est trop *avérée.*
— Eh, qui donc croyez-vous reconnoître?
— Térée, &c.

Le spectateur doit un peu s'impatienter de ne rien voir de tout ce

qu'on lui dit là, & les écriteaux de la foire l'amusoient davantage. Enfin d'après l'explication de l'énigme en tapisserie, *Athamas* & la Reine vont ensemble délivrer la malheureuse *Philomèle*.

Vous pensez bien que *Térée* a consommé son crime, avant que *Progné* ait pu joindre sa sœur. Vous sçavez aussi qu'une première violence de cet amant barbare, le pousse à une autre plus cruelle ; qu'après avoir arraché les faveurs de *Philomèle*, il lui arracha la langue, de peur qu'elle ne revélât son forfait. Tout cela étoit embarrassant à dire en style noble & tragique ; & c'est *Térée* lui-même qui vient nous en instruire dans un monologue. Il est vrai que le viol n'est pas exprimé, ni indiqué : c'est au spectateur à deviner. Quant à la langue coupée, comme ce fait est connu, on le conjecture aisément d'après ces vers :

Oui, mes cris, disoit-elle, oui, mes cris s'entendront,
De mes plaintes au loin les bois retentiront ;

Ou si je puis sortir de ma prison profonde,
Du bruit de tes forfaits j'irai remplir le monde :
Je les raconterai dans toute leur noirceur,
On sçaura que Térée étoit un ravisseur,
Un monstre . . . .
Je ne l'entendrai plus.

En ce moment, reparoît le Ministre *Adraste*, qui fait de nouvelles remontrances à son Roi. Quelle est sa surprise quand *Térée* lui dit : *à l'objet de ses feux Térée a renoncé.* Ce dégoût est bien prompt. *Adraste* se livre à la joie & aux maximes, & félicite longuement le Roi de la victoire qu'il a remportée sur lui-même. Mais quand il lui dit que la Reine a quitté le deuil, & a paru *de pampre couronnée*; *Térée* inquiet, & craignant qu'on n'ait découvert son secret, sort furieux, de sorte qu'*Adraste* ne sçait plus qu'imaginer. Scène froide & ennuyeuse.

La Reine reparoît avec *Athamas*, ils ont délivré *Philomèle.* Mais ils n'ont pas eu le temps de lui parler.

Progné l'a remise aux Bacchantes, pour la cacher dans le temple. Il est étonnant qu'elle ne l'y ait pas suivie pour embrasser une sœur si long-temps désirée. Voici la raison qu'elle donne d'une précaution dont le Poëte avoit un si grand besoin, pour reculer jusqu'au dénouement la découverte de la langue coupée.

Ayant cru dans le bois appercevoir Térée,
Et de peur qu'avec elle il ne m'eut rencontrée.

L'excuse n'est-elle pas aussi mauvaise que les vers? *Athamas* ne s'accommode pas de tout cela; il a peur que *Térée* ne découvre l'asyle de *Philomele*, & n'aille l'en arracher; il se dispose à la défendre, & va prendre les armes.

On ne conçoit pas trop pourquoi *Térée* vient trouver la Reine; si ce n'est pour essuyer ses reproches & ses emportemens; il y répond par des duretés froides & grossières; & cette scène sans intérêt, finit par être aussi triviale qu'elle est mal écrite. Com-

ment peut-on entendre avec plaisir un barbare coupable de deux crimes aussi atroces, dire avec un sang froid effronté?

Les Rois, comme les Dieux, sont au dessus
des loix,
Et dans leurs passions ils aiment à leur
choix.
J'ai suivi la nature en sa marche incons-
tante,
J'ai secoué sans peine une chaîne pesante:
Maître de recourir au divorce en tout
temps,
J'ai dédaigné l'honneur de ces attachemens
Formés par l'hyménée, & que ne connoît
guères
Un cœur tel que le mien peu fait aux
mœurs vulgaires.

Ne voilà-t-il pas de belles raisons pour s'excuser d'avoir violé la sœur de sa femme. Cette scène ridicule & insipide est heureusement terminée par le confident du tyran qui lui apprend que *Philomèle* est au temple & qu'*Athamas* prend les armes. *Progné*

fort ; on croit qu'elle va trouver sa sœur dans le temple, point du tout, on ne sçait ce qu'elle va faire. *Térée* court enlever *Philomèle*. Son confident lui dit : *Songez-vous au respect des saints lieux*. *Térée* lui répond par ce vers hardi, & bien placé dans la bouche de ce Roi impie & dénaturé :

Réponds-moi des soldats, je te réponds des Dieux.

Le cruel *Térée* est vainqueur ; il a repris *Philomèle*, & mis *Athamas* dans les fers. Il vient dire à son épouse toujours furieuse contre lui, qu'il est satisfait d'avoir vaincu un Prince rebelle, & qu'il va lui céder son amante ; il ajoute cependant que, pour punir sa femme de toutes les injures qu'elle lui a dites, il ne lui accordera point le plaisir de voir & d'embrasser sa sœur, & qu'il va faire embarquer tout de suite *Philomèle* avec son amant. *Progné* ne conçoit rien à toutes ces bizarreries & n'en demande point la raison. On fait venir *Athamas*. *Térée* lui signifie qu'il va

partir avec *Philomele*, & le laisse avec sa femme. Un moment après, *Adraste* leur vient dire pour nouvelle, que le peuple & les Bacchantes se sont attroupés autour du Roi, lorsqu'il alloit faire embarquer *Philomele*; qu'ils s'en sont emparés, & qu'on va leur amener cette Princesse. En effet elle paroît couverte d'un grand voile. *Progné* lui tient un long discours, sans la presser de lui répondre; enfin, mais un peu tard, étonnée de la trouver muette à toutes ses tendresses, elle dit à *Adraste*: *ô Dieux! eh quel est donc ce silence?* *Adraste* lui répond: *Eternel*. *Progne* veut une explication plus positive, & *Adraste* la lui donne par cette énigme plus obscure que toutes celles du Sphinx.

Térée inconcevable en sa fureur extrême,
Enfermoit son secret dans sa victime même.

Enfin on devine, comme on peut, que le barbare *Térée* a privé *Philomele* de l'organe de la parole. Grande douleur! grandes exclamations! au milieu desquelles *Philomele* expire. *Térée*

revient troublé par les furies, & croyant les voir attachées à sa poursuite. Mais un barbare, un monstre, qui a commis de sang-froid des atrocités, ne peut ni toucher, ni intéresser quand les furies le tourmentent. *Oreste*, *Œdipe* sont intéressans dans une pareille situation, parce qu'ils ont été criminels malgré eux, & qu'on partage leur infortune. *Crébillon* s'est bien gardé de donner des remords à *Atrée*. *Térée*, aussi tranquille dans le crime pendant toute la pièce, semble plutôt attaqué de frénésie, que poursuivi de remords; & un scélérat frénétique ne peut inspirer que du dégoût. *Térée* finit par se tuer, en disant: *abrégeons tant d'horreur*. Le spectateur ajoute, *& tant d'ennui*. En effet, il n'y a guère de pièces où l'on voie des horreurs plus ennuyeuses.

Si je m'amusois à vous citer de M. *Lemiere*, des vers âpres & disloqués, plus ils séroient durs & barbares, moins vous seriez surpris: je vous surprendrai davantage, en vous en citant qui sont doux, agréables & bien-tournés; ils sont en petit nombre,

à la vérité ; mais pour être rares, ils n'en sont pas moins précieux. *Progné* en parlant de l'aversion involontaire qu'elle eut pour son hymen avec *Térée*, finit son récit par ces deux vers :

J'eus un fils de Térée & mon cœur fut calmé ;
Souvent l'hymen nous pèse & son gage est aimé.

Cette réflexion vraie & précise ne vous paroît-elle pas charmante ? je trouve dans un récit de l'amoureux *Térée*, un passage qui mérite des éloges pour la douceur du style,

Enfin entre mes mains on remit Philomèle ;
Dieux ! quel moment, après une attente cruelle,
Lorsque, prête avec moi d'entrer dans mon vaisseau,
J'enlevai dans mes bras un aussi doux fardeau !
Au sortir du Pyrée, yvre d'espoir, de joie,
Les mers trop lentement en éloignoient ma proie.

N'oublions pas ce morceau de la scène entre *Adraste* & *Térée*.

Ne vous prévalez point de la loi du divorce,
Elle est nulle pour vous ; mais la loi de l'honneur
Qui défend d'attenter aux libertés du cœur,
Par qui la violence en tout temps fut proscrite,
Loi que le sentiment dispensa d'être écrite,
Demeure, gravé en nous d'inéfaçables traits,
Ne parle qu'un langage & ne trompe jamais.

J'ai peur que vous ne trouviez dans ce passage six vers un peu communs ; mais je ne crains point que vous n'admiriez pas comme moi, ce beau vers,

Loi que le sentiment dispensa d'être écrite.

Vous trouverez encore dans le rôle de *Progné*, quelques morceaux écrits avec assez de douceur & de facilité, ceux-ci par exemple :

Ah ! si, parmi les grecs, chaque tombe est sacrée,

Même

Même la plus obscure & la plus ignorée.
Si l'homme, du trépas y respectant le
 sceau,
N'ose d'un ennemi profaner le tombeau,
Quels soins, quels sentimens, quels hon-
 neurs doit attendre
Cette sœur que j'aimois d'une amitié si
 tendre !

. . . .

Venez Prêtres de Mars, instruits de mon
 malheur ;
Venez sous ces lambris consacrer ma dou-
 leur,
Vous voyez ce tombeau, trop cruel
 témoignage
D'une sœur moissonnée au printemps de
 son âge ;
Je veux, pour signaler mes éternels
 regrets,
Que ce funèbre autel reste dans mon
 palais :
Je veux que de mes pleurs l'univers s'en-
 tretienne,
Et qu'auprès de cette urne on place un
 jour la mienne.

Allons rendre à ma sœur, allons rendre à l'instant
Les soins religieux que sa jeune ombre attend.

Voilà très-exactement ce qu'il y a de mieux dans la tragédie de *Térée*. Vous me direz peut-être que c'est bien peu de chose pour un ouvrage de quinze ou seize cens vers : mais vous serez moins étonné du petit nombre de mes citations, quand vous sçaurez que le rôle le plus éloquent de la pièce, est celui de *Philomèle*.

Je suis, &c.



LETTRE II.

Nouvelles des Missions Orientales, reçues au Séminaire des Missions étrangères, à Paris en 1785 & 1786. Seconde partie à Amsterdam, & se trouve à Paris, chez la veuve Hérissant, *Imprimeur-Libraire, rue Neuve Notre-Dame, à la Croix d'or,* 1787.

Histoire de la persécution excitée en Chine, contre la Religion chrétienne, en 1784 & en 1785.

Un Appostat ayant eu connoissance de l'arrivée de plusieurs Missionnaires européens à Macao, Ville bâtie par les Portugais, à la pointe méridionale d'une Isle de la Chine, qui se trouve à l'ouverture du Golfe de Canton, principale entrée de cet Empire, voulut profiter de cette circonstance;

pour satisfaire sa cupidité. On sait que l'entrée des Européens dans la Chine, est strictement défendue. Il savoit aussi qu'en menaçant de les faire connoître aux Mandarins, on en pouvoit extorquer une grosse somme d'argent. Ce perfide alla donc les dénoncer aux serviteurs ou satellites des Mandarins; les Missionnaires furent reconnus pour Européens, arrêtés & livrés aux Mandarins. Voilà l'origine & le commencement de la dernière persécution, qui a fait de si grands ravages dans l'église de la Chine.

Cette histoire abrégée qui contient environ 76 pages, ne renferme qu'un détail circonstancié des perquisitions rigoureuses, que firent pendant ces deux années, les Mandarins de Canton, pour trouver & tourmenter les Chrétiens & les Missionnaires, qu'ils prétextoient être des espions, employés par les Mahométans révoltés; mais le vrai motif de leurs démarches n'étoit que d'en tirer de l'argent. Du nombre de ceux qui furent pris dans la première recherche, étoit un des guides qui avoient introduit les Missionnaires;

ils le frappèrent à coups de sabres, ajoutant à ces mauvais traitemens, des injures & des menaces ; & il ne fut mis en liberté, qu'après qu'ils eurent reçu une somme d'environ douze cents livres.

Toute la suite de cette relation présente des traits semblables, qui n'ont rien de piquant, ni de curieux, mais qui démontrent à chaque instant les soins & les attentions de la providence, à protéger les Missionnaires & les Chrétiens, par la punition évidente, non seulement de leurs persécuteurs, mais même des cantons & des pays où on les arrêtoit, & où on les faisoit souffrir : tandis qu'elle combloit de joie & de consolation, ceux qui étoient persécutés pour le nom de *Jésus-Christ*, on vit alors, dit l'auteur de la relation, on vit se renouveller dans les prisons de Pekin, le touchant spectacle des premiers siècles du christianisme ; la paix & la joie dans le séjour de la tristesse & du désespoir, la liberté dans les fers, les persécuteurs chéris, & les chaines portées pour le nom de *Jésus Christ*, baisées & respectées.

Après cette relation, on en lit une autre de la persécution excitée contre la religion chrétienne, dans la province de Sutchuen en Chine, en 1784 & 1785. Cette relation est envoyée par Monseigneur *Potier*, Evêque d'Agathopolis, au Procureur des missionnaires françois, à Macao, du 30 Août 1785.

Ce sont encore des faits semblables à ceux qui sont décrits dans la précédente relation; il n'y a de différence, que les lieux où ils se sont passés, fort éloignés les uns des autres, & les personnes dont on parle, qui sont également les Européens introduits furtivement dans la Chine, & sur-tout les Chrétiens & les Missionnaires. Monseigneur d'Agathopolis raconte fort au long, toutes les perquisitions exactes que firent les Mandarins, des uns & des autres dans le Sutchuen, au Hou-Kouang, à Canton, au Chensi; en un mot, par-tout où on soupçonnoit qu'il pouvoit y avoir des Chrétiens ou des Missionnaires. Ils en découvrirent en effet un grand nombre en différens endroits; & par-tout où

On en trouvoit, on ne manquoit pas de les arrêter. On les envoyoit à la Capitale de chaque district. Là on les chargeoit de chaînes, on les appliquoit à la question, pour les forcer à déclarer ceux qu'ils connoissoient, & les endroits où ils étoient cachés. Plusieurs souffroient courageusement les plus indignes traitements, & déclaroient hautement qu'ils aimoient mieux perdre la vie, que de trahir leurs confrères & leurs pères. Mais il s'en trouvoit aussi de plus foibles, que la violence des tortures obligeoit à devenir perfides.

On inventa alors, dit le Prélat, une torture qui n'étoit pas encore en usage : on place le patient, les genoux nuds, sur une chaîne de fer; & sur le jarrêt ou le gras de la jambe, on met un bâton de grosseur moyenne, aux extrémités duquel deux hommes se tiennent debout, & foulent ainsi les nerfs. Si le patient n'avoue pas, on ajoute deux hommes de plus; de sorte que souvent la peau du gras de jambe se fend & s'entrouvre; pendant ce temps-là, deux hommes lui tirent

les oreilles, & les autres lui appliquent des soufflets : c'est ainsi que furent traités plusieurs Chrétiens.

Dans ces perquisitions, quatre Missionnaires françois furent pris au Sutchuen, savoir, Monseigneur *de Caradre*, Messieurs *Dufresse*, *Devaut* & *Delpon*, en différens temps. Tous quatre furent envoyés à Pekin, le 22 Mars & le 22 Avril. Monseigneur d'Agathopolis ayant fini sa lettre, marque dans un *P. S.*, qu'on venoit de lui apporter une copie d'un écrit du Gouvernement de Pekin. Cet écrit annonçoit, 1°. que les Missionnaires européens, conduits des Provinces à Pekin, avoient été condamnés à une prison perpétuelle ; 2°. que MM. *Devaut* & *Delpon* y étoient morts de maladie. Nous allons apprendre de Monseigneur de *Caradre* lui même, ce qui lui est arrivé pendant son voyage & dans les prisons de Pekin, ainsi qu'à ses trois compagnons de captivité.

Je m'abstiendrai de faire aucune réflexion sur ces évènemens, vous les ferez vous même, Monsieur, en

sant ce touchant récit simple & naturel, où vous verrez un Evêque & ses dignes coopérateurs dans les fers, maltraités pour *Jésus-Christ*, ou du moins à cause de sa religion, ce qui est la même chose, tranquilles, contens & pleins de joie au milieu de leurs plus grandes souffrances; *ibant gaudentes*. Les uns y ont perdu la vie, les autres ne l'ont conservée que par une providence particulière. Quel bonheur pour les premiers, quel encouragement pour les seconds! ô jeunes Ecclésiastiques françois parvenus au sacerdoce, qui vous arrête? Pourquoi tardez-vous? Un million d'infidèles attendent & implorent votre secours.

Relation de Monseigneur de *Saint-Martin*, Evêque de Caradre, coadjuteur du Vicaire apostolique du Sutchuen en Chine, sorti de prison le 10 Novembre, adressée au Séminaire des Missions étrangères, datée de Pekin, le 21 Novembre 1785.

Après avoir décrit les fatigues incroyables qu'il eut à souffrir dans les

marches qu'il fit avant d'être pris, pour éviter de tomber entre les mains des Mandarins, qui le faisoient chercher, il vient enfin au moment où la providence permit qu'il fût arrêté, pour aller, comme les Apôtres, rendre témoignage à *Jésus-Christ*.

Je m'étois arrêté près d'un arbre, (dit ce Prélat), quand je les vis tout près (les soldats ou satellites); c'est moi que vous cherchez, vous n'avez qu'à me prendre; & ils me mirent la chaîne au col, me fouillèrent & me prirent ma boëte aux Saintes-Huiles, un livre de l'imitation, un diurnal & mon chapelet... Ma prise leur valoit trente taels, c'est-à-dire 240 liv., le Mandarin ayant promis cette somme à ceux qui me prendroient.

Arrivés à Yatcheou, on me conduisit presqu'aussi-tôt au premier Tribunal de la ville, où il y avoit six ou sept Mandarins assemblés. J'y fus interrogé en règle & à genoux... Ici Monseigneur de *Caradre* rapporte les différens interrogatoires qu'il eut à subir dans les différens Tribunaux des Mandarins ou Juges, devant qui ils

fut-cité ; & les réponses qui lui furent suggérées selon la promesse de *Jésus-Christ* en pareille occasion. Il faut les lire dans la relation même, parce qu'on ne pourroit que les tronquer & les rendre défectueuses en les abrégeant, pages 154 & suiv.

Cette séance finie pendant laquelle il paroît que le Prélat, Confesseur, demeura toujours à genoux, il y eut ordre de me mettre en prison ; je fus mis aux fers, & on me donna des menotes fort serrées ; on me fit coucher au milieu d'une troupe de bandits, avec un satellite, pour avoir soin de moi.

Le surlendemain, je partis en chaise portée par quatre hommes, avec une grande troupe de satellites & de Mandarins, qui m'accompagnoient pour me conduire à Tchin-tou, où j'arrivai environ dix jours après ma prise. Je fus conduit chez le Lieutenant-Criminel. Il me fit renfermer dans la prison destinée aux mandarins. Là Monseigneur *de Caradre* subit encore différents interrogatoires,

qu'il faut lire également dans la relation.

De Tchin tou Monseigneur partit pour Pekin, avec M. *Dufresse* qui venoit aussi d'être pris. Ce voyage dura 38 jours, & ils arrivèrent à Pekin le 28 Avril. Présentés le lendemain au Tribunal..... On les chargea de chaînes fort pesantes avec les fers aux pieds & aux mains. Dans cette prison des Mandarins, ils furent réduits à vivre d'un riz fort bis, que l'Empereur donne aux prisonniers...... Enfin, continue le Prélat, notre jugement fut porté par le Tribunal supérieur, & ratifié par l'Empereur. Les Européens pris dans les provinces, furent condamnés à une prison perpétuelle. Les couriers qui les avoient introduits, à un exil perpétuel en un lieu appellé *Y-li*, & a être marqués sur le visage. Les prêtres chinois ont été condamnés à la même peine, au nombre de six, entre lesquels se trouve M. *Adrien Téhou*, exilé autrefois dans la province de Chan-Tong, après avoir travaillé dans nos Missions du Fo-Kien.

Plusieurs des Missionnaires emprisonnés, ne pouvoient vivre avec le riz de l'Empereur.... Sept d'entr'eux, accablés d'inanition & de misères, moururent dans la prison. Il y avoit parmi eux deux Evêques ; celui de Miletopolis, & celui de Domitiopolis, Vicaires apostoliques du Chensi & Chansi. Nos deux confrères, MM. *Devaut* & *Delpon*, moururent comme des Saints.

Quant à moi, poursuit toujours l'Auteur de la narration, après trois mois de captivité, je tombois en consomption, & je m'attendois à mourir. Cette pensée me consoloit, mais je n'étois pas digne de terminer ma carrière dans le champ d'honneur. M. *Dufresse* le portoit assez bien, & m'étonnoit, car il étoit d'une santé foible.

Monseigneur *le Caradre* se loue beaucoup des secours abondants que les missionnaires des Eglises de Pekin leur ont procurés pendant leur détention, & de la manière honorable dont ils les ont traités après qu'ils ont été mis en liberté..... La vérité,

la justice & la reconnoissance nous prescrivent de publier le zèle & la charité de tous ces Messieurs, mais en particulier de M. *de Ventalon* qui s'est sacrifié pour nous. (C'est toujours Monseigneur *de Garadr.* qui parle,) nous avons été singulièrement édifiés & consolés des lettres de Monseigneur l'Evêque de Pekin, qui nous a écrit en véritable apôtre; c'en est un effectivement: sa piété, &c. &c. Tout prouve que Dieu a regardé l'Eglise de Pekin dans sa miséricorde, & lui a donné un Pasteur, selon son cœur. MM. *de St. Lazare* nous ont donné aussi des marques bien particulières de tendresse & de charité... Nous avons aussi été singulièrement édifiés du zèle de MM. les Ex-Jésuites en faveur des prisonniers. Ils ont fait cause commune avec tous les autres.

Enfin le temps marqué par la divine Providence, arriva. Dieu qui tient entre ses mains le cœur des Rois, toucha celui de l'Empereur. Au moment qu'on ne s'y attendoit pas, & contre toute espérance, ce Prince donna un édit qui mettoit les Euro-

péens en liberté : le 10 Novembre 1785, nous sortimes de prison. L'édit n'exprime rien de déshonorant pour la religion : on déclare formellement qu'il n'y a rien de repréhensible dans la conduite des Missionnaires qui sont venus la prêcher, si ce n'est qu'ils se sont introduits furtivement dans l'empire contre les loix : mais que l'Empereur dans cette occasion déroge à la sévérité des loix, & remet les Missionnaires en liberté, leur laissant le choix, ou de retourner à Macao, ou de rester dans les Eglises de Pekin.

Cette persécution générale a enlevé à la Chine dix-huit Missionnaires Européens ; parmi lesquels il y avoit trois Evêques. Outre celà il y a eu huit Prêtres chinois, (sans y comprendre *Mathieu Kou*) qui n'étoit pas encore arrivé à Pekin, ni les Prêtres chinois du Sutchuen & du Coken. Deux sont morts en prison, les six autres ont été conduits en exil à *Ysi*, à huit ou neuf cents lieues de Pekin, marqués de deux lettres sur la joue qui signifient *hors les limites* ; & condamnés à servir d'esclaves aux grands Manda-

rins qui gouvernent pour l'Empereur dans ces endroits éloignés.

M. *Dufresse*, Missionnaire apostolique en Chine, sorti des prisons de Pekin avec Monseigneur *de Caradre* le 10 Novembre 1785, nous donna aussi une relation de la même persécution. Comme il étoit parti avec Monseigneur *de Caradre*, qu'ils ont eu à peu près les mêmes traitemens, subi les mêmes interrogatoires, il faut bien que ces deux relations aient beaucoup de rapport l'une avec l'autre, & par conséquent nous ne dirons que peu de choses de celle-ci.

M. *Dufresse* raconte d'abord les peines incroyables qu'il eut à souffrir pour éviter de tomber entre les mains des Mandarins qui l'ont cherché & fait chercher rigoureusement. Il passoit non de bourg en bourg, de village en village, de ville en ville, mais il étoit obligé de chercher une retraite, tantôt dans un bois épais, tantôt sur le sommet d'une montagne souvent couverte de neige, & qu'il falloit gravir; tantôt se cacher dans une citerne, une autre fois dans un antre obscur,

d'où il appercevoit & entendoit même les vigilans satellites qui le cherchoient, & ne le sçavoient pas si près d'eux : souvent exposé à coucher sur la terre nue, & à passer ainsi la nuit, pendant laquelle la rigueur du froid l'empêchoit de prendre le plus léger sommeil. Plusieurs fois il auroit préféré la prison & les chaînes, à tant de fatigues continuelles, dont il ne prévoyoit la fin qu'en se livrant lui-même entre les mains de ses ennemis : & c'est aussi le parti auquel il se détermina, par les conseils de Monseigneur *de Caradre*, dont il eut le bonheur de recevoir une lettre, en fuyant ainsi d'une retraite dans une autre. Monseigneur *de Caradre* lui faisoit observer qu'en se présentant lui-même, il feroit peut-être cesser les perquisitions qu'on auroit occasion de faire des autres Missionnaires & des chrétiens cachés en différents endroits, mais qui n'étoient pas encore dénoncés ; ainsi M. *Dufresse* ne balança pas un moment, il alla trouver un Mandarin, auquel il se déclara. Celui-ci le conduisit avec honneur jusqu'à la Capitale de la province ; & le 27

Février 1785, au matin il y entra entouré d'environ cent personnes, tant Mandarins que satellites. Il fut mené ensuite au prétoire du Lieutenant-Criminel, & le même jour ayant comparu devant lui & plusieurs autres juges, il subit son premier interrogatoire. Les différentes questions qu'on lui fit, sont détaillées pages 208 & suivantes, MM. *Delpon* & *Devaut*, deux autres Missionnaires apostoliques, se livrèrent également, & par le même motif que M. *Dufresse* : nous arrivames : dit celui-ci, Monseigneur *de Caradre* & moi, à Pekin le 28 Avril 1785., après avoir traversé les deux provinces de Chensi & Chansi : on nous mit ensemble dans une prison de mandarins où il y avoit 7 ou 8 criminels.

On donne à chaque prisonnier, deux grandes écuelles de riz par jour ; point de thé, mais de l'eau froide à discrétion..... Nous avons rapporté dans la relation de Monseigneur *de Caradre*, tout ce qui se passa pendant l'intervalle qu'il y eut jusqu'à leur délivrance arrivée le 10 Novembre suivant : voyez plus haut. La seconde partie de cet ouvrage, dont nous rendons compte

au public, est terminé par un écrit chinois, affiché à Macao, le 15 Mai 1785, contenant des arrêts du Tribunal des causes criminelles de Pekin, contre les Missionnaires & les chrêtiens. Ces arrêts ont été approuvés par l'Empereur, le 7 Mars 1785. Dans cet écrit sont désignés les noms, non seulement de tous les Missionnaires qui ont été arrêtés dans cette dernière persécution, mais encore de tous ceux qui les y ont introduits, ou favorisé l'entrée des Européens dans les différentes parties de la Chine. Ils y sont traduits comme criminels, en ce qu'ils y ont enseigné la religion du Seigneur du Ciel, c'est-à-dire la religion chrétienne. Par toutes les recherches & les perquisitions exactes qu'on a faites, & par leur propre aveu à eux-mêmes, d'avoir professé & enseigné cette religion proscrite dans la Chine, ils sont tous condamnés à différentes peines afflictives. On ne sait point encore si cet arrêt aura été exécuté dans toute son étendue. Ce qu'il y a de certain, c'est que tous les Missionnaires & les Chrétiens qui étoient à Macao, à cette époque, étoient tous fait tement

résignés à se soumettre aux ordres de l'Empereur, & par conséquent aux dispositions de la divine providence sur eux.

Je suis, &c.

Lettre à M. Godard, *Avocat au Parlement de Paris, sur un Mémoire relatif à l'affaire de l'Hermite de la Bourgogne.*

VOTRE Mémoire, Monsieur, sur l'affaire de l'Hermite de la Bourgogne, a emporté tous les suffrages. Voilà donc la mille & unième erreur des Tribunaux françois.

Quoi ! un Hermite seul dans sa hutte, est volé au milieu de la nuit, & presqu'assassiné par cinq brigands. Il est garotté par eux sur son grabat, son capuchon rabattu lui couvre les yeux, il ne peut voir ses voleurs, il croit les reconnoître à leur voix;

& quoiqu'il ſoit dénonciateur & plaignant, on reçoit ſa dépoſition, dépoſition fondée ſur l'organe trompeur de l'ouie; dépoſition même ſur laquelle il a varié. D'après cette dépoſition, *Gentil* expire ſur l'échafaud, *Kauriſt* meurt en ramant ſur les galères. Trois autres prétendus complices ſubiſſent un jugement qui les flétrit; trente-deux parens de *Gentil* partagent l'opprobre de ſon ſupplice; & pour découvrir l'erreur meurtrière des Juges, il a fallu un miracle de la Providence.

Une parente de *Gentil* entend crier dans les rues de Dijon, des Sentences criminelles, elle y voit le diſpoſitif du jugement de différens voleurs exécutés à Montargis, & convaincus d'avoir volé l'Hermite Bourguignon. Il a fallu encore que le Procureur-Général du Parlement de Dijon, & le Conſeiller Rapporteur ayent ſoutenu le frère de *Gentil*, pourſuivant la réhabilitation de la mémoire de ſon malheureux frère, qu'il n'a enfin obtenue, Monſieur, qu'à l'aide de votre éloquence.

Vous ſuivez avec gloire les traces de M. *Dupaty*. Vous alliez la fermeté

& la modération. Cette dernière vous a valu à Dijon l'accueil le plus flatteur. Des Juges moins éclairés & moins équitables vous auroient sçu mauvais gré d'avoir fait réhabiliter la mémoire de deux innocens, condamnés par eux à la mort, & sur-tout d'avoir fait réformer leur jugement au Tribunal du public, Tribunal redoutable aux Juges eux-mêmes.

Le Rédacteur des causes célèbres voudroit bien avoir souvent des causes aussi intéressantes, & des mémoires aussi bien faits que le vôtre. J'ai dans ce recueil quelques causes moins saillantes, moins bien écrites, & partant moins connues. Vous pourriez y voir qu'à Genève les accusés, quel que soit leur délit, & quelqu'accumulées qu'en soient les preuves, ont cependant un Avocat, un Procureur & des conseils, & qu'ils trouvent dans notre code criminel, tous les moyens de prouver leur innocence, de se défendre d'après le texte de la loi, & d'exciter même en leur faveur, la compassion de leurs Juges.

Quand je considère les fréquentes

injustices où ont entraîné les principes de la jurisprudence criminelle françoise, je bénis le Roi qui vient de nommer une commission, pour revoir & corriger cette jurisprudence; & je me félicite d'appartenir à une république, où la torture est abolie, où la potence est l'unique peine de mort, où le dénonciateur & le plaignant ne sont point reçus à témoignage, où la jurisprudence criminelle est aussi lente & douce, que la civile est courte & peu coûteuse; & je gémis seulement, quand je pense que dans cet asyle de la liberté, on admet encore les témoins nécessaires, les indices, les demi-preuves, que la peine de mort subsiste, & que les jugemens criminels ne sont pas publics, comme en Angleterre.

Je suis, &c.

MALLET.

Genève le . . .

Nota. Tout le monde avoit admiré & loué la conduite du *Parlement de Dijon*, & l'on ne croyoit pas qu'il dût rester quelque chose à faire à cette illustre com-

pagnies Mais elle a pensé que sa bienfaisance étoit une seconde Justice qu'elle devoit aux malheureux qui venoient d'être déclarés innocens.

En conséquence, elle a arrêté de faire parmi ses Membres une quête dont le produit seroit appliqué à soulager l'infortune de ces malheureux : le produit de cette quête a été de 3000 liv., & par une délibération du 8 Février dernier, il a été convenu que cette somme seroit remise à M. *Godard* leur défenseur, pour qu'il en fit la distribution entre ses cliens, comme il jugeroit à propos. On ne peut donner trop d'éloges à un tel acte de bienfaisance & de générosité, & l'on voudroit sçavoir les noms de tous les Magistrats qui composent cette digne & respectable compagnie, afin de les porter à jamais dans son cœur & dans sa mémoire.

Nous devons observer, ce que tout le monde remarque sans doute, que la manière dont cet acte généreux s'est exercé, est infiniment honorable pour M. *Godard*, & que par la confiance que lui témoigne une Cour Souveraine dont il avoit été forcé de dévoiler l'erreur, il recueille un fruit bien délicieux de ses travaux.

L'ANNÉE
LITTÉRAIRE.

ANNÉE M. DCC. LXXXVIII.

Parcere personis, dicere de vitiis. MART.

TOME TROISIÉME.



A PARIS,
Chez J.-G. MÉRIGOT, le jeune,
Libraire, Quai des Augustins,
au coin de la rue Pavée.

M. DCC. LXXXVIII.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE PREMIERE.

Léopold de Brunswick, Poëme, par M. Marmontel, Historiographe de France, Secrétaire perpétuel de l'Académie Françoise ; lu dans la séance publique de l'Académie, le 13 Mars 1788, à la réception de M. d'Aguesseau, Conseiller d'Etat. A Paris, chez Demonville, *Imprimeur-Libraire de l'Académie Françoise, rue Christine.*

On ne voit pas ordinairement les Juges du combat descendre dans l'arêne, pour disputer la gloire au Vainqueur, après lui avoir accordé

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE PREMIERE.

Léopold de Brunswick, Poëme, par M. Marmontel, *Historiographe de France, Secrétaire perpétuel de l'Académie Françoise ; lu dans la séance publique de l'Académie, le 13 Mars 1788, à la réception de M. d'Agueßeau, Conseiller d'Etat. A Paris, chez* Demonville, *Imprimeur-Libraire de l'Académie Françoise, rue Christine.*

On ne voit pas ordinairement les Juges du combat descendre dans l'arêne, pour disputer la gloire au Vainqueur, après lui avoir accordé

Et lors qu'à son pays Cicéron dévoué
Ne voit rien de si doux que d'en être loué,
Songeons que, moins sensible aux honneurs qu'il espère,
Jamais de sa Patrie il n'eût été le père.

En parlant de ces grands hommes de l'Antiquité, d'une manière si mesquine, si compassée & si froide, M. Marmontel n'a sûrement pas été échauffé de cet enthousiasme de gloire qui les animoit. Est-ce à un Poëte d'analyser séchement des actions sublimes? Ne voyez-vous pas que votre philosophie glaciale réfroidiroit en nous le désir de les imiter? Au reste il ne paroît point que M. Marmontel ait deviné le secret d'Alexandre. Ce n'étoit pas pour *se délasser* que ce Conquérant *rêvoit aux éloges d'Athènes*; c'étoit pour en mériter de nouveaux. Et Décius qui s'offre à la mort *sans regret, pourvû qu'à ses neveux, pour exemple, on le nomme*; pouvoit-on exprimer une idée plus triviale par un vers plus martelé & plus rampant? Non seulement Décius court à la mort, *sans regret*; mais avec

ardeur, avec joie. *Pourvû qu'on le nomme pour exemple*; ne diroit-on pas qu'il ait mis cette condition à son généreux dévouement? Nos Philosophes ont prêté trop souvent leurs idées de *gloriole* à ces vertueux Citoyens. Comment seroient-ils en état d'apprécier les sentimens qu'inspire l'amour de la Patrie? Un amant qui meurt pour sauver sa maîtresse, s'occupe-t-il d'en être loué? Et combien l'amour patriotique est-il plus exalté, plus pur de tout intérêt personnel que l'amour ordinaire? La pensée est tout aussi fausse pour Régulus & pour Caton. Assurément l'honneur que Régulus trouvoit à mourir dans les supplices pour la gloire de Rome, étoit bien au-dessus de toutes les petites foiblesses de la vanité; & Caton se tua, *non pour voir Rome en deuil aux pieds de son image*, mais pour ne pas voir Rome esclave aux pieds de César. S'il eût cru Rome encore digne de son estime, il ne se seroit pas tué. D'autres Romains étoient morts pour la Patrie; Caton meurt avec la Patrie; Rome soumise

à un Tyran n'est plus la Patrie de Caton. Quant à Cicéron, il aimoit sans doute la gloire & les louanges; mais elles n'étoient que le second mobile de ses actions. Faire d'abord le bien & puis être loué, telle étoit sa maxime. S'il fut nommé *le Père de la Patrie*, après avoir étouffé la conjuration de Catilina, il étoit bien loin d'*espérer cet honneur*; quand il commença l'entreprise, il avoit tout à craindre d'un parti formidable; &, s'il eût péri sous le fer des assassins, Rome bouleversée n'eut guères songé à le louer. Dans tout ce morceau de M. Marmontel, la sécheresse du style est égale à la sécheresse des sentimens. Après ce long détour, il en prend encore un autre pour venir à son sujet, & toujours par de froides réflexions:

Mais, s'il est un mortel qui, dans son dévouement,
Généreux par instinct, sublime *obscurément* (1),

(1) Le Prince *Léopold* ne fut point *sublime obscurément*, puisqu'il eut tout un peuple pour témoin de sa belle action.

Sans que ni le devoir ni la gloire l'ordonne,
Pour le salut d'autrui s'oublie & s'abandonne;
Ah! le premier, sans doute, il a droit d'obtenir
Les regrets de son siécle & ceux de l'avenir.

Il est aisé de sentir ce qu'il y a de faux dans cette idée. L'instinct de l'Humanité est commun à tous les hommes. Secourir son semblable est un sentiment naturel. Des millions d'hommes obscurs ont suivi cette impulsion, sans se croire au-dessus des Décius & des Régulus. Si l'on donne tant d'éloges à un Prince, pour avoir tenté ce que des hommes vulgaires ont fait si souvent sans recevoir d'éloges, cela même n'est pas à la louange des Princes en général, qu'on croit si étrangers aux sentimens d'Humanité. Ce qui n'est dans les autres hommes qu'une action charitable & naturelle, est regardée en eux, comme un effort de Vertu prodigieux, comme un miracle. Quoi qu'il en soit, c'est par cette réflexion outrée que M. Marmontel, après plus de cinquante vers, vient enfin

à son Héros *Léopold de Brunswick* :

O toi, qu'auroit pour fils adopté Marc-Aurèle,
Prince, en qui, dès l'enfance, à l'ombre du repos,
Germoit l'ame d'un Sage & le cœur d'un Héros.

Je n'oserois pas décider si l'*ame qui germe* est une hardiesse poëtique, ou une audace philosophique. Jusqu'ici on a fait germer les talens & même les vertus, parce qu'il y a dans l'ame des semences de vertus & de talens; mais des *semences d'ame*, voilà qui est neuf. Je laisse au Public à recevoir cette nouveauté comme elle le mérite. Nous passons plus de vingt vers de compliment à la famille du jeune Héros.

Fier & doux, simple & grand, son brillant caractère,
Sur des bords étrangers, dans des camps ennemis,
Lui *trouvé* des rivaux, & *laissé* des amis.

Ce dernier vers est louche : *laisser des amis* quand on a trouvé des *ri-*

vaux, ne signifie point qu'on a fait des amis de ses rivaux. Quand on veut faire jouer les mots, il faut au moins que le contraste soit sensible.

Né pour fixer la gloire & désarmer l'Envie,
Que de liens puissans l'attachoient à la vie!
Jeune, heureux, *cher* au monde! & ces nœuds sont brisés!
Et tant de biens si *chers*, il les a méprisés!
Pourquoi? Lorsque César, sur les mers de l'Epire,
S'expose à la tempête, *il y va* d'un Empire,
De l'Empire du monde; & toi, plus généreux,
Où vas-tu LÉOPOLD? Sauver deux malheureux.

Remarquez comment l'Auteur ne peut se lasser de réflexions, & ne sait comment entrer dans son sujet. Un préambule de cent vers pour une action qui n'en aura pas cinquante. Quelle froideur assommante dans ce *pourquoi! ... il y va d'un Empire!* Quelle foiblesse, quelle langueur de style!

Non, ce n'est point ici cette illustre carrière,
Où, tenant dans ses mains la trompette guerrière,

L'attend la Renommée, *avec* ses yeux ouverts,
Et ses voix, dont le bruit va remplir l'univers.

La Renommée qui *attend avec ses yeux*, est une expression bien singulièrement prosaïque.

Il est seul. *Mais* l'Oder a franchi ses rivages ;
Et, chargé de débris, il poursuit ses ravages.
Sur les flots mugissans *ces débris* dispersés,
Dans les plaines au loin les hameaux *renversés*,
Les troupeaux submergés dans l'étable écroulée,
La moisson sur le fleuve encore amoncelée,
Et le lit où le pauvre, oubliant son labeur,
Du Ciel, au moins en songe, espéroit la faveur,
Et le berceau flottant, où la foible innocence
Voit sans effroi la mort si près de la naissance,
Où dort *peut-être* encore, au bruit *sourd* du torrent,
Cet enfant *suspendu* sur son sein dévorant....
O Dieu ! tout s'épouvante ; & , loin du bord funeste,
La fuite a, des hameaux dispersé *ce qui reste*.

Nous savons bien que, dans un

récit animé & plein de chaleur, un amas de circonstances présentées sans ordre, sans liaison, fait un très-bel effet. Le désordre de la phrase, où l'on supprime les régimes ordinaires, où le sens est toujours suspendu, sans être achevé, exprime vivement le désordre de l'action qu'on veut peindre. C'est ainsi que Racine a si bien rendu le trouble & la confusion d'un combat nocturne, dans ce récit de Mithridate:

Je suis vaincu; Pompée a saisi l'avantage
D'une nuit qui laissoit peu de place au courage.
Mes Soldats presque nuds, dans l'ombre intimidés;
Les rangs, de toutes parts, mal pris & mal gardés;
Le désordre par-tout redoublant les allarmes;
Nous-mêmes, contre nous, tournant nos propres armes;
Les cris que les rochers renvoyoient plus affreux;
Enfin toute l'horreur d'un combat ténébreux:
Que pouvoit la valeur dans ce trouble funeste?
Les uns sont morts, la fuite a sauvé tout le reste.

Dans ce récit, tout est mouvement,

tout est image; on ne voit point là de désordre concerté; mais, dans le récit de M. Marmontel, où les réflexions interrompent les images, où, d'ailleurs, il n'y a ni chaleur ni mouvement, vous voyez un enthousiasme de commande, & un désordre de style qui est factice. Un Poëte, vraiment frappé de la désolation qu'il veut peindre, ne s'amusera point à vous dire froidement, que le Pauvre *espéroit, du moins en songe, la faveur du Ciel*; ce *du moins en songe* est ingénieusement puéril & de mauvais goût. Il ne dira point qu'un enfant, qui se voit entraîné par un torrent, est *sans effroi*: rien de moins naturel & de plus faux. S'il représente cet enfant endormi, circonstance qui seroit touchante, si elle étoit bien rendue, il se gardera bien de dire qu'il *dort peut-être encore*; ce *peut-être* laisse l'image indécise, & réfroidit tout. Nous ne dirons rien du *bruit sourd d'un torrent*, dont les flots sont *mugissans*, contradiction trop forte; ni de toutes les autres taches de ce morceau, aussi

mal senti que mal exprimé, & mal versifié.

Deux hommes seuls *encor*, de tant d'infortunés,
Luttent contre les flots, par les flots entraînés;
Et le triste habitant de la rive opposée
Au plus grand des périls *voit leur vie exposée*:
Frémissant, consterné, *prêt à les voir périr*,
Chacun cherche des yeux qui les va secourir.

Il est difficile de faire des vers plus flasques, & plus anti-poëtiques.

Mais qui peut du torrent dompter la violence?
Des plus hardis rameurs le courage balance;
Lorsqu'un jeune-homme *arrive* (1), & les mains *pleines d'or*,
« Enfans, qui veut me suivre? il en est tems
» encor.
» *Une barque! & volons* au secours de nos
» frères ».

Sans doute le moment est trop pressant pour faire tenir un long discours au Héros. Il falloit du moins qu'il lui échappât quelques mots

---

(1) L'Auteur a voulu dire: *accourt*.

pleins d'ame, & de cette sensibilité que M. Marmontel voudroit trouver dans le *Lutrin*; ce qu'il ne trouvera pas dans tout Boileau, c'est un mouvement aussi froid, aussi trivial, que celui de cet hémistiche : *une Barque, & volons.*

La barque se présente à ses vœux *téméraires*;
Il y monte; &, rompant le nœud qui la retient,
Il crie aux malheureux que cet espoir *soutient*.
» Amis! je viens à vous; redoublez de courage ».
Alors, fendant le fleuve, & défiant sa rage,
Sur le dos de la vague on le voit suspendu;
Dans le fond de l'abîme *on le croit* descendu;
Il remonte; & le flot que la rame sillonne,
Etonné d'obéir, au tour de lui bouillonne.

Ces deux derniers vers sont presque les seuls, de tout ce Poëme, qui ayent la tournure & la couleur poëtiques.

A l'audace, à l'ardeur, à l'intrépidité
Qu'inspire à ce Mortel la *simple* humanité,
On s'écrie, en tremblant d'espérance & de joie :

» Est-ce un Ange, un Sauveur que le Ciel
» leur envoie.
» C'est LÉOPOLD, c'est lui, c'est ce jeune
» Héros ».
Et la barque à l'instant disparoît sous les
flots.

Ce contraste est assez bien présenté; mais il n'est pas saisi avec assez de force, & d'une manière assez touchante. Puisque vous n'avez qu'un seul moment à peindre, que ce moment si rapide fasse au moins une vive impression. Telle est la situation de Pompée, assassiné dans une Barque, & qui

. . . . reçoit le trépas,
Avec le même front qu'il donnoit les États.

Voilà un seul trait qui fait un grand tableau.

Un lamentable cri frappe le Ciel & l'Onde.
Tous les yeux attachés sur la vague pro-
fonde
Redemandent *Brunswick* au terrible élément.
Dans des sillons d'écume il paroît un moment,
Il nage, il se débat, il s'épuise, il succombe.

Ce dernier vers est pittoresque,

mais le reste du tableau est maigre & sans intérêt. Le Poëte est si peu touché lui-même de cet événement tragique, cette scène douloureuse le frappe si foiblement, qu'il borne sa plainte & ses regrets à ces trois vers secs, plus durs & plus froids que le marbre qui couvre la cendre de son Héros :

Ah ! que du moins les flots le rendent à la
tombe !
Avec un saint respect sur le bord recueillis,
Que ses restes sacrés y soient ensevelis.

Voilà à quoi se réduit cette narration, qui ne prêtoit pas sans doute aux développemens, mais qui pouvoit être animée par des sentimens sublimes & touchans. M. Marmontel n'y a trouvé que des réflexions philosophiques, & il y consacre encore une quarantaine de vers qui terminent son prétendu Poëme. Tel est le grand mérite de la Philosophie académique, de faire peu sentir & beaucoup réfléchir. Le mérite qui fait des Dissertateurs ne fait pas des Poëtes, ni

même de bons Verſificateurs, ni même de bons Juges en Poëſie. Auſſi n'y a-t-il guère de Philoſophes Académiciens qui puiſſent dire, comme le Métromane:

La ſenſibilité fait tout notre génie.



LETTRE II.

Réflexions sur le Régne de Trajan ; par M. Bayeux, *Avocat au Parlement de Normandie, de l'Académie Royale des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Rouen, Correspondant de celle des Inscriptions & Belles-Lettres de Paris. A Paris, chez* Prault, *Imprimeur du Roi, Quai des Augustins.*

Les louanges indirectes sont toujours les plus flatteuses pour celui qui les reçoit, & pour celui qui les donne. Elles sont aussi plus agréables pour le Lecteur, & mieux accueillies du Public, qui soupçonne toujours l'éloge qu'on fait des Grands & des Princes, de complaisance & d'adulation ; au lieu qu'en enveloppant cet éloge du voile de l'allusion, on intéresse son amour-propre & sa cu-

riosité à saisir les points de ressemblance, en rapprochant les objets, & à juger si la comparaison qu'on lui laisse faire est juste & naturelle. C'est le Public, alors, qui loue, pour ainsi dire, par les applications qu'il fait de lui-même; & sa pénétration lui rend vraiment piquantes & ingénieuses, des louanges qu'il auroit peut-être trouvées froides & fades, sans cet heureux déguisement.

C'est par là que les *Réflexions sur le Régne de Trajan* ont quelque droit d'attirer la curiosité publique; non que M. Bayeux ait tracé un tableau digne de ce vertueux Empereur; mais les différens traits qu'il a choisis, ont un rapport si frappant avec ce que nous avons sous les yeux, que ce rapprochement fait trouver dans sa Brochure, l'intérêt que le Lecteur peut y mettre lui-même. Au reste l'allusion en est si transparente, que nous-nous garderons bien d'en lever le voile; & l'on désireroit peut-être que l'Auteur ne l'eût pas soulevé de tems en tems, comme s'il se fût méfié de son intention & de l'intelligence de ses lecteurs.

M. Bayeux débute par un Eloge de Trajan, qui se trouve dans les Poësies de Martial; éloge où il y a plus d'antithèses que de délicatesse, & où les efforts du Bel-esprit ont plutôt le caractère de la Flatterie que celui de la Vérité. On est bien mal-adroit de fuir la simplicité qui suffit aux louanges sincères & justes, pour rechercher de faux brillans, qui rendent la sincérité même suspecte d'exagération. Voici la traduction que M. Bayeux nous donne des vers de Martial:

» Tu sais respecter, autant que » Numa, la Droiture & l'Equité; » mais Numa étoit pauvre; & il est » difficile, sans doute, de ne pas *li-* » *vrer* les Mœurs aux Richesses, & » d'être Numa, après avoir vaincu » tant de Crésus. Si nos antiques » Aïeux, si les Héros de Rome pou- » voient revenir à la lumière, & » quitter les bocages de l'Elysée, » l'invincible Camille te sacrifieroit » son amour pour la Liberté; Fabri- » cius accepteroit de l'or si ta main » le présentoit; Brutus s'applaudiroit

» de t'avoir pour Maître; Sylla, tout
» couvert de ſang, te remettroit
» l'Empire, à l'inſtant où il l'abdi-
» queroit; le grand Pompée & Céſar
» lui-même conſentiroient à vivre
» ſimples Particuliers, ſous tes Loix;
» Craſſus t'abandonneroit ſes tréſors;
» & ſi, du milieu des Ombres infer-
» nales, Caton nous étoit rendu,
» Caton embraſſeroit le parti *de*
» *Céſar* ».

Le Traducteur n'a pas toujours ſaiſi la préciſion de Martial; mais ce n'eſt pas de cela qu'il s'agit. L'Eloge, en lui-même eſt ſi exagéré, la fauſſeté des idées en eſt ſi évidente, qu'il ne pouvoit plaire à un Prince auſſi ſenſé que Trajan. Il ſentoit bien qu'il n'étoit Empereur que parce que les Romains n'étoient plus dignes de la liberté, & que, s'il la leur avoit rendue, ce bienfait auroit été un ſupplice pour eux. Mais, s'il eût exiſté des Camille, des Fabricius, des Brutus & des Caton, il eût mieux aimé partager avec eux le titre de Citoyen Romain, que de régner ſeul ſur un Peuple qui n'avoit plus

rien de Romain que le nom. M. Bayeux auroit donc bien fait de rejetter ce passage de Martial, qui ne prouve rien que l'abus du faux esprit qui régnoit alors ; cette espéce de texte qu'il a choisi pour son Discours n'est pas digne des réflexions qu'il lui a suggérées, & qui n'y ont heureusement aucun rapport. Le premier objet que lui présente le Régne de Trajan, c'est l'administration de la Justice. « Sous Domitien & Nerva, dit-il, » le systême de la Législation se » ressentoit des principes qui gou- » vernoient alors l'Etat ; il n'y avoit » plus de Magistrats ; & le Sénat » n'avoit que des déserts pour asyle. » Trajan n'eût pas plutôt été appellé » à l'Empire, qu'il songea à relever » le trône de la Justice, & à rap- » peller les Sénateurs, en chassant » leurs ennemis. Auguste avoit en- » chaîné les Romains par cette fa- » meuse loi *Regia*, qui transféroit à » l'Empereur le pouvoir du Sénat » & celui du peuple ; privoit l'un » de tout *regard* sur la Législation, » & l'autre de toute faculté de faire entendre

» entendre sa voix par ses Tribuns.
» Mais, à peine Trajan eut-il monté
» au Capitole pour y recevoir le scep-
» tre du monde, qu'il commença
» par déclarer que chaque partie
» du systême politique reprendroit
» son ressort; il sut cependant allier,
» à cet égard, les droits du trône
» avec le bien public, en replaçant
» les bornes qui devoient séparer à
» jamais le pouvoir qui ordonne,
» de celui qui fait exécuter. Il ac-
» cueillit avec complaisance ce que
» le Patriotisme respectueux lui re-
» présenta; mais il opposa toute sa
» Majesté au zéle trop ardent que
» l'enthousiasme du bien sembloit
» écarter de la soumission. C'est ainsi
» que Trajan rétablit l'empire des
» Loix, en rendant à leurs Mini-
» stres leur noble & véritable ca-
» ractère. Lui-même déposa son
» sceptre sur le trône de la Justice ».

L'Auteur dit trop peu de chose de la Jurisprudence Criminelle; il passe aux Dénonciateurs clandestins, espéce de monstres avides & lâches, qui s'étoient enrichis aux dépens de

l'Innocence & de la Vertu, sous les méchans Empereurs, & que Trajan fit rester muets dans leurs repaires. Autant ces délations secretes sont allarmantes & dangereuses pour les gens de bien, autant les dénonciations publiques des malversations & des injustices de ceux qui abusent de leur autorité, sont utiles pour tout le monde, servent de frein aux gens en place, qui craignent de voir leur cupidité démasquée, & leurs vexations punies, & font la gloire du Prince qui veut entendre la Vérité, & qui ne peut l'entendre de si loin, que par le cri de son Peuple.

Trajan ne s'étoit pas moins occupé de l'administration des Finances. Ce Prince avoit senti que plus la machine politique seroit simple sous ce rapport, plus ses effets seroient sûrs & durables : aussi n'y avoit-il souffert aucunes parties inutiles ou embarassantes, aucun ressort qui ne put servir au mouvement & contribuer au produit général. S'il établit quelques impôts, les guerres qu'il eut à soutenir les rendirent

nécessaires. Mais c'est lui qui, pénétré de la juste proportion qui doit exister entre les revenus du trésor impérial & ses dépenses, entre les besoins de l'Etat & les vraies facultés de la Nation, comparoit le fisc à ce viscère, qui ne peut s'accroître sans que tous les membres ne s'appauvrissent ; & c'est devant lui que Pline le jeune osoit dire que la cause du fisc n'est jamais mauvaise que sous un bon Prince. Un trait qui achéve de faire connoître quel étoit alors le systême des Finances, c'est que les moindres ressorts en étoient dévoilés aux yeux de l'Empire, & que le compte en fut publié sous le titre de *BREVIARIUM IMPERII*. Il étoit beau de voir un Prince s'accoutumer à compter avec l'Etat, & régler ses dépenses, comme s'il étoit vraiment obligé de rendre un compte à ses sujets.

L'Auteur nous montre ensuite Trajan ne cherchant dans la guerre que la gloire de secourir les opprimés, & le titre de *Pacificateur de l'Univers*. Les Romains avoient né-

gligé la Marine; Trajan la ranima, & fit garnir les rivages de Ports commodes & sûrs pour servir d'abri aux Vaisseaux. Le même Pline, dans une de ses lettres, fait la description d'un de ces ouvrages aussi utiles que merveilleux, qui assuroit les côtes de l'Italie bordée par la méditerrannée. Cette description est intéressante par la comparaison qu'on peut en faire avec le Port de Cherbourg.

» L'Empereur, dit Pline, m'a fait
» l'honneur de m'appeller au Conseil
» qu'il a tenu à sa maison de *Cen-*
» *tum-cellæ* (aujourd'hui Civita-Vec-
» chia). La maison qui est magni-
» fique, se trouve entourée de vertes
» campagnes; elle domine sur le
» rivage, dans un enfoncement du-
» quel on construit actuellement un
» Port. Le côté gauche est soutenu
» par un ouvrage très-solide : on
» travaille maintenant au côté droit.
» A l'embouchure du Port, s'éléve
» une Isle destinée à rompre les flots
» que les vents y aménent, & à
» procurer, des deux côtés, une en-

» trée sûre aux Vaisseaux. L'art qu'on
» emploie pour les ouvrages qui ac-
» compagnent cette Isle est admirable.
» Une espéce de grand bâtiment trans-
» porte en cet endroit des roches
» énormes : on les jette continuelle-
» ment les unes sur les autres, &
» leur propre poids qui les affermit
» & les lie, en fait une espéce de
» digue. Déjà s'éléve & paroît au
» milieu des eaux ce môle de ro-
» ches entassées, contre lequel les
» vagues viennent fondre & se briser
» avec un grand fracas, & couvrent
» d'écume toute la mer. On ajoute
» à ces rochers de gros massifs de
» pierre, qui, dans la suite des tems,
» feront prendre cet ouvrage des
» hommes pour une Isle naturelle.
» Ce Port sera infiniment commode :
» car c'est une retraite sur une côte
» qui s'étend fort loin, & dans la-
» quelle il n'y en avoit aucune ».

Au sujet des Canaux que Trajan fit creuser, pour la jonction des Fleuves & des Mers, & dont la construction est devenue pour nous un secret, puisque la main du tems a effacé les

traces de ces grands monumens, M. Bayeux ne craint pas d'assurer que le génie de l'Antiquité étoit resté, à cet égard, fort au-dessous de ce que nous avons entrepris; & voici l'exemple qu'il en rapporte. Nous citons ce morceau comme le mieux écrit de son Discours. Il est question du Canal de Picardie, ouvrage de M. Laurent.

» Un homme à grandes vues & » à grands talens, s'est présenté de » nos jours; il a conçu le projet de » faire circuler l'abondance dans une » partie de nos plus importantes » Provinces, & de réunir, en quel- » que sorte, les Ports de la Hollande » aux murs de Paris. A la grandeur » de cette entreprise, il a joint l'uti- » lité des nouveaux moyens de l'e- » xécuter. Il a dit: Couper les Cam- » pagnes, pour y faire couler des » Fleuves, c'est une entreprise vul- » gaire, qui n'exige que des bras; » c'est, d'ailleurs, diminuer les pro- » ductions du sol, pour en faciliter » les transports. Imaginons un pro- » cédé nouveau, qui serve le Com-

» merce, ſans coûter de regrets à
» l'Agriculture. Il a dit; &, dans le
» ſein de la terre, s'eſt ouverte une
» communication qui voiture, d'un
» fleuve à l'autre, les fruits qui
» croiſſent ſur le ſol même qui la
» couvre. Le Laboureur joyeux, ap-
» plaudit à l'homme de génie, qui
» ſut, par un procédé magique, lui
» donner un chemin ſur lequel il
» peut moiſſonner encore; &, comme
» la Fable nous peint l'amoureux
» Alphée, diſparoiſſant aux bords de
» l'Elide, pour venir ſe jetter dans
» le ſein d'Aréthuſe, ſur les rivages
» de la Sicile; l'Habitant des rives
» d'un fleuve pourra voir s'engloutir
» une Flotte marchande, qui, long-
» tems cachée dans les entrailles de
» la terre, reparoîtra au jour, pour
» verſer ſes tréſors juſqu'au milieu
» de la Capitale ».

L'article des Sciences & des Arts offre encore des rapprochemens ingénieux & piquans. L'Auteur rapporte ce que dit Lucien d'Icarroménippe, qui vit Empédocles élevé dans les Cieux, & porté par un tourbillon

de fumée, produite par les matières métalliques & sulphureuses de l'Etna; & ascensé, du fond du Volcan, par ce tourbillon enfermé dans son manteau métamorphosé en Ballon.

Ce que M. Bayeux nous raconte d'Apollonius de Thyane, & de ses cures merveilleuses, est assez singulier; *sè no vèro, è benè trovato* : sur la foi de Philostrate, qu'on accuse pourtant de n'avoir fait qu'un Roman de la vie d'Appollonius, notre Auteur nous dit que ce Philosophe pythagoricien s'étoit établi dans le Temple d'Esculape; que là on lui apportoit des malades de toutes parts, & que, sans parler, il agitoit ses doigts vers eux, dans des directions tellement calculées, qu'après plusieurs expériences, il leur rendoit la santé. Qui ne reconnoit là le Magnétisme animal? Cet homme ignoroit jusqu'au pays qui l'avoit vu naître, & aux parens dont il avoit reçu le jour. Errant de contrée en contrée, & toujours suivi de l'abondance qu'il répandoit autour de lui, tous ses pas, dans l'Univers qu'il parcourut, & dont

il connoissoit toutes les Langues, furent marqués, si l'on en croit ses Disciples, par des guérisons éclatantes. Il fut accusé de répandre des illusions & un esprit de vertige dans les têtes. Domitien le fit emprisonner à Rome; mais nous ne voyons pas qu'il fût mêlé dans les intrigues de Cour.

Qu'on dise encore que l'Antiquité ne nous a pas surpassés en tout genre. Pour moi je dirai toujours qu'un Ancien valoit au moins deux Modernes. Ne voilà-t-il pas M. Bayeux qui a trouvé, dans le seul Apollonius, l'original des deux plus fameux Charlatans de notre siécle?

L'Auteur n'oublie pas l'état des Lettres, sous Trajan. Il parle ainsi des Historiens: » Tacite, Plutarque & Suétone vivoient alors, & le grand Pline, l'Historien de la Nature, venoit de mourir. L'un plus sévère qu'éloquent, l'autre plus narrateur que Philosophe, le troisiéme plus brillant que véridique ont trouvé des imitateurs, mais le dernier a trouvé un maître ».

Il y a bien à dire sur ce jugement. Tacite est sévère, & il devoit l'être, en parlant des monstres impériaux qui avoient déchirés sa Patrie. Il n'est pas éloquent à la manière de Tite-Live ; il est profond & plein de traits sublimes. Plutarque n'affecte pas de charger sa narration de morale & de philosophie, mais sa manière d'écrire l'Histoire est vraiment philosophique & morale. Nous ne pouvons guère juger si Suétone est véridique; mais nous voyons bien que son style n'est rien moins que brillant : c'est une espéce de Gazetier. Aucun de ces trois Historiens n'a eu d'imitateurs parmi nous. Si l'Histoire de Louis XI, par Montesquieu, nous eut été conservée, nous aurions eu sans doute un rival à opposer à l'Historien de Tibère. Si La Fontaine eut écrit l'Histoire, il auroit pu nous donner un Plutarque. Et, quand on pourra librement écrire la vie privée des Rois, nous aurons aisément un Suétone. Quant à Pline, il est assez glorieux de l'égaler, sans prétendre a être son maître.

M. Bayeux parle très-bien de la Philosophie, sans exaltation & sans esprit de parti. « Trajan, dit-il, rappella les Philosophes bannis par » ses Prédécesseurs. Adrien accueillit » Epictète & mourut en vérifiant sa » morale; Epictète, dont la lampe » d'argile fut mise à un si haut prix, » comme si le génie de son maître en » fût devenu la lumière, & eût con- » tinué ainsi d'éclairer les hommes! » Mais le vrai génie de ce Philosophe » forma Marc-Aurèle, qui lut le » *Manuel*, & écrivit ses *Pensées*. Il » faut l'avouer cependant; cette Phi- » losophie paisible, le guide & la » consolation de l'Humanité, ne con- » serva pas toujours ce caractère doux » & bienfaisant. L'abus de ses prin- » cipes enfanta le cruel Egoïsme, & » l'on vit des Harangueurs enthou- » siastes, de turbulens déclamateurs, » mettant leurs propres idées à la » place des loix reçues, égarer la » Philosophie dans des systêmes que » la Raison isolée eut pu approuver, » mais que la politique & l'ordre » social proscrivoient ».

Après les Philosophes viennent les Poëtes, & M. Bayeux convient que le goût de la grande & véritable Poësie étoit perdu ; que Silius Italicus, Stace & Valérius Flaccus ne purent pas, à eux trois, faire la monnoie de Virgile ; qu'ils avoient parfaitement oublié le caractère essentiel du Poëme épique, & qu'ils n'étoient que des Historiens, & des déclamateurs en vers.

Ce que l'auteur dit de la Satyre est bien vu & digne d'attention : « Forcés, pour critiquer les travers » ou flétrir les vices, de descendre » aux particularités de la vie privée, » & de traiter de mille objets que » n'admet point la gravité de l'Hi» stoire, les Satyriques nous trans» mettent des détails intéressants » sur les usages & les mœurs d'un » siécle. L'Historien peint l'homme » sur la scène du monde, & ne peut » fixer que les contours qui le cara» ctérisent en grand : le satyrique le » suit jusque dans son intérieur, & » doit le peindre alors avec tous les » accessoires domestiques qui lui sont

» propres. C'est ainsi que les tableaux, » appellés improprement *de genre*, » nous présentent des particularités » de mœurs locales & de costume » qu'on chercheroit vainement dans » un tableau d'Histoire ».

M. Bayeux apprécie fort bien Juvénal; mais il fait trop de cas de Martial, qui avoit plus d'esprit que de génie, plus de faux brillant que de naturel, & dont les défauts surpassent de beaucoup les agrémens & les beautés. Les traits qu'il nous rapporte pour prouver que les Epigrammes de Martial, piquent les mœurs particulières de son siècle, conviennent à tout autre siécle que le sien. En effet, on a vu de tout temps le Parasite courant la Ville pour attraper un soupêr, & le payant de fades éloges; le riche inflexible, qui fait éloigner un prêt même avant qu'on le demande; la vieille coquette qui achéte chez le Parfumeur & la Coëffeuse ses appas factices; la vieille qui brûle encore sous les glaces de l'âge, & veut consacrer à l'Hymen ses charmes émérites; la veuve affligée

qui fond en larmes, dès qu'elle a des témoins de sa douleur; l'homme de bien qu'on repousse pour élever un Histrion; l'ami insensible qui donne tout aux caprices de sa maîtresse, & rien aux besoins de son ami; le faux Philosophe qui, dans le sein de la misère, à le courage de dédaigner la vie; le dissipateur mal-adroit qui se ruine maussadement, sans se faire honneur de sa dépense; le curieux ridicule dont l'armoire est garnie d'antiques précieuses, & le caveau d'un vin verd & plat; l'Orateur bavard qui intéresse Annibal & Mithridate à la réclamation de trois chévres perdues, &c. Ces vices & ces ridicules sont, pour ainsi dire, le fonds général des mœurs de toutes les sociétés dans tous les tems; mais il y a des vices qui caractérisent particuliérement certains siécles d'une dépravation rafinée, & que les Satyriques doivent peindre pour donner plus de vérité à leurs tableaux. Ces sortes de peintures locales & contemporaines sont rares dans Martial

& très-bien présentées dans Juvénal.

Cette Brochure de M. Bayeux, annonce un Ecrivain accoutumé à réfléchir, à comparer, à juger les mœurs & les hommes. Son style a quelquefois un peu trop d'apprêt; mais il a de la vivacité, de l'élégance, & ne manque pas d'énergie.



IIe LETTRE, *sur des Assertions avancées, par M. de* Guignes, *dans son Essai historique qui est à la tête des Notices des MSS. de la Bibliothéque du Roi.*

Vous avez eu la bonté, Monsieur, d'insérer dans votre N° 7, pag. 28, Tom. II, ma réclamation contre M. de Guignes qui assûroit que *les MSS. de Bréves étoient en Sorbonne* (1). Ce n'est plus cet objet qui m'occupe aujourd'hui; je crois devoir prémunir le Public contre deux erreurs qui, échappées à un aussi savant Académicien, *pourroient devenir contagieuses.*

Voici la premiere: pag. xv, M. de G. dit, avec raison, que Guillaume Postel donna, en 1538, sa Grammaire des Langues Orientales — Paris,

(1) M. Dupuy dans son Extrait *sur les Notices des MSS. de la Bibliothéque du Roi*, répete la même assertion, & voilà comme les erreurs se propagent & se perpétuent. Voyez *le Journal des Savants*, Mars 1788, 2e col. pag. 136.

chez Denys Lescuier (1). Ensuite, pag. LV, M. de G. ajoute : *à Paris, Guillaume Postel est le premier qui ait fait imprimer de l'Hébreu*. Ainsi, d'après M. de G., il n'y a point eu de Livres imprimés en Hébreu, avant l'année 1538. Cependant, Monsieur, j'ai trouvé

Une Grammaire Hébraïque de Tissard — Paris, chez Gourmont, 1508, in-8°.

Deux Grammaires Hébraïques, de Rabi Mose — Paris, chez Gourmont, 1520, in-8°.

Une Grammaire Hébraïque, d'Agathias Guidacerius, Professeur au Collége-Royal — Paris, chez Gourmont, 1529, in-8°.

Alphabetum Hebraïcum — Paris, chez Pierre Vidouve, 1531, in-8°.

Canticum Canticorum, par Agathias

(1) M. de G. auroit dû observer qu'il y a eu deux Éditions de la *Grammaire Arabique* de Postel, la première en 1538, dont les caractères ne sont que gravés. La seconde en 1539 ou 1540, dont les caractères sont en lettres de fonte. Elles sont en Sorbonne. Voyez *Chevillier*, pag. 297.

Guidacerius — En Sorbonne, 1531, in-8° (1).

In Quinque Psalmos Brevis expositio, par le même — Paris, chez François Gryphe, 1532, in-8°.

Psalterium S. Hieronymi, Grec, Latin & *Hébreu* — Paris, chez Chevallon, 1533, in-fol. (2)

Et où croyez-vous, Monsieur, que j'aye trouvé ces anciens Livres *Hébreux*; inconnus à M. de G.? Dans la Bibliothéque de Sorbonne, où, comme vous voyez, *ils ne sont pas restés dans un profond oubli*. J'y ai trouvé aussi presque tous les Livres en Langues Orientales que cite M. de G., & beaucoup d'autres dont il ne fait pas mention.

Mais ce qui m'étonne, & ce qui vous étonnera sans doute, c'est que M. de Guignes, qui dans son *Essai*

(1) Il y a eu en Sorbonne, en 1530, une Imprimerie dirigée par Gérard Morthy, au même lieu où avoit été celle d'Ulric Géring.

(2) Ce pseautier Hébreu se trouve dans l'*Appendix* du Tome VII des Œuvres de Saint-Jérôme. Les caractères Hébreux sont presqu'aussi beaux que ceux qu'on admire dans les Bibles Hébraïques de Robert Etienne.

pag. xxxiv & xc, cite plusieurs fois le Docteur Chevillier, n'ait pas lu le Chap. IV, pag. 289, où ce savant Bibliothécaire fixe l'époque de l'Imprimerie Hébraïque à Paris. M. de G. a mieux aimé s'en rapporter à La Caille, Auteur de l'*Histoire de l'Imprimerie*, qui, contre toute vérité, dit, à la pag. 90, en parlant de la Grammaire de Postel, qui parut en 1538 : » Ce Livre est le premier qu'on ait » imprimé à Paris, en caractères de » Langues Orientales, qui fut suivi » par Robert Etienne, mais en ca- » ractères plus parfaits & plus beaux ; » comme on peut le voir par plusieurs » Livres de la Bible en Hébreu, im- » primés en 1540 ».

Ce passage de la Caille indique la deuxième erreur de M. de G. A la page LV, il dit : *Ensuite Robert Etienne, en 1550, se distingua en ce genre par la beauté de ses Caractères.* Si, moins prévenu pour le Libraire la Caille, M. de G. eût consulté le Bibliothécaire Chevillier, pag. 297, il auroit vu, » Suit Robert Etienne, » qui commença l'impression de la

» Bible en Hébreu, in-4°, l'*année* » 1539, *& l'acheva l'année* 1544. » On n'a rien fait jusqu'ici qui sur-» passe en beauté cet ouvrage. Il » commença une autre impression de » la même Bible Hébraïque, in-16. » l'année 1544, & l'acheva l'année » 1545 ». Ainsi, à cette époque, bien antérieure à celle fixée par M. de G. (1550), Robert Etienne s'étoit distingué par la beauté de ses Editions Hébraïques qu'on voit en Sorbonne & ailleurs.

M. de G. voudra bien n'attribuer ces observations qu'à mon zéle pour la Vérité. La réputation, l'autorité d'un Auteur célèbre pourroient entraîner ou fortifier dans l'erreur une multitude aveugle qui croit & n'examine pas.

J'ai l'honneur d'être,

Monsieur, GAYET DE SANSALE, Docteur & Bibliothécaire de Sorbonne.

En Sorbonne, 15 Mars 1788.

VERS à Madame la Marquise de SILLERY, *ci-devant Comtesse de* GENLIS, *au sujet de son livre en faveur de la Religion, par M. Sabatier de Cavaillon, ancien Professeur d'Eloquence, &c.*

Sur la Religion, un Traité bien conçu
D'une femme ne peut éclore,
Ainsi le décidoit un Sage prévenu (*);
Mais Vénus à son char n'avoit point d'aigle encore;
L'Auteur d'Adèle & Théodore
Devoit à l'Univers ce prodige inconnu.
Des Titans, fléaux de la Terre,
Osoient aussi du Ciel braver les habitans;
Ils ébranloient déjà leurs trônes chancelans;
Jupiter n'a point fait entendre son tonnerre;
Minerve seule a détruit ces géans.
Depuis, les Amours sur leurs traces,
Attirent les Beaux arts, tiennent leurs instrumens;
Les lauriers sont les fleurs des Grâces,
Les fruits couronnent le Printemps.
Des Cieux franchissant les espaces,
Pour aller braver les éclairs,
La Colombe à présent est la reine des airs.

(*) Rousseau de Genève.

Portrait de Marie Cécile, *Princesse Ottomane, Fille d'Achmet III, née à Constantinople, le 4 Octobre 1710; dessiné & gravé par M.* Gauchet, *des Académies Royales de Londres, Rouen, Caen, &c. A Paris chez l'Auteur, rue S. Jacques, vis-à-vis S. Yves, & chez* Buisson, *Libraire, Hôtel de Mesgrigny, rue des Poitevins, N° 13.*

CE Portrait qui réunit au mérite de la ressemblance le fini gracieux que ce genre exige, plaira également aux amateurs, & aux personnes qui ont lu les Mémoires de la Princesse Cécile, dont le sieur Buisson, Libraire, vient de donner une seconde Edition. Le Portrait est gravé d'un format à pouvoir être placé à la tête de l'Ouvrage. Voici un extrait de la Notice qui accompagne ce Portrait, & qui donne une idée des sacrifices que la

Princeſſe Ottomane a fait pour une Religion ſainte qui lui tient lieu de tout:

» Le Sultan Achmet, ſon père, ayant confié ſon enfance aux ſoins d'une Eſclave Chrétienne, nommée *Fatmé*, celle-ci trouve le moyen de ſortir du Sérail, & d'enlever ſon auguſte Pupille. Arrivée à Gènes, les Cérémonies du Baptême lui furent ſuppléées, & elle reçut les noms de *Marie-Cécile*. Lorſqu'elle eut atteint ſa ſeizième année, *Fatmé* crut devoir lui révéler le myſtère de ſa naiſſance, & la Princeſſe eut le courage d'abandonner le rang ſuprême pour la Religion qu'elle avoit embraſſée. Admiſe à l'Audience de Clément XIII, ce Pontife reçut l'illuſtre Néophyte avec les égards & les diſtinctions dus à ſa naiſſance. Pluſieurs Souverains de l'Europe l'invitèrent à venir ſe fixer dans leurs Etats; elle donna la préférence à la France. Mais bientôt apprenant que le Sultan ſon père venoit d'être détroné par les Janiſſaires, *Marie-Cécile* forme & exécute le hardi projet d'aller conſoler, dans ſon exil,

cet infortuné Prince. Après avoir passé quelques tems avec l'auteur de ses jours, obligée de s'arracher de ses bras, elle revient en France, se fixe à Paris, où, depuis 40 ans, en butte à tous les revers d'une vie orageuse, la Princesse Ottomane se console, dans le sein de la Religion, des maux qu'elle a soufferts pour elle ».

FIN.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Lettre au Rédacteur de l'Année Littéraire, sur l'Histoire des Membres de l'Académie Françoise, par M. d'Alembert.

Vous vous êtes contenté, Monsieur, en rendant compte de cet ouvrage posthume de M. d'Alembert, de relever quelques assertions qui vous ont paru, avec raison, très-hasardées; vous n'avez pas jugé à propos d'examiner en lui, dans un certain détail, le littérateur & l'écrivain. Peut-être avez-vous pensé qu'il n'en valoit guère la peine; que sa réputation si prodigieusement déchue, même dans son parti, après sa mort, devoit le mettre à l'abri de la critique, comme de l'éloge; que l'ombre de sa

gloire, si mince & si déliée, n'ayant pu donner prise au moindre Panégyrique, elle devoit également échapper à la censure. Cependant il n'est pas inutile de montrer à un certain public, toujours dupe des charlatans en tout genre, l'indigence du mérite Littéraire de notre géométre, dans toute sa nudité, pour convaincre les esprits d'une vérité trop peu reconnue: C'est que, dans la République des Lettres, il n'y a que la foiblesse des talens qui cherche à s'étayer *d'un* parti, & que le chef de la Ligue, le plus habile à intriguer, est ordinairement le génie le plus médiocre, & le moins digne de la réputation littéraire.

Toute l'érudition de M. d'*Alembert* se bornoit à la compilation des *Ana* de toute espéce. Les Anecdotes, quelles qu'elles fussent, les plus vulgaires, les plus triviales, les plus suspectes, les plus décriées, il les ramassoit toutes; il les entassoit dans son porte-feuille, & les distribuoit ensuite avec profusion dans ses ouvrages, sur-tout dans ses éloges.

Académiques où il trouvoit aisément à les placer, sans y apporter d'autre choix que celui de la malignité; car ce Philosophe, qui s'est tant déchaîné contre la critique & la satyre, possédoit à un dégré supérieur, le talent de déchirer les réputations les mieux établies, & d'injurier ou de persifler les personnes dont il entreprenoit l'éloge. Nous en donnerons des exemples. C'étoit-là toute sa science en Littérature; sur tout le reste, il étoit d'une ignorance intrépide, raisonnant & dissertant avec une suffisance qui suppléoit en lui au goût & à l'instruction. Nous n'avançons rien que nous ne puissions démontrer.

Dans l'*Eloge du Duc de Villars*, il loue beaucoup cet illustre Guerrier de son talent pour la déclamation théâtrale, & ne manque pas de se récrier contre *le préjugé & la sotise qui ont avili ce talent parmi nous dans ceux qui en font profession. Comme si*, ajoute-t-il, *les Periclès*, *les Césars*, *les Cicérons & les Démosthènes*, *qui*, *pour le goût & les lumieres*, *valoient bien nos Bourgeois & nos Dévots*,

avoient méprisé Esope & Roscius, *en admirant Sophocle*, *Euripide & Térence*. Vous voyez quel ton d'assûrance il prend pour faire d'Esopus, qu'il nomme *Esope*, un Comédien grec, quoique ce fut un Comédien latin. Il semble ignorer d'ailleurs que l'opinion des Romains étoit absolument contraire à celle des Grecs, touchant la profession de ceux qui montoient sur le Théâtre, & que Cicéron, tout admirateur qu'il étoit de Roscius, ne trouvoit que dans l'excellence de son talent, l'excuse de l'avoir exercé dans une profession si indigne de lui. « Roscius est si grand Acteur, disoit Cicéron, qu'il semble être le seul qu'on aime à voir sur la scène, & si honnête-homme, qu'il étoit digne de n'y jamais monter ».

Voici comment M. d'Alembert employe sa mince érudition pour prouver que le genre burlesque étoit cultivé par les Anciens, & par Homère lui-même. « On peut regarder, » dit-il, comme des exemples du » genre burlesque dans les Anciens,

» les descriptions du Margitès & de
» la Batracomyomachie, les Turlu-
» pinades d'Aristophane, le sel gros-
» sier reproché à Plaute, les mau-
» vaises plaisanteries de Pétrone,
» &c ».

Nous savons, par tradition, que le *Margitès* étoit un Poëme comique, attribué à Homère, où il tournoit en ridicule un orgueilleux fainéant; & que ce fut sur ce modéle qu'on forma la Comédie, comme on avoit modelé la Tragédie sur les tableaux dramatiques de l'Iliade & de l'Odyssée. Mais un Poëme comique n'est point du *burlesque*. La Batracomiyomachie, ou le *combat des Rats & des Grenouilles*, a été traduit en vers par Boivin, & l'on peut juger s'il est écrit dans le style de Scarron. Ne seroit-il pas aussi ridicule de dire que le *Lutrin* & la *Boucle de cheveux enlevée* sont des Poëmes burlesques? Il y a des bouffoneries dans Aristophane & dans Plaute, comme il y en a dans Molière & Regnard; mais tout cela ne ressemble point au malheureux genre qu'on veut excuser,

en le faisant remonter jusqu'aux Anciens. Le bouffon n'est pas hors de la Nature; c'est une imitation du bas & du trivial; mais le burlesque n'imite rien; il ne réussit qu'à dégrader ce qui est noble, à avilir ce qui est grand : c'est Alexandre représenté par Polichinel. Peut-être M. d'Alembert avoit-il de bonnes raisons pour justifier ce misérable talent.

La grande prétention de notre Académicien étoit de passer pour un fin connoisseur en Poësie : ses jugemens géométriques sur l'art des vers, sont vraiment curieux, & entr'autres celui-ci qui est d'une singularité rare pour les idées & pour le style; il se trouve dans l'Eloge de Despréaux.

« Il est dans la Poësie un autre » mérite, qui n'a guère moins de prix » que la sévère & correcte facilité » du Disciple de Despréaux (Racine). » C'est cette espéce d'abandon & » de négligence heureuse, qui semble » faire naître les vers librement » &, pour ainsi dire, d'eux-mêmes, » sous la plume du Poëte, comme

» une belle suite d'accords sous la
» main d'un Musicien qui prélude de
» génie. Ne seroit-il pas facile, *d'a-*
» *près ces principes*, de comparer
» ensemble nos trois plus grands
» maîtres en Poësie, Despréaux,
» Racine & M. de Voltaire ? Ne
» pourroit-on pas dire, pour expri-
» mer les différences qui les cara-
» ctérisent, que Despréaux frappe &
» fabrique très-heureusement ses vers;
» que Racine jette les siens dans une
» espéce de moule parfait, qui décé-
» le la main de l'Artiste sans en con-
» server l'empreinte; & que M. de
» Voltaire, laissant comme échapper
» des vers qui coulent de source,
» semble parler, sans art & sans étude,
» sa langue naturelle ? Ne pourroit-
» on pas observer qu'en lisant Des-
» préaux, on conclut & on sent le
» travail; que, dans Racine, on le
» conclut sans le sentir, parce que,
» si d'un côté la facilité continue en
» écarte l'apparence, de l'autre la
» perfection continue en rappelle sans
» cesse l'idée au Lecteur; qu'enfin

» dans M. de Voltaire, le travail
» ne peut ni se sentir ni se conclure,
» parce que les vers moins soignés
» qui lui échappent par intervalles,
» laissent croire que les beaux vers
» qui précédent & qui suivent, n'ont
» pas coûté davantage au Poëte? &c.»
Ce raisonnement si entortillé, & si bizarre n'étonne point, après le *principe* qui l'a produit. M. d'Alembert, sans distinguer les genres, *prétend* qu'une *négligence heureuse* n'a guère moins de prix qu'une élégance & une correction soutenue. La négligence peut être *heureuse* dans un Conte, dans une Epître légère, dans une Fable naïve; mais dans la *grande* Poësie, la négligence habituelle est *malheureuse*; elle ne soutient point l'attention flottante du Lecteur, qui s'apperçoit que le Poëte néglige de lui plaire, & qui devient d'autant plus difficile, qu'on paroît le croire plus facile à contenter, & qu'on lui témoigne par là une sorte de mépris. La comparaison du géomètre, si elle prouvoit quelque chose, prouveroit contre son jugement. *Les accords d'un*

Musicien qui prélude ne font pas plus un bel ouvrage de Musique, que des vers jettés librement & négligemment ne font un beau morceau de Poësie; &, quand même cette composition désordonnée réussiroit quelquefois, comment se figurer un Poëte qui *prélude de génie* dans toute la suite d'un ouvrage? Ces prétendus *principes* sont donc vuides de sens: ils sont aussi détruits par l'expérience & par l'exemple. Si jamais Poëte se livra à toute la liberté de son génie facile, ce fut Ovide; mais ses nombreuses négligences nous fatiguent, & nous empêchent de le lire aussi souvent & avec un plaisir aussi continu que Virgile. Il en est de même de Racine & de Voltaire. On aime mieux lire l'Auteur de *Phèdre*, & entendre dans la bouche d'un Acteur l'Auteur de *Sémiramis*. Qu'est-ce que c'est que tout ce verbiage? *On conclut & on sent le travail dans Despréaux; on le conclut sans le sentir dans Racine, & on ne peut ni le sentir, ni le conclure dans Voltaire.* Quel jargon scholastique pour parler

des matières de goût ! Et combien d'idées fausses sont enveloppées dans ce jargon sophistique & entortillé ! La seule chose qui en résulte clairement, c'est un aveu forcé que la manière expéditive de Voltaire est beaucoup plus négligée & beaucoup moins parfaite que la manière de Racine & de Despréaux ; & l'on veut lui faire un mérite, un talent naturel de cette imperfection, comme si c'étoit un titre de supériorité sur les grands Ecrivains, que de se rapprocher des mauvais Poëtes par de mauvais vers. N'est-il pas plus simple & plus vrai de dire qu'un Lecteur éclairé, arrêté sans cesse par des négligences & par des défauts, en *conclut* nécessairement que l'Auteur n'a pas eu le talent de les éviter ? Il *sent* désagréablement *le peu de travail* & l'imperfection fréquente de Voltaire, sans se plaindre jamais de la perfection continue de Racine. Il *conclut* enfin que le Poëte le plus parfait, qui lui donne le plus de plaisir, quelques peines qu'il se soit données à la composition, pour lui en épar-

gner à la lecture; par là même qu'il a eu la force de vaincre le plus de difficultés, avoit le plus de talent & de génie.

Je trouve, dans le même Eloge, un passage, où notre Géomètre ayant pris de travers une pensée de Despréaux, raisonne de cette manière : « Despréaux prétendoit que la naïveté de La Fontaine étoit celle » de Rabelais & de Marot. Il oublioit » que Rabelais n'est point naïf; que » son caractère est une gaîté souvent » excessive, & par-là très-éloignée » de cette disposition calme & douce » que la naïveté suppose; il oublioit » que la naïveté de Marot tient à » son vieux langage, celle de La » Fontaine à son âme; que sa lan- » gue même lui appartient si uni- » quement que, soit avant, soit après » lui, elle n'a été celle de personne ».

Despréaux étoit trop sensé pour dire que *la naïveté de La Fontaine étoit celle de Rabelais & de Marot*; il savoit trop bien qu'on ne peut pas se donner le caractère d'un autre, & que la naïveté est la chose qui s'em-

prunte le moins. Il disoit seulement que l'Auteur des *Contes* s'étoit fait un style d'après celui de Marot & de Rabelais, style le plus convenable à sa manière naïve de conter. Tout le monde est d'accord que ce vieux langage est le plus propre à rendre la naïveté, & que La Fontaine a parfaitement réussi à l'imiter; mais on ne peut pas dire que cette langue *lui appartient uniquement*, puisqu'il s'est formé sur les anciens modèles, dont on retrouve les tours, les expressions & même des phrases entières dans ses ouvrages. Au reste, il est ridicule de dire que les Madrigaux, les Epigrammes & quelques Epîtres de Marot n'ont point le caractère naïf, & que Rabelais n'a point de naïveté, parce que son caractère est la gaîté; comme si l'enfance n'étoit point naïve, parce qu'elle est gaie, & qu'il n'y eût pas à-la-fois beaucoup de gaîté & de naïveté dans certaines Comédies de Molière, ainsi que dans plusieurs Fables & Contes de La Fontaine.

« Despréaux, dit M. d'Alembert,

» trop supérieur & trop vrai pour
» vouloir paroître ce qu'il n'étoit
» pas, ne se piquoit nullement d'être
» Philosophe, dans l'acception même
» la plus innocente qu'on puisse au-
» jourd'hui donner à ce mot ».

Despreaux assurément *ne se piquoit* pas d'être un fanfaron de Philosophie & d'incrédulité; mais il se faisoit honneur de cultiver ces principes de Sagesse & de Vertu qui font les honnêtes-gens; en quoi consiste la Philosophie pratique, la seule qui soit d'un bon usage dans la vie. Quoi! il n'étoit pas vraiment Philosophe celui qui a dit:

Oui, la Justice en nous est la Vertu qui brille:
Il faut de ses couleurs qu'ici bas tout s'habille.
Dans un Mortel chéri, tout injuste qu'il est,
C'est quelque air d'équité qui séduit & qui plait.
A cet unique appas l'âme est vraiment sensible:
Même aux yeux de l'Injuste un Injuste est horrible;

Et tel qui n'admet point la probité chez lui,
Souvent à la rigueur l'exige chez autrui....
Un Dévot aux yeux creux, & d'abstinence
blême,
S'il n'a point le cœur juste, est affreux devant Dieu.
L'Evangile au Chrétien ne dit en aucun lieu :
Sois Dévot. Il nous dit : soit doux, simple,
équitable, &c.

Ces autres vers ne sont-ils pas encore d'un Philosophe humain, ennemi de l'intolérance & du fanatisme ? A-t-on rien dit de mieux depuis Despréaux ?

L'Europe fut un champ de massacre & d'horreur;
Et l'Orthodoxe même, aveugle en sa fureur,
De tes Dogmes trompeurs nourrissant son idée,
Oublia la douceur aux Chrétiens commandée,
Et crut, pour venger Dieu de ses fiers ennemis,
Tout ce que Dieu défend, légitime & permis.
Au signal tout-à-coup donné pour le carnage
Dans les Villes par-tout théâtres de leur rage,

Cent mille faux zélés, le fer en main courans,
Allèrent attaquer leurs amis, leurs parens,
Et, sans distinction, dans tout sein Hérétique,
Pleins de joie, enfoncer un poignard Catholique:
Car quel Lion, quel Tigre égale en cruauté
Une injuste fureur qu'arme la Piété?

Il seroit aisé de faire voir, dans les meilleurs écrivains du dernier siécle, tous les principes de la saine Philosophie, dont nos modernes Philosophes n'ont été que les échos; mais ensuite, à force de subtiliser ces semences de raison & de sagesse, ils en ont fait des poisons.

Dans un Discours sur les Prix de l'Académie, M. d'Alembert donnoit aux Candidats de singulières leçons de Goût & de Poësie; qu'on juge des autres par celle-ci: « Un Poëte, leur » dit-il, est semblable à un homme » qui marche sur une corde tendue; » cette comparaison ne doit blesser » personne; elle est d'Horace; elle » semble n'exprimer que le mérite de

» la difficulté vaincue; mais peut être
» exprime-t-elle encore l'obligation
» de ne s'écarter ni à droite ni à
» gauche, sous peine d'une chûte
» malheureuse ».

C'est abuser étrangement de l'expression d'Horace, que de lui donner une pareille interprétation. Vous allez voir avec quel jugement notre Géomètre étudioit ses Auteurs. Le Poëte latin, en parlant de l'Art dramatique, & de l'espèce de prodige qu'il produit par l'illusion, s'exprime ainsi :

Ille per extensum funem mihi posse videtur
Ire Poëta, meum qui pectus inaniter angit,
Irritat, mulcet, falsis terroribus implet,
Ut Magus; & modò me Thebis, modo ponit Athenis.

Horace compare plutôt le Poëte tragique à un enchanteur (*ut Magus*) qu'à un Danseur de corde; &, par la Métaphore que M. d'Alembert a prise pour une comparaison, il ne veut peindre autre chose que l'étonnement dont il est frappé à la vue des effets du Théâtre. L'admirateur de Pindare,

l'auteur de tant de belles Odes, se seroit bien gardé de prescrire aux Poëtes l'*obligation de ne s'écarter ni à droite, ni à gauche*. Il avoit trop bien prouvé que les *écarts* sont l'âme de la Poésie lyrique, & il savoit que les épisodes, les digressions sont l'ornement de toute espèce de Poeme, de tout ouvrage d'imagination.

M. d'Alembert, n'ayant aucun sentiment du beau & du bon dans les Arts & dans la Poésie, ne pouvant avoir de goût par lui-même, avoit pris pour son Oracle, Voltaire, qui a débité beaucoup de faux principes en Littérature; M. d'Alembert les a tous répétés, & quelquefois commentés avec la plus laborieuse ignorance. Voltaire avoit dit quelque part: « Voulez-vous une petite régle » infaillible, la voici. Quand une » pensée est juste & noble, il faut » voir si la manière dont vous l'ex» primez en vers, seroit belle en » prose. Si votre vers, dépouillé de » la rime & de la césure, vous pa» roît alors chargé d'un mot super» flu, s'il y a dans la construction

» le moindre défaut, si une con-
» jonction est oubliée, concluez que
» votre diamant n'est pas bien en-
» chassé, &c. ».

On a démontré dans les *Lettres à Voltaire* sur ses Commentaires de Corneille, que cette *régle* prétendue *infaillible* étoit généralement fausse ; on l'a démontré par une foule d'exemples, & en citant d'excellens vers qu'on ne pouvoit pas même construire en prose, ceux-ci entr'autres :

Ariane, ma sœur, de quel amour blessée,
Vous mourutes aux bords où vous fûtes laissée !

la régle en question pouvoit être bonne dans le tems que notre prose avoit les mêmes libertés & les mêmes inversions que nos vers ; mais, du moment que l'inversion n'a été conservée que dans la Poësie, la prose a pris un caractère & un génie tout différent qui n'a presque plus de rapport avec celui des vers ; & l'on peut dire que le mérite de notre Poësie consiste à sçavoir allier les tournures libres & hardies de notre ancien

langage, avec la pureté, la noblesse & la clarté du nouveau. Voyons maintenant le Commentaire du Géométre sur le texte de Voltaire.

« Un Critique (nous supprimons » les injures qui ne peuvent pas être » des raisons, même dans la bou- » che d'un Philosophe) un Criti- » que s'est imaginé que, suivant » M. de Voltaire, il faut, quand on » met un vers en prose, y changer les » expressions pour le bien juger. (Le » Critique n'a pas dit un mot de » cela). Il faut laisser la construction » entière telle qu'elle est, avec tous » les mots tels qu'ils sont, & en » ôter seulement la rime & la me- » sure ».

Il est clair que le Géométre n'entend pas ce qu'il dit; car, pour ôter la mesure du vers, il faut presque toujours changer la construction; &, si le vers est construit par une inversion, en *laissant la construction entière*, vous ne le mettez point en prose; vous faites tout le contraire de ce que dit Voltaire, & de ce que va faire le commentateur lui-

même. « Prenons pour exemple ;
» ajoute M. d'Alembert, les premiers
» vers de Rodogune :

Enfin ce jour pompeux, cet heureux jour
nous luit,
Qui d'un trouble si long doit dissiper la nuit.

» mettez les en prose : *Ce jour pom-*
» *peux, cet heureux jour nous luit*
» *enfin, qui doit dissiper la nuit d'un*
» *trouble si long* ».

M. d'Alembert a dit qu'il *falloit laisser la construction*, & il ne la laisse point, puisqu'il détruit l'inversion du second vers. Le mot *enfin* pouvoit rester à sa place, même en prose, & il l'a placé d'une manière qui fait sentir la fausseté de son assertion ; car la tournure du vers de Corneille est très-françoise : *cet heureux jour nous luit qui doit, &c.* au lieu qu'en disant prosaïquement : *cet heureux jour nous luit enfin qui doit, &c.* la phrase devient louche & presque barbare. Cet exemple me rappelle deux vers de Boileau :

Demain avec l'aurore un Lutrin va paroître
Qui doit y soulever un peuple de mutins.

Si vous mettez ces vers en prose, il y aura un contre-sens ; *un Lutin va paroître demain avec l'aurore qui doit y soulever, &c.* par l'inversion, le *qui* se rapporte au *Lutin*, mais par la construction prosaïque, c'est à *l'aurore*, & le sens est changé. Il y a mille exemples pareils qui détruisent la régle prosaïque de Voltaire ; & le Commentaire de d'Alembert qui ne s'est pas entendu lui-même. Il savoit si peu ce que c'étoit que Poësie & versification, qu'il demande ensuite : si, *à l'exception de la mesure & de la cadence, il y a quelque chose dans la Poësie qui ne puisse en aucun cas appartenir à la prose.* Il n'a pas seulement songé à l'inversion qui fait une des plus grandes différences de notre prose & de nos vers, indépendamment des Elipses, des Epithètes & d'autres figures dont la Poësie se sert avec audace, & la prose avec réserve. . . . .

On se rappelle que Voltaire avoit aussi prétendu qu'une métaphore, une image poëtique, n'étoit ni juste ni vraie, quand elle ne pouvoit pas

fournir un tableau à un Peintre, ni être exprimée par le pinceau. Cette erreur fut encore relevée dans les *Lettres à Voltaire*, de manière à ne laisser aucun doute sur cet article. M. d'Alembert soutient, à sa manière, une opinion dont l'absurdité avoit été démontrée. « Tel est dans Homère, dit-il, ce vers d'une simplicité énergique & pittoresque, où il peint la tristesse de Chrysès, dont Agamemnon a enlevé la fille : *Il s'en alloit en silence le long du rivage de la mer bruyante.* Il me semble qu'un grand Peintre qui voudroit représenter sur la toile le vers d'Homère, feroit un tableau d'une simplicité bien expressive : ces représentations, supposées sur la toile, sont peut-être la vraie pierre de touche pour juger de la beauté des images poëtiques ».

Je ne vois pas comment un Peintre pourroit même indiquer le sentiment qui résulte de l'opposition qu'on admire dans l'image d'Homère. Le tableau isolé d'un homme sur le

rivage de la mer, ne diroit rien à l'esprit ni à l'âme : mais, quand on a vu ce grand Prêtre, ce Père qui demandoit sa fille, insulté & renvoyé durement par Agamemnon, dévorant sa douleur, méditant en silence une vengeance éclatante; le contraste de son désespoir muet, sur le rivage de la mer bruyante, produit une émotion qu'il est plus aisé de sentir que de définir. La Peinture n'a aucun moyen pour rendre ce contraste de sentimens; la musique y parviendroit mieux. Qu'un homme, profondément affligé, reste dans l'abattement & dans le silence, nous sommes déjà émus; mais que l'orchestre, par des sons analogues à la situation, nous peigne le trouble intérieur, les divers sentimens, les agitations, les angoisses de l'âme où cet homme est en proie, l'émotion sera très-vive & très-forte, avant même qu'il lui échappe une parole. C'est une émotion de ce genre que nous cause cette image de la *mer bruyante* qui nous semble exprimer ce qui se passe dans l'âme de Chrysès.

Quant à ce que M. d'Alembert ajoute que *les représentations supposées sur la toile, sont la pierre de touche des images poétiques*, nous renvoyons aux *Lettres à Voltaire*, où cette opinion est amplement réfutée.

M. d'Alembert ne s'est fait aucun scrupule de contredire nos plus grands maîtres, en matière de goût & de Poésie. Sa présomption, à cet égard, révolteroit, si elle ne faisoit pas rire. Voyez avec quelle assûrance il combat un avis de Desp[r]éaux. « Quelquefois, dit-il de ce Poëte, » aussi indulgent admirateur des vers » d'autrui que des siens, il exaltoit » beaucoup ces trois vers, où Racan » peint la gloire d'un Héros chrétien » dans le Ciel :

Il voit, comme fourmis, marcher nos légions
Sur ce petit amas de poussière & de boue,
Dont notre vanité fait tant de régions.

» Despréaux disoit qu'il auroit donné » ses trois meilleurs vers pour avoir » fait ceux-là : assûrément il eut » beaucoup perdu au change. La

» pensée

» pensée de ces vers est belle &
» grande ; mais elle pouvoit être
» bien plus heureusement exprimée.
» *Comme fourmis* est une expression
» familière & peu noble; *fait tant
» de régions*, expression d'ailleurs
» très-prosaïque, ne présente qu'une
» idée vague, & ne caractérise pas
» avec assez d'énergie & de précision,
» le prix que nous attachons à *ce
» petit amas de boue*, théâtre de notre
» gloire & de notre vanité. ».

Il paroît que notre Géomètre n'a pas compris que la *grandeur* de cette pensée venoit de l'opposition entre l'idée magnifique que nous-nous faisons de cette terre que nous habitons, & l'idée infiniment petite qu'en doivent avoir ceux qui, du haut de la gloire céleste, ne peuvent l'appercevoir qu'avec pitié. Ce n'étoit point par des expressions *nobles* qu'on pouvoit faire sentir cette petitesse infinie; c'étoit en opposant le mot de *fourmis* au mot fastueux de *légions*; ceux qui se connoissent en vers savent qu'un mot *familier* peut devenir très-énergique, par le contraste de la pen-

ſée ou de l'image. C'eſt ainſi que Corneille a dit de Rome qu'elle *marchandoit Annibal* à la Cour d'Antiochus. C'eſt de ces ſortes de contraſtes que Montagne tire le plus ſouvent la ſingulière énergie de ſon ſtyle. *Fait tant de régions* n'eſt point *proſaïque*, l'idée n'eſt point *vague* & ne manque point de *préciſion*. Le Poëte a dit préciſément ce qu'il falloit, en peignant notre vanité occupée à diviſer ce petit amas de boue en régions & en Royaumes. On ne peut pas renfermer plus de ſens, d'idées & d'images en trois vers.

C'eſt avec la même fineſſe de goût que M. d'Alembert veut tourner en dériſion quatre vers des plus poëtiques du *Lutrin* de Deſpréaux, *qu'on ne peut faire admirer*, dit-il, *qu'à des Ecoliers*. On ſera étonné, ſans doute, qu'il parle avec tant de mépris de cette heureuſe imitation d'un paſſage de l'Enéide :

Des veines d'un caillou qu'il frappe au même
instant,
Il fait jaillir un feu qui pétille en ſortant,

Et bientôt, au brâsier d'une méche enflammée,
Montre, à l'aide du souffre, une cire allumée.

Ce qui étonnera beaucoup moins, c'est qu'un Ecrivain aussi sec, aussi dénué de tous les mouvemens de l'éloquence, en un mot aussi froid que M. d'Alembert, qui a écrit du même style l'éloge de Perraut & celui de Despréaux, l'éloge de Massillon ou de Bossuet & celui de Charpentier, ou de l'auteur de *Marie Alacoque*, s'imagine qu'il est intéressé à plaider contre la *chaleur*, & à servir de second à M. de la Harpe, qui a plaidé aussi la cause des froids Ecrivains, avec une éloquence vraiment flegmatique & digne du sujet. On conviendra qu'un Géomètre, aussi subtil que d'Alembert, devoit sçavoir calculer les intérêts de sa réputation, & rien ne paroîtra plus convenable à son talent & à ses vues que ce qu'on va lire.

» C'est par la pureté de goût, & » non par cette vraie ou fausse *chaleur* » dont on parle tant aujourd'hui,

» qu'un ouvrage est *vraiment* digne
» de passer à la Postérité. Oserions-
» nous ajouter que cette prétendue
» *chaleur* n'est jamais l'éloge qu'on
» a donné de préférence aux Ecri-
» vains *vraiment* célébres des siécles
» passés & du nôtre ? Quelques uns
» même d'entr'eux sont presque ab-
» solument dépourvus de cette qua-
» lité qu'on croit si nécessaire, &
» n'en sont pas moins placés avec
» justice au nombre des Auteurs les
» plus illustres. ».

Par ces *Auteurs les plus célébres*, M. d'Alembert vouloit, sans doute, désigner M. de la Harpe, M. de Saint Lambert, M. Marmontel & lui-même, qui, en effet, sont *absolument dépourvus de chaleur*, mais qui ne sont pas encore aussi célébres que les Pascal, les Bossuet, les Corneille & les Racine. Remarquez avec quelle *pureté de goût* notre Académicien proscrit également *la vraie & la fausse chaleur*; & met sur la même ligne Homère & Lycophron, J. J. Rousseau & Diderot. Il ajoute que cette *prétendue chaleur* n'est jamais l'éloge qu'on a

donné aux grands Ecrivains. Il est certain qu'on les a loués d'avoir animé leurs ouvrages d'une chaleur véritable & non *pretendue*. M. de la Harpe disoit de même que Despréaux n'avoit jamais parlé de CHALEUR dans son Art Poëtique, & c'est précisément l'éloge que Despréaux donne à Homère :

Une heureuse *chaleur* anime ses Discours.

Il est inutile, sans doute, de réfuter plus au long ce systême Académique. Personne, excepté peut-être quelque Lapon, confrère de d'Alembert à l'Académie de Norvége (1), ne doute que les ouvrages du Génie, ainsi que ceux de la Nature, ne vivent que par le mouvement & la chaleur.

En parlant de l'érudition de notre Philosophe, nous avons oublié de dire que, dans l'*Eloge de Sacy*, faisant mention du *Traité de la Gloire*, ouvrage de Cicéron qui s'est perdu dans les Bibliothéques d'Italie, & rappor-

(1) D'Alembert étoit effectivement de cette Académie.

tant ce que divers Savans ont dit à ce sujet, il oublie précisément la tradition la plus vraisemblable, qui attribue la subreption de ce Manuscrit à un Evêque Portugais, nommé *Osorius*, lequel a fait imprimer en latin & en Dialogues, un *Traité de la Gloire*, où l'on trouve plusieurs morceaux qui paroissent, en effet, bien au-dessus du génie & du style ordinaire de cet Evêque.

M. d'Alembert étoit si dépourvu de principes fixes, & même de notions certaines sur les Beaux-Arts, qu'il varie sans cesse, & se contredit sur les mêmes objets. Un rapprochement suivi de ses contradictions seroit trop long & trop ennuyeux. Rapportons en seulement un exemple bien frappant.

Dans ses notes sur l'Eloge de Despréaux, il cite ce passage d'une Préface de ce Poëte, où il dit que *les Passions ne peuvent être peintes par la musique dans toute l'étendue qu'elles demandent; que d'ailleurs elle ne sauroit souvent mettre en chant les expressions vraiment sublimes & courageuses*. « Que

» prouvent de telles assertions, dit » M. d'Alembert, si non que Des» préaux parloit de ce qu'il n'enten» doit pas »?

Voilà qui est positif & tranchant. M. d'Alembert est tout-à-fait opposé au sentiment de Despréaux, qui est pourtant confirmé par l'Expérience; car ce Poëte ne parloit que de la musique françoise, qui n'a jamais pu travailler que sur une Poësie médiocre, où les passions sont à peine effleurées. Le même M. d'Alembert, dans ses notes sur l'Eloge de La Motte, vient à l'appui du sentiment qu'il a condamné avec une sorte de mépris; lisez cette réflexion qui avoit été faite cent fois avant lui. « Les » Chœurs d'*Esther* & d'*Athalie* prou» veront aisément à tous ceux qui se » connoissent en vers propres à la » musique, que le plus grand, peut» être de nos Poëtes, ignoroit l'art » de cette espéce de vers. Ce n'est » pas que la Poësie de ses Chœurs, » admirable à la lecture, n'ait beau» coup d'éclat & d'harmonie; c'est

» au contraire qu'elle en a trop pour
» l'objet auquel elle est destinée ».

N'est-ce pas dire en d'autres termes ce qu'avoit dit Despréaux ? Il dit encore plus, il ajoute : « Une conséquence singulière, c'est que le talent de la Poësie *Lyrique*, (c'est-à-dire d'*Opéra*) presque borné à la douceur & à la mollesse du style, est difficilement compatible avec le talent de la grande Poësie ».

Despréaux parloit donc de ce qu'il entendoit, ou M. d'Alembert parloit de ce qu'il n'entendoit pas. Il va plus loin encore ; il semble avoir pris à tâche de confirmer entièrement l'opinion de Despréaux sur le genre médiocre de l'Opéra & sur Quinaut. « La grande Poësie, ajoute-t-il, veut » des images, de l'énergie, une harmonie *ferme* & soutenue, un *faire* » mâle & prononcé, qu'on ne trouve » que rarement dans Quinaut. Aussi » dira-t-on de lui avec justice, que » c'est un Poëte charmant ; mais personne ne dira que c'est un grand » Poëte, comme on le dira de Despréaux, de Corneille, de Racine,

» de Rousseau. C'est à-peu-près ainsi » que le Maréchal de Villars disoit » du Maréchal d'Uxelles : *J'ai tou-* » *jours entendu dire que c'étoit une* » *bonne caboche ; mais personne n'a* » *jamais osé dire que ce fut une bonne* » *tête* ». Il y a bien des *caboches* Philosophiques dont on pourroit dire la même chose.

Les ignorances & les bévues que nous avons rapportées de notre Académicien, peuvent exciter la risée ou le mépris, selon la disposition & la manière de voir des Lecteurs ; mais il en est bien peu qui puissent lire sans indignation ce qu'il dit du grand Rousseau, dans les mêmes notes sur l'Eloge de La Mote. Voici comme il s'exprime :

« Sans avoir connu ce Poëte, on demeurera persuadé de ce que nous avons dit de sa personne (c'est-à-dire beaucoup de mal) si on a la patience de lire l'ennuyeux Recueil de ses Lettres, publié après sa mort ».

On s'est trop attaché, il est vrai, à multiplier les volumes de ces Lettres qui, étant écrites à beaucoup de

personnes, n'étoient pas susceptibles d'être également intéressantes ; mais il y en a un grand nombre de précieuses, par les excellens principes de goût qu'elles contiennent, & par des discussions aussi profondes qu'ingénieuses sur divers objets de Poësie & de Littérature. Celui qui voudroit rapprocher & mettre en ordre ces réflexions éparses, en formeroit une petite Poëtique, qui pourroit dispenser d'en lire beaucoup d'autres.

« Rousseau, ajoute d'Alembert, » est peut être le seul Ecrivain qui, » en parlant de ses malheurs, n'ait » pu réussir à se faire plaindre. Son » caractère, qui perce à chaque ligne, » repousse l'intérêt que semble appeller sa situation. Faux & rampant » avec ceux dont il croit avoir besoin, il s'exprime sur tous les autres avec la causticité la plus » amère, & souvent avec la plus » criante injustice ».

Le grand Rousseau, victime du complot le plus lâche & le plus noir, innocent & condamné, illustre & banni, n'a point cherché à *se faire*

plaindre; il ne vouloit point exciter la pitié, il demandoit justice; il a conservé dans son malheur la fermeté, la fierté même qui sied aux opprimés. Il ne s'est point avili, comme Ovide, par des plaintes efféminées; on voit en lui du ressentiment, mais jamais de la bassesse. Loin d'être *faux & rampant*, on peut voir, dans une Lettre au Baron de Breteuil, avec quelle chaleur, quelle force & quelle noblesse il repousse des *Lettres-de-Grâces* que ses amis avoient obtenues pour lui, à l'avénement de Louis XV au Trône; il se seroit cru plus flétri par cette grâce, que par son bannissement. Je ne pense pas qu'on puisse lire cette Lettre fièrement éloquente, sans verser des larmes d'admiration; on croit entendre un Héros de Corneille. Mais que pensera-t-on de d'Alembert, qui insultoit aux mânes d'un grand homme opprimé pendant sa vie, pour faire bassement sa cour à Voltaire, l'un des ennemis les plus acharnés de notre Poëte Lyrique?

« On peut distinguer dans Rous» seau, poursuit notre Philosophe,

» deux Poetes très-différens; celui
» qui a écrit en France, & celui
» qui a écrit en Suisse & en Alle-
» magne, & qu'on ne croiroit pas
» le même, tant il est au-dessous du
» premier. Il semble que ce malheu-
» reux Ecrivain ait été proscrit sur
» le Parnasse, en même-tems que dans
» sa Patrie. A peine l'eut-il quittée,
» que..... ses vers devinrent durs,
» ses images forcées ou incohéren-
» tes, sa diction ignoble & tudes-
» que. Ses ouvrages *germaniques* dés-
» honnorent ses anciennes produ-
» ctions, &c ».

A cette imputation, inventée par la haine aveugle de Voltaire, & copiée par l'adulation servile de d'Alembert, il n'y a qu'un mot à répondre ; c'est qu'elle est démentie par les plus belles Odes de Rousseau, faites en Allemagne & en Suisse; entr'autres celle au Comte du Luc, celle sur l'armement des Turcs, une autre sur la bataille de Pétervaradein, & une autre au Prince Eugène, après la Paix *de* Passarovitz & plusieurs autres encore, qu'on lira long-tems

après qu'on ne saura plus si d'Alembert a existé. Voici ce qui paroît à ce grand Critique écrit *en vers durs* d'un style *ignoble & tudesque* :

Ce n'est donc point assez que ce Peuple perfide,
De la sainte Cité profanateur stupide,
Ait dans tout l'Orient porté ses étendards ;
Et paisible Tyran de la Gréce abbatue,
Partage à notre vue
La plus belle moitié du trône des Césars ?
Déjà, pour réveiller sa fureur assoupie,
L'interpréte effréné de son Prophète impie,
Lui promet d'asservir l'Italie à sa Loi :
Et déja son orgueil, plein de cette assûrance ;
Renverse en espérance
Le Siége de l'Empire, & celui de la Foi.
A l'aspect des vaisseaux que vomit le Bosphore,
Sous un nouveau Xercès, Thétis croit voir encore
Au travers de ses flots promener les forêts ;
Et le nombreux amas des lances hérissées,
Contre le Ciel dressées,
Egale les épis qui dorent nos guérets.
Princes, que pensez-vous à ces apprêts terribles ?

Attendrez-vous encore, Spectateurs insensibles,
Quels seront les décrets de l'aveugle destin?
Comme en ce jour affreux où, dans le sang noyée,
Bysance foudroyée
Vit périr sous ses murs le dernier Constantin.
O honte, ô de l'Europe infamie éternelle!
Un Peuple de brigands, sous un Chef infidéle,
De ses plus saints remparts détruit la sûreté;
Et le mensonge impur tranquillement repose,
Où le grand Théodose
Fit régner si long-tems l'auguste Vérité, &c.

« Et voilà, continue d'Alembert, l'auteur que la basse Littérature de nos jours ne rougit pas de mettre au-dessus de celui de la Henriade ».

Il nous semble au contraire que *la basse Litterature* préfere de beaucoup Voltaire à Rousseau; mais le petit nombre des bons juges & des vrais connoisseurs a toujours cru que Rousseau, sans avoir eu toute l'étendue d'esprit, la facilité & la souplesse d'imagination de Voltaire, avoit un génie plus décidé, un enthousiasme

plus vrai, un coloris plus mâle & plus franc, une verve plus rapide & plus forte, une touche plus énergique, une harmonie plus savante, un goût plus pur ; qu'en un mot il étoit plus grand Poëte, & qu'il avoit porté le genre lyrique à un très-haut dégré de perfection ; tandis que Voltaire a laissé des marques fréquentes d'imperfection & de dégradation dans tous les genres qu'il a traités.

« N'est-il pas ridicule de dire *le* » *grand Rousseau*, lorsqu'on ne dit » ni le grand Despréaux, ni le grand » Racine, ni le grand Voltaire ? *Ce* » *nom de grand Rousseau*, dit très- » bien M. de la Harpe, *fut donné* » *par l'envie*, souvent aussi bête que » la vanité ».

Si l'envie a donné le nom de *grand* à Rousseau, c'est donc par un noble sentiment que M. de la Harpe veut le lui ôter. Sa vanité n'est point assez *bête* pour vouloir nous le persuader. Si Rousseau a mérité ce surnom glorieux par son éminente supériorité dans la Poësie lyrique, il est à présumer qu'on le lui a donné aussi pour

le distinguer des autres Ecrivains du même nom, quoique le Citoyen de Genève soit peut être aussi grand dans son genre, que le Poëte l'étoit dans le sien. Au reste ce surnom, que la Postérité a confirmé, semble avoir été désigné par le Régent, qui avoit, comme on sait, un goût très-vif pour les Beaux-arts. Comme on vantoit beaucoup devant lui quelques Piéces de Voltaire, le Prince ne disoit rien; mais enfin, ne répondant qu'à sa pensée, *Il faut convenir*, dit-il, *que nous n'avons point de plus grand Poëte que Rousseau*.

Nous ne pousserons pas plus loin cette discussion sur les ignorances hautaines, les jugemens faux & injurieux, & les erreurs de goût de M. d'Alembert. Il nous suffit d'avoir prouvé que le chef du parti qui a dominé quelque tems dans la Littérature, au moins par l'intrigue, étoit le Littérateur le plus mince & le moins instruit. Nous examinerons, dans une autre Lettre, son mérite d'écrivain; nous ferons voir que, soit pour les pensées, soit pour le stylè, il n'est

guère possible d'avoir un talent plus médiocre. Nous jetterons ensuite un coup-d'œil sur la charlatanerie du Philosophe ; on verra sous le masque de la modération, toutes les convulsions d'un amour propre, outré & vindicatif, tous les excès de la haine la plus bilieuse & la plus satyrique, l'affectation de la gravité, & le goût le plus puéril des plus malignes espiégleries ; une grande apparence de zéle pour la Vérité & pour la gloire des Lettres, &, dans le fonds, toutes les astuces de la fausseté la plus rafinée, toute la morgue d'une réputation usurpée qui veut en imposer, toutes les supercheries de la foiblesse qui veut cacher son impuissance, toutes les petites vanités d'un mérite de cotterie & de la gloriole Académique.



LETTRE III.

Académie de Lectures, ou Recherches Curieuses, Historiques, Littéraires, Morales, Philosophiques & Anecdotes, par un Société de Lecteurs, avec cette Epigraphe tirée de La Fontaine :

Diversité fait ma devise.

Second Volume; à Paris, de l'Imprimerie de Clousier, *Imprimeur du Roi, rue de Sorbonne, & chez la Veuve* Duchesne, *Libraire, rue S.-Jacques, au Temple du Goût, 1787. Avec Approbation, & Privilége du Roi.*

On ne sait plus maintenant quel titre donner aux ouvrages, disons mieux, Monsieur, on ne sait plus quels ouvrages donner. A coup sûr, tous ces ouvrages-ci sont aussi commodes à lire qu'à faire; je profite-

rai moi-même de cette commodité, & ne me tourmenterai pas beaucoup pour faire l'analyse d'une Collection qui n'a ni plan, ni suite, ni ordre. Elle commence par un nouveau chapitre de *Zadig*, tiré, dit-on, d'un Manuscrit de M. de Voltaire. Est-il de Voltaire en effet? Je n'en sais rien. Il est médiocrement plaisant; mais Voltaire a tant écrit, tant écrit, qu'il n'est pas toujours plaisant lui-même. Voici pourtant une phrase qui pourroit bien le déceler.

» Les services rendus restent sou-
» vent dans l'antichambre, & les
» soupçons entrent dans le Cabinet,
» selon le sentiment de Zoroastre.
» C'étoit, tous les jours, de nouvelles
» accusations; la première est repous-
» sée; la deuxiéme effleure; la troi-
» siéme blesse, la quatriéme tue ».

Notre Académie de Lecture n'est pas toujours intéressante, & l'on pourroit dire aussi de ces Académiciens qu'*ils ont de l'esprit comme quatre*. Otez en effet trois ou quatre Chapitres, le reste est assez insipide. *Philalete ou la Vertu* est une foible imitation de l'inimi-

table *Télémaque*. L'Eléve & le Mentor sont deux Lesbiens qui parcourent ensemble la Gréce. Ils rencontrent Sophocle dont ils admirent *le* bon cœur & les talens ; ils continuent leur route ; &, chemin faisant, le *Gouverneur* donne à Philaléte des préceptes de Sagesse & de Vertu ; *mais* une jeune Gnidienne, nommée *Zélie*, fait oublier au jeune-homme les *instructions* de son maître. C'est Eucharis retrouvée ; mais ce n'est *pas* l'Eucharis de Télémaque. Notre Mentor, ressemble cette fois à celui *de* Fénélon, en arrachant son Eléve à sa maîtresse, & tous deux s'acheminent à la recherche de la Vertu. Vous ne devineriez pas, Monsieur, où ils se trouvent, dans une petite Hôtellerie; c'est la veuve d'un soldat, qui, en pleurant son mari, & en leur donnant un bon souper, leur paroît digne de la Couronne due à la Vertu. Chacun des Lecteurs paye son tribut à cette Assemblée ; l'un d'eux, qui apparemment à lu Plutarque, nous régale de la Vie d'Alcibiade; l'autre nous apprend la mort de Socrate; un autre

nous raconte très-longuement l'Histoire d'un Charlatan qui se vante de sçavoir faire de l'or, & qui fit, avec succès, deux expériences devant Louis XIII, mais qui échoua à la troisiéme; un quatriéme dit un mot de *Critique*; mais cela est un peu hardi. Aussi s'est-il apperçu de son indiscrétion & s'est-il arrêté dans la seconde page. Il y a apparemment dans la *Société des Lecteurs* un Conteur d'anecdotes; c'est dommage qu'il ne raconte presque rien de neuf ni de piquant. L'anecdote suivante mérite pourtant d'être rapportée.

« Le Maréchal de Fabert avoit été » Libraire à Metz, & y avoit fait » imprimer les *Coutumes de Metz*, » en la première feuille desquelles » il est dit quelles ont été imprimées » par Abraham Fabert le jeune, le» quel fut depuis Maréchal de Fran» ce ».

Réparation, Monsieur, au Conteur d'anecdotes; car en voici une très-intéressante :

« Lorsque le Grand Condé com» mandoit, en Flandre, l'armée

» Espagnole, & faisoit le siége d'une
» de nos Places, un Soldat ayant
» été maltraité par un Officier Gé-
» néral, & ayant reçu plusieurs coups
» de canne pour quelques paroles
» peu respectueuses qui lui étoient
» échappées, répondit qu'il sauroit
» bien l'en faire repentir. Quinze jours
» après, ce même Officier Général
» chargea le Colonel de tranchée
» de lui trouver, dans son Régiment,
» un homme ferme & intrépide pour
» un coup de main dont il avoit
» besoin, avec promesse de cent
» pistoles de récompense. Le Soldat
» en question, qui passoit pour le plus
» brave du Régiment, se présenta;
» &, ayant mené avec lui trente de
» ses camarades dont on lui avoit
» laissé le choix, il s'acquita de sa
» commission avec un courage &
» un bonheur incroyables. A son re-
» tour, l'Officier Général, après l'a-
» voir beaucoup loué, lui fit com-
» pter les cent pistoles qu'il lui avoit
» promises. Le Soldat, sur le champ,
» les distribua à ses Camarades, di-
» sant qu'il ne servoit pas pour de

» l'argent, & demanda seulement que,
» si l'action paroissoit mériter quel-
» que récompense, on le fît Officier.
» *Au reste*, ajouta-t-il, en s'adres-
» sant à l'Officier-Général qui ne le
» reconnoissoit point : *Je suis ce Sol-*
» *dat que vous maltraitiez si fort, il*
» *y a quinze jours, & je vous avois*
» *bien dit que je vous en ferois repen-*
» *tir.* L'Officier, plein d'admiration
» & attendri jusqu'aux larmes, l'em-
» brassa, lui fit des excuses, & le
» nomma Officier le même jour. Le
» Grand Condé prenoit plaisir à rap-
» porter ce fait, comme la plus belle
» action de Soldat, dont il eut ja-
» mais ouï parler ».

Malgré l'intérêt de cette Anecdote & le mérite de deux ou trois articles, je doute fort, Monsieur, que cette *Académie de Lectures* ait beaucoup de Lecteurs. Dispensez-vous de la lire, c'est bien assez que je l'aie lue.

Je suis, &c.

LIVRES NOUVEAUX.

HISTOIRE Universelle depuis le commencement du monde jusqu'à présent, par une Société de Gens-de-Lettre, tome 44me, *in*-4°, contenant la continuation & la fin de l'Histoire de Hollande ou des Provinces-Unies, & le commencement de celle d'Angleterre ou de la Grande-Bretagne, à Amsterdam, & se trouve à Paris, chez J.-G. Merigot, le Jeune, Libraire, sur le Quai des Augustins, au coin de la rue Pavée, N° 38. Prix en feuilles 10 liv.

Le Tome 45 contenant la suite de l'Histoire d'Angleterre, paroîtra cette année; l'Histoire de l'Amérique suivra de près; & a commencé au Tome 45, l'Impression se continuera à Paris.

Les Persones qui désireront completter cette Histoire trouveront chez le même Libraire tous les Volumes qui leur manqueront. Et ceux qui voudront acheter l'Ouvrage entier, en trouveront aussi; ce Libraire ayant acquis, & étant le seul Possesseur de cette Edition *in*-4°

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE IV.

L'Ecole des Pères, Comédie en cinq actes, en vers, par M. Pieyre, *de l'Académie Royale de Nîmes; représentée, pour la première fois, par les Comédiens François, le premier Juin 1787. A Paris chez* Debure, *l'aîné, rue Serpente, Nº 6, 1788.*

Cette Piéce, Monſieur, paroît ſous les auſpices d'un Prince de quatorze ans. L'Auteur l'a dédiée à Son Alteſſe Séréniſſime Monſeigneur le Duc de Chartres, qui, dans un âge encore tendre, annonce toute la maturité de la Raiſon, & laiſſe entrevoir, pour l'avenir, le développement des qua-

lités les plus précieuses du Cœur & l'Esprit. Le ton de la dédicace n'est ni fade, ni taché du vernis ordinaire de l'adulation. C'est un hommage mérité que le Poëte rend aux Lumières & aux Vertus naissantes d'un rejetton de l'auguste Famille de nos Rois.

Nous avons, Monsieur, dans le nombre de nos Comédies, une multitude de Piéces représentées ou non représentées, dont le titre commence par ces mots : l'*Ecole des Femmes*, l'*Ecole des Maris*, l'*Ecole des Mères*, l'*Ecole des Bourgeois*, l'*Ecole des Jaloux*, &c. &c.; mais, si vous en exceptez les trois premières, productions vraiment de Génie, les autres ne sont pas des *Ecoles* de bon goût.

En 1750, on essaya de donner aux Italiens une *Ecole des Pères*; je dis qu'on *essaya* parce qu'en effet la Piéce, dès sa première apparition, fut étouffée sous les sifflets. Il ne reste plus de ce Drame que le souvenir d'un seul vers bien digne assûrement de remarque:

Le mensonge est en l'air, & je le vois partir.

cette sublime pensée ne manqua point

d'être généralement saisie par les Spectateurs. Tout le Parterre, empressé de contribuer aux honneurs de ce beau départ, s'écria d'un concert unanime : *ouvrez les Loges ; ouvrez les Loges.*

M. *de Saint-Ange*, connu par quelques traductions d'une partie des Métamorphoses d'Ovide, s'est avisé aussi de nous rimailler un *Ecole des Pères*. Les Comédiens François ont tenu ferme contre les sollicitations de l'Auteur qui brûloit d'être joué. Ni les éloges ingénus qu'il faisoit lui-même de son talent, ni les Lettres de recommandation dont il s'étoit fortifié, rien n'a pu les déterminer, dans le tems, à recevoir cette nouveauté. M. *de Saint-Ange*, pour se venger du refus des Comédiens, fit imprimer son *Ecole des Pères* avec une magnifique apologie ; mais, comme tout ce qui sort de la main des hommes est périssable, ce chef-d'œuvre vanté par son Auteur, après avoir mendié un asyle, de petit Spectacle en petit Spectacle, est allé enfin expirer tout doucement sur un théâtre

forain; *& sic pereunt ingenii monumenta!*

Jusqu'à ce moment, Monsieur, il sembloit qu'il y eût une sorte de fatalité attachée au sujet de l'*Ecole des Pères*; personne ne l'avoit traité avec succès. A en juger par l'infortune de tous ceux qui avoient paru dans la lice, on eût été tenté de croire que les difficultés étoient insurmontables. M. *Pieyre* ne s'est pas rebuté de l'ingratitude apparente du sujet. Il n'a pas craint de se montrer dans un genre de Lutte, où ses devanciers n'avoient recueilli que du ridicule, & il a eu la satisfaction de voir ses efforts couronnés par des applaudissemens.

Le Plan de cette nouvelle *Ecole des Pères* est fort simple. On ne peut pas lui reprocher, comme dans la plupart de nos Comédies du jour, une complication d'incidens inutiles; peut-être même en trouvera-t-on la marche trop nue, trop dépouillée de moyens. Les ressorts de la Piéce n'ont point assez de jeu, & c'est l'adresse

& l'activité des ressorts qui impriment la vie aux ouvrages de théâtre.

Voici le fond du Drame. *Courval*, riche Négociant, avoit épousé une femme sage & vertueuse. Devenu veuf, il se remarie bientôt, non pour obéir à une passion nouvelle, mais pour se procurer une Compagne qui se chargeât de l'éducation des deux enfans qu'il avoit eus de son premier mariage. Trompé dans ses espérances, il croit trouver une femme attentive à tous les détails intérieurs de sa maison, & il ne rencontre qu'une Coquette, occupée de sa parure, tourmentée de la fureur du jeu, jettée dans les dissipations les plus frivoles. Un certain *Dorsini*, espèce d'aventurier qui, après avoir épuisé à Paris, l'art de faire des dupes, vient tomber dans les Provinces pour y exercer, en dernière ressource, son vil métier, est précisément le personnage que Madame *Courval* traite chez elle avec le plus d'égard; sa prévention pour ce libertin escroc, va jusqu'à vouloir lui faire épouser *Rosalie*, fille de la première femme

de *Courval*. Cette jeune personne, née avec des qualités douces, ornée d'ailleurs de toutes les grâces de la modestie, ne peut souffrir la présence du Protégé de sa belle-mère. Un autre remplit son cœur; c'est *Dermont*, fils d'un ami de *Courval*, amoureux assez froid pour qui elle soupire en secret. *Saint-Fons*, frère de *Rosalie*, est entraîné par *Dorsini* dans la débauche, & contracte, à l'instigation de ce faux ami, le goût pernicieux de la dépense & des dettes. Une de ces filles qui vendent au plus offrant les débris de leur honneur perdu, tient enchaîné à son char le crédule *Saint-Fons*, dont elle doit la connoissance & l'acquisition aux menées perfides de *Dorsini*. Surprise un jour par son Amant dans l'accablement d'une douleur feinte, elle lui fait accroire que des créanciers inexorables la persécutent pour le paiement de trois-cents louis. Aussi-tôt ce malheureux jeune-homme perd, pour ainsi dire, la tête; il cherche, de tous côtés, à faire ressource. Ayant épuisé en vain les moyens de se procurer de l'argent,

il ne voit plus d'autre parti que celui de voler son père. *Courval* découvre ce projet déshonorant, & sauve à son fils le malheur de l'exécuter. Il charge son vieil ami *Dermont* d'éloigner de la ville l'objet scandaleux qui alloit couvrir *Saint-Fons* d'un opprobre éternel. Une bourse d'or détermine cette abjecte créature à partir; *Dorsini* l'accompagne dans sa fuite, & tout alors s'éclaircit au gré des personnages. Madame *Courval*, honteuse de son aveuglement, revenue de ses idées fausses, rentre dans tous les devoirs d'une femme estimable. Une double alliance unit les familles de *Courval* & de *Dermont*. Corrigé de ses égaremens, *Saint-Fons* tombe aux pieds de son père qui lui pardonne, & lui fait entrevoir, dans les charmes d'un hymen bien assorti, la réalité d'un bonheur qui ne se rencontre jamais dans les jouissances du vice.

Sans être fort sévère, Monsieur, vous observerez que le premier acte ne renferme que des scènes foiblement tissues. A quoi se réduit l'en-

semble de l'exposition ? A de petits motifs, à de maigres détails. Dans une exposition, la première Loi, sans doute, est d'être simple & clair; mais la seconde Loi exige qu'on ne soit pas sec & vuide. La scène où le jeune *Dermont*, *Dorsini*, *Saint-Fons* raisonnent entr'eux sur les moyens de se procurer de l'argent, vous paroîtra bonne & bien amenée. On voit *Saint-Fons* absolument entre les mains de *Dorsini*, qui ne travaille qu'à le duper. Il étoit essentiel qu'on apperçût d'abord ce piége, parce qu'il est la bâse de la Piéce; mais vous conviendrez qu'il n'est pas possible de faire grâce ax Discours mesquins de Madame *Courval* en scène avec *Dorsini*. Que se disent-ils ? des lieux communs. Que font-ils ? Rien. Est-il dans les convenances que Madame *Courval* demande à *Dorsini* s'il veut qu'elle appelle *Rosalie*, pour venir avec ce fat étourdi faire là conversation ? Aussi que résulte-t-il de cette inutile entrevue ? des fadeurs misérables de la part de *Dorsini*, & de petites révérences embarrassées de la part de *Rosalie*.

Ne cherchez pas non plus d'action dans le ſecond acte. Au reſte, au défaut d'action, l'Auteur à ſçu faire diſcourir généralement ſes interlocuteurs avec beaucoup de bon ſens. Il y a, dans la ſeconde ſcène, une converſation entre *Courval* & *Marcelin* vieux Domeſtique, qui fixerà votre attention d'une manière attachante. *Marcelin* avertit ſon maîttre de tout ce qui ſe paſſe; c'eſt en ſe fâchant, pour ainſi dire, qu'il reproche à *Courval* de ne point employer l'autorité de Père, pour réprimer les excès où ſe livre ſon fils, & de ne pas exercer la puiſſance de mari, pour arrêter les travers de ſa femme. La réponſe de *Courval* eſt d'une ſageſſe, qui devroit ſervir d'exemple aux parens & aux époux de tous les ſiécles.

. . . .

Hors de cette maiſon rien ne doit tranſpirer.

. . . .

La réputation qu'à *grand peine* on acquiert,
Par une ſeule atteinte en un inſtant ſe perd.
Si je ſouffre au-dedans, au-dehors on l'ignore;

Quand je ne me plains point, on peut douter encore;
Mais, si contre les miens j'use d'autorité,
Le coup à leur honneur sans remède est porté.

. . . .

Je ne veux pas donner matière à rire aux gens,
Ni que l'on sache ailleurs ce qui se fait céans.

. . . .

Enfin, si malgré moi, je menace & je gronde,
Je prétends le cacher du moins à tout le monde.

. . . .

Ceux-là sont, en un mot, vraiment dignes de blâme,
Qui, dévoilant les torts de leur fils, de leur femme,
Apprennent au Public ce qu'il doit ignorer;
Leur succès se réduit à les déshonorer.

ce ne sont point-là les maximes qu'on met aujourd'hui en pratique. Les pères, les enfans plaident sans pudeur les uns contre les autres, & les Tribunaux, devenus des espéces d'arênes, ne retentissent que d'accusations d'adultères.

Je voudrois vous citer presque

toute la scène cinquiéme : *Courval* y trace, à sa femme, des principes de conduite ; mais sa morale n'a rien de farouche. Ce n'est pas un mari qui gourmande avec humeur ; c'est un ami qui représente à sa moitié, avec les expressions les plus indulgentes, les torts qui peuvent la perdre irrévocablement dans l'opinion publique.

Suivez, suivez la mode, & ne l'outrez jamais;
Je ne veux sur ce point reprendre que l'excès,
Et, quant à vos amis, choisissez-les honnêtes;
Donnez-leur des soupers, donnez même des
fêtes,
Et, lorsque votre honneur y sera sans danger,
Loin de fronder vos goûts, je veux les partager.
Mais que des freluquets suivent vos pas sans cesse,
Un Monsieur Dorsini, d'autres de cette espèce,
Libertins déclarés, joueurs peu délicats,
Publiant ce qu'ils font...... & ce qu'ils ne font pas ;
Ma femme, ce n'est point une conduite sage,
Et je ne la saurois supporter davantage.

La dernière ſcène de cet acte, Monſieur, choquera la juſteſſe de votre goût. Vous ſerez étonné de voir *Saint-Fons* venir faire l'aveu de ſes extravagantes amours à ſa belle-mère, & lui déclarer qu'il a beſoin d'argent pour voler au ſecours de l'objet dont il eſt épris ; mais ce qui vous étonnera davantage, c'eſt la complaiſance de Madame *Courval* à écouter le délire d'un jeune fou, & ſa ſotiſe à lui promettre de le ſeconder dans ſes recherches pour la ſomme qu'il déſire.

Voulez-vous avoir un plaiſir vrai, un plaiſir qui ne ſoit affoibli que par de légers intervalles ? Paſſez rapidement au quatriéme acte. Liſez ſurtout la ſcène quatriéme, elle eſt neuve & plaiſante. *Courval*, pour obliger *Dorſini* à s'éloigner, lui fait écrire une lettre ſuppoſée, qui le rappelle à la Martinique : celui-ci ſoupçonne *Courval* d'en être l'Auteur ; &, afin de l'éprouver, il le prie de lui prêter de l'argent pour ſon départ, *Courval* refuſe :

. . . . peut-être (*dit-il*) je m'abuse;
Mais ce voyage-là m'a bien l'air d'une ruse.
En regardant de près, je crois qu'il m'est permis
De n'y voir qu'un moyen de trouver cent louis.

Dorsini reste confondu, ne sait plus que penser, & se retire, le jouet d'un homme plus fin que lui. La scène onziéme vous offrira des détails intéressans. *Courval* y parle à son fils, non en père qu'anime un juste ressentiment; mais en père tendre qui s'efforce, par un langage affectueux, de ramener vers la sagesse le cœur égaré de son enfant.

. . . . Je ne sais; je te trouve abattu.
. . . .
Tu veux donc, mon ami, chagriner ton vieux père?
Il n'a pour héritier, pour tout soutien que toi,
Et tu veux l'en priver, & finir avant moi?
. . . .
Je ne suis pas, mon fils, ennemi des plaisirs;
Ils sont faits pour ton âge; ils sont dans la Nature;

Mais je veux, mon ami, qu'on fasse jeu qui
dure ;
Qu'on soit, pour mieux jouir, ménager de
ses goûts,
De crainte, avant trente ans, d'être blâsé
sur tous.

. . . .

Viens donc à moi, Saint-Fons, demande à
cœur ouvert ;
Vois le meilleur ami dans le plus tendre
père,
Et donne-lui toujours ta confiance entière.

Saint-Fons, accablé de honte, ose à peine lever ses regards sur un père qui le couvre de bontés, alors même qu'il étoit en droit de l'humilier par l'image de ses bassesses & de sa vie déréglée. Suivez, Monsieur, ce jeune homme jusqu'au cinquième Acte. C'est-là que vous serez ému par un Tableau attendrissant ; vous y verrez *Saint-Fons* arroser des larmes sincères du repentir, les genoux de son père ; vous y verrez avec qu'elle noblesse ce bon père serre étroitement dans ses bras un fils qui lui est rendu ; & je suis persuadé que, long-tems après

avoir fermé le livre, vous jouirez encore du plaisir de vos réflexions sur les sentiments honnêtes & délicats que présente cette Piéce d'un bout à l'autre.

Un Auteur qui plaide pour les Mœurs, doit nécessairement aimer la Vérité. Nous dirons donc à M. Pieyre que les enjambements trop fréquents de sa versification, donnent à son style une forme lâche ; qu'il tombe quelquefois dans des tournures provinciales, & dans des fautes de langue. Comme il ne faut pas dire à demi la vérité, nous ajouterons qu'en grande partie les différents pivots sur lesquels roule sa Comédie, sollicitent plus l'indulgence, qu'ils ne doivent exciter l'admiration. *Dorsini* paroît, en quelque sorte, derrière le rideau. C'est un de ces Personnages qui voudroient être de fins méchants, qui disent peu de chose, & agissent encore moins. On n'apperçoit Madame *Courval* que de profil ; point d'expression dans ses traits. C'est une demi-coquette, plutôt par impulsion étrangère, que par un pen-

chant naturel. Dans l'instant même qu'elle reconnoît ses erreurs passées, on sent que ce n'est point l'âme, que c'est l'événement qui la décide. *Rosalie* est une de ces petites miniatures, calquée sur vingt rôles à-peu-près dans la même situation. Le seul qui, à la rigueur, ait un caractère prononcé, un caractère soutenu, c'est *Courval*. Nous semblerons peut-être d'une impartialité trop austère à ceux qui ne jugent que les superficies; mais les personnes que dirige un discernement droit, ne balanceront point à adopter l'exactitude de nos remarques.

Ceci ne sauroit blesser en rien M. *Pieyre*: il a fait, à tous égards, un Ouvrage digne d'estime, malgré les imperfections que l'œil sévère du goût peut y découvrir. Les honnêtes-Gens ont applaudi à ses intentions, & certainement on lui doit des éloges. Il y a du courage à se montrer l'Avocat des Mœurs, dans un tems où tous les principes de décence sont oubliés, & où les succès ne sont réservés que pour les Écrits corrupteurs.

Je suis, &c.

LETTRE V.

Alphonse d'Inange, ou le nouveau Grandisson, quatre Volumes in-12; à Londres chez Thomas Hookham, *Libraire, n°* 147, New-Boud-Street, *& à Paris chez la veuve* Duchesne, *Libraire, Rue S.-Jacques, au Temple du Goût*, 1787.

VOILA un Titre bien imposant, Monsieur; je vous avoue qu'il m'a frappé d'abord; que je l'ai acheté ce qu'on a voulu; que je me suis enfermé sur le champ, & que..... Mais j'ai bientôt reconnu mon erreur? Ce n'est point là du Richardson; il s'en faut bien. Je ne vois pas même trop quel rapport il y a entre Charles Grandisson, & ce Roman-ci. Messieurs les Auteurs abusent en vérité, de la permission: je les prends toujours sur le fait, & j'y suis toujours trompé de nouveau. Soyons justes pourtant. Alphonse d'I-

nange, Héros de cet Ouvrage, est Homme de bien, Philosophe sans prétention, & en cela il a quelque ressemblance avec Grandisson. Mais suffit-il d'être honnête-homme pour être un Grandisson. Grandisson est, dit-on, au-dessus de l'espéce humaine. Cela seroit-il, s'il n'étoit qu'un honnête-homme. Mais je veux, pour un moment, qu'Alphonse d'Inange mérite le titre de *Nouveau Grandisson*; en ce cas, il seroit fait pour dominer dans l'Ouvrage. Or il ne domine pas dans celui-ci; il s'annonce assez bien; mais, dès qu'une fois le Comte de Pergame a paru sur la scène, il éclipse tout-à-fait notre Sage; on parle bien encore de lui comme d'un Philosophe sensible, mais tout marche sans lui; & ce n'est qu'à la fin qu'il recommence à jouer un rôle : encore est-il confondu dans la foule des Personnages qui figurent dans le dénoûment.

J'ai dit qu'Alphonse d'Inange s'annonçoit bien; & en effet son début préparoit à des situations tout-à-fait touchantes, & mêmes piquantes. Il revient, après quinze ans, d'un voya-

ge d'Amérique. L'amour fraternel l'avoit fait partir. Son frère cadet, marié par inclination, avoit encouru la disgrâce de leur père commun, & voyoit augmenter sa famille; alors il s'étoit expatrié, déshérité; il avoit même laissé courir le bruit de sa mort, si bien que le père avoit rendu son amitié à son cadet, qu'il regardoit comme son fils unique. C'est donc après quinze ans d'absence qu'Alphonse revient en France, sous le nom de M. de Salny, se fait présenter à sa belle-sœur comme un Américain, & trouvant sept neveux & nièces, un frère Officier, se promet bien de garder toujours l'incognito, & de laisser les siens en possession de sa fortune. Comme vous le voyez, Monsieur, la résolution est belle, noble, sublime, & peut produire des situations intéressantes: l'une des plus agréables, & en même-tems des plus embarrassantes pour le frère aîné, est celle des tableaux. Laissons-le en rendre compte lui-même.

« J'entrai avec Madame d'Inange,

» sa sœur, M. Belleffont & le Cha-
» noine. Voici, me dit la premiè-
» re, du ton de voix le plus ému,
» voici le Portrait de mon mari,
» celui de feû mon beau-père, &
» celui de feû mon beau-frère qui
» étoit l'aîné ; il est mort il y a
» douze ans, en Amérique. Hélas !
» ajouta-t-elle, c'est à cette mort,
» que nous pleurerons toujours, que
» notre nombreuse famille doit son
» existence, l'espoir de celle qui l'at-
» tend dans le monde. Nos enfans
» lui doivent l'éducation que notre
» fortune nous permet de leur don-
» ner ; & la perspective d'établis-
» sement que rien ne leur auroit
» procuré, si Dieu n'eût disposé des
» jours de leur oncle. Il se seroit
» marié, il auroit eu des enfans,
» & il n'auroit rien du à ses pauvres
» neveux ; il ne les eût soutenus
» que par bienfaisance. C'étoit un
» excellent frère ; mais n'eût-il pas
» été de toute justice qu'il préférât
» les siens aux nôtres ? Ha ! pour-
» suivit-elle, mon mari ne parle
» jamais de ce bon frère, que ses

» yeux ne se remplissent de larmes.
» Il le regrettera jusqu'au tombeau.
» Ils étoient si intimement unis ! Si
» vous étiez ici, Monsieur, quand
» d'Inange reviendra, que de choses
» il vous en raconteroit ! Je n'ai
» pas eu l'avantage de connoître ce
» frère personnellement, mais le
» Colonel m'en a si souvent parlé,
» qu'il me semble que nous ayons
» long-tems vécu avec lui.

. . . .

» Je ne saurois dire que je l'aye
» jamais vu, mais il ne sortira ce-
» pendant jamais de ma mémoire :
» je ne donnerai pas ce Portrait pour
» tout au monde. Ce que je vous
» raconte là, le plus petit de mes
» enfans vous le dira avec le même
» attendrissement ; y a-t-il rien de
» plus naturel & de plus juste ? oh !
» ils auront tous l'âme de leur père ?
» — Je me détournai pour cacher
» & essuyer des pleurs qui couloient,
» malgré moi, le long de mes joues,
» fort content que personne ne me
» regardât, & je dis à ma belle-sœur :

» *Madame, on se croit, on se sent de*
» *votre famille, lorsqu'on vous écoute* ».

Une situation touchante encore, est celle de l'Anniversaire du Colonel, frère d'Alphonse. Tous les ans, on le célébroit, & l'on représentoit les morts & les absents. Un vieil ami, une respectable amie de sa famille représentent le père & la mère : l'oncle prend la place du Colonel, & Alphonse se représente lui-même. J'aime encore l'entrevue d'Alphonse avec le bon Charles, vieux Domestique de son père, privé de la vue ; il l'entretient de son père ; Charles lui parle de son jeune Maître, absent & peut-être mort : scène attendrissante & qui ne le céde en intérêt qu'à celle où Charles recouvrera la vue, & reconnoîtra celui avec qui il a conversé tant de fois, & qu'il croyoit mort. On tremble un moment avec Salny ; certain tressaillement de la sœur de Madame d'Inange, d'Adélaïde, fait craindre qu'il ne soit reconnu ; mais on se rassûre avec lui ; il ne reste de mouvement qu'un doux penchant qui lie ces deux

êtres vertueux, & que l'estime ne fait que rendre plus durable ; tout cela, Monsieur, je le répéte, promettoit, non pas quatre, mais un ou deux Volumes intéressants : le retour du Colonel, la guérison de l'aveugle auroient dénoué naturellement cette intrigue, & tout le monde auroit été content. Pourquoi faut-il qu'on ne se contente point d'une intrigue, une & simple, & que, pour faire plus de Volumes, on entasse deux ou trois, dix situations, dix intrigues en un seul Ouvrage, comme vous allez le voir.

Un certain Comte de Pergame tombe des nues ; il arrive muni d'une lettre du Colonel, qui, dit-on, lui a de grandes obligations. A ce titre, il est bien reçu de toute la famille, & plaît à Coraline, fille de son ami ; c'est ce qu'il vouloit, ou plutôt ce que veut une Comtesse de Closmère, mégère, femme sans principes, capable de tout pour satisfaire sa jalousie & sa vengeance. Elle hait le Colonel qu'elle a aimé autrefois, & qui lui a préféré son épouse ; elle hait

cette épouse, elle hait leurs enfants, & a marqué sa victime, Coraline. C'est donc elle qui a engagé le Comte de Pergame à paroître amoureux de Coraline & à la séduire. Pergame ne lui obéit que trop d'abord. Ce n'est pas tout. La Comtesse de Closmerre hait aussi M. d'Ucé, ancien ami du Colonel, qui lui a ouvert les yeux sur la rivale de son épouse: elle veut la punir aussi dans la personne d'Amélie, sa fille. Pergame avoit d'abord été envoyé de ce côté; mais un portrait de Coraline le rend infidéle, & sauve Amélie: ce n'est pas pour long-tems: Madame de Closmerre lui substitue le Marquis d'Hermancé, libertin plus décidé, plus incapable de remords. Ainsi deux grands Volumes de cet Ouvrage sont remplis par cette double intrigue: & les Lettres de ces trois Personnages rappellent la correspondance des *Liaisons dangereuses*, mais n'en sont qu'une foible copie. Il faut l'avouer pourtant; la marche du Comte de Pergame a quelque chose de plus piquant. Il s'y prend avec assez d'a-
dresse;

dresse; il s'insinue par dégrés dans le cœur de Coraline; c'est un *nouveau Lovelace* aussi, moins caractérisé sans doute, mais moins coupable: son Laurent Regmont a un faux air de Joseph Leman. On aime à voir notre séducteur, s'attendrir insensiblement tout de suite; &, malgré les reproches de la Closmarre, & les railleries d'Hermancé, finir par devenir amoureux & honnête-homme tout de bon.

Mais laissons un moment ces intrigants; reposons-nous sur des objets plus gracieux. On attend une éclipse de lune. Dieu sait comme tout le monde est éveillé!

« Jamais les enfants ne furent plus » aimables. Leurs demandes, leurs » réponses entr'eux, leurs originales » & pittoresques métaphores à propos du Phénoméne Céleste qu'ils » voyoient pour la premiere fois, » nous ont tous singuliérement amusés. Les plus jeunes parloient beaucoup, faisoient un tas de questions; » on n'entendoit qu'eux. Les plus » âgés sembloient vouloir deviner le

» méchanisme du Monde entier, en
» méditant sur les courbes que décri-
» voient l'ombre & la clarté dans le
» disque de la Lune. Il y avoit des
» intervalles de silence où nous en-
» tendions battre toutes nos mon-
» tres, des minutes entières d'un
» recueillement très-intéressant. On
» eût dit que ces enfants craignoient
» qu'un mot, que le bruit, leur
» troublât la vue, ternit le Télef-
» cope, ou interrompît la crise où
» l'Astre leur paroissoit être. Victor
» nous a raconté le matin qu'il n'a-
» voit rêvé qu'éclipses, & les autres
» n'ont dessiné depuis que des orbites,
» des disques, des taches, des im-
» mersions & émersions ».

Le Colonel passe une nuit bien différente. Sa Lettre est vraiment celle d'un brave militaire.

« Ma bien aimée, joins tes actions
» de grâces aux miennes; remercions
» ensemble le Dieu qui daigne veil-
» ler sur nous. Je viens de voir une
» boucherie d'hommes, l'un des
» plus sanglans combats qui se soient
» livrés depuis long-tems; j'ai mille

» fois hazardé ma vie; après la plus
» meurtrière incertitude, la victoire
» s'est enfin déclarée pour nous; c'est
» sur le champ de bataille que nous
» passons la nuit; c'est sur un tam-
» bour que je t'écris, à la pâle lueur
» d'une torche qui me coûte un écu,
» & avant d'avoir quitté un habit
» méconnoissable tant il est noir,
» ensanglanté, déchiré. On a sou-
» vent tué plus d'hommes, mais je
» crois qu'il n'est jamais resté tant
» de vivans des deux partis enne-
» mis; l'acharnement étoit horrible.
» Je me porte bien; je suis incroya-
» blement fatigué. Il ne me reste que
» ce que j'ai sur le corps & qu'il me
» tarde d'avoir jetté. J'embrasse
» tendrement nos chers enfans, Adé-
» laïde, Bellefont, notre Oncle. Pour
» toi je te serre des millions de fois
» contre mon cœur ».

Faut-il qu'une Histoire pareille, semée de détails gracieux ou intéressants soit salie par des incidents & des personnages affreux qui s'emparent de toute l'attention, & finisse par de si horribles catastrophes. Per-

game veut enlever Coraline, ou plutôt Madame de Closmarre se charge de tout & offre son Château : les ravisseurs manquent leur coup & sont mis en fuite par ses deux Oncles. Closmarre est furieuse. Pergame sent des remords, surcroît de rage pour elle. Amélie & Coraline vont lui échapper. Elle recourt aux derniers attentats, elle empoisonne M. Ducé; elle arrange tout si bien que M. de Salny est cru l'empoisonneur, & conduit ignominieusement en prison : c'est en ce moment même, c'est dans un cachot que le Colonel, de retour de l'armée, reconnoît son frère : il est bientôt élargi. Mais on n'a pas le tems de respirer. Madame d'Inange & sa fille se trouvent aussi empoisonnées, & vous jugez bien que le coup part de la même main. On les secourt assez tôt; mais une furie entre brusquement & du même couteau manque de percer la mère & la fille. Quelle horreur! on l'arrête. Elle s'est empoisonnée elle-même.

« La Furie n'eut pas plutôt les » mains libres, que, tirant de son

» sein un papier qu'elle porte à sa
» bouche, & le déchirant avec ses
» dents, elle avala ce qu'il conte-
» noit, puis dirigeant ses yeux hagards
» & ses gestes d'Energumènes vers
» ceux qu'elle put voir de notre fa-
» mille, elle vomit des torrens d'im-
» précations, & finit par ces paroles:
» Je n'ai pu vous causer plus de maux;
» il n'est plus en votre pouvoir de
» m'en faire.

» Elle fut dès-lors en proie à des
» tourmens épouvantables; elle se
» rouloit sur le parquet, s'arrachoit
» à poignée les plus beaux cheveux
» du monde; elle se tordoit les mains,
» se dévoroit les bras, appelloit tous
» les fléaux imaginables sur nos têtes,
» & accusoit la mort de lenteur.
» — O Claire! ô Claire, s'écrioit-
» elle! tu vivras, tu vivras estimée,
» chérie! & ta fille le sera! Quoi!
» je respire encore! J'ai pris trois
» fois plus de poison que leur mal-
» adresse ne t'en a donné. Ne puis je
» donc périr? Eh! je n'ai pas la
» satisfaction de les voir tous nager

» dans leur sang, ou couvert d'in-
» famie? Pergame, acheves-moi, dit-
» elle au Duc, en se traînant pour
» s'accrocher à lui; je t'ai fait con-
» noître; & d'Inange & Salny t'e-
» stimeront ce que tu vaux. — Ce
» monstre de jalousie & de haine
» nous étonnoit presque autant par
» ses attraits que par ses fureurs.
» L'enragée ne crut-elle pas pouvoir,
» à force de calomnie, rendre le
» plus vertueux des frères & des
» amis, suspects, tout-à-la-fois, à
» l'Amour de M. d'Inange pour sa
» Claire, à celui du Duc pour Co-
» raline, aux miens pour Amélie, au
» cœur même d'Adélaïde »?

Je n'en puis plus, Monsieur, elle est morte, d'Hermancé s'est banni sans retour; Pergame fait sa Confession générale, & tombe aux genoux de Coraline; Amélie, délivrée de son séducteur, épouse le frère de Madame d'Inange; sa sœur accepte la main d'Alphonse. Tout finit bien; mais c'est payer trop cher un heureux dénouement que

de l'acheter par un tissu d'horreurs telles que celles qu'heureusement, pour vous, je n'ai fait qu'esquisser: Grandisson est fait; les liaisons dangereuses, & Clarisse le sont aussi. Pourquoi refaire les uns, & prendre le titre tout seul de l'autre?

Je suis, &c.



COMMENCEMENT DU PREMIER CHANT D'UN POËME SUR L'ÉDUCATION PHYSIQUE *DES ENFANS AU BERCEAU.*

Imité de la Pœdotrophie de *Scevole de Ste Marthe.*

Vous qui bravez l'Amour, qui fuyez ses
Mistères,
Vous qui vous refusez au bonheur d'être
mères,
Vous dont l'âme fermée aux vulgaires désirs
N'a jamais tressailli sous la main des plaisirs,
Muses, sans effrayer votre pudeur sauvage,
Je veux tracer aux cœurs amis du mariage
De ses plus chers devoirs les respectables
loix.
Soulagez ma foiblesse ; affermissez ma voix;
Prêtez à mes accens votre grâce touchante;
Vous aimez la Vertu, c'est elle que je chante.

Bon père, heureux époux, je dirai par quels
soins

Des enfans nouveaux-nés on prévient les besoins.

Quel aliment chez eux fait circuler la vie;
Quel art peut éveiller leur chaleur assoupie
Quand d'un heureux nectar la salubre vapeur
Dans leurs corps languissans appelle la vigueur.

(1) Peut-être ils renaîtront ces beaux jours où Bellone
Respectoit nos moissons & les fruits de Pomone!
Quand l'obscur fanatisme, échappé des enfers,
Rentrera pour jamais en ses horribles fers,
L'heureux Cultivateur, secondant la Nature
Couvrira ses guérets de leur verte parure,
Et nos yeux desséchés par l'excès des douleurs
Un jour pour les plaisirs retrouveront des pleurs.

---

(1) Ce Poëme, dédié à Henri III, Roi de France, fut composé dans le tems que les Guerres Civiles ouvroient l'entrée du Royaume aux Etrangers, & principalement aux Espagnols qui, sous le voile de la Religion & dans l'espoir de s'emparer des plus belles Provinces, favorisoient le parti de la Ligue.

Vous qui soufflez ici la discorde & la Guerre,
Farouches habitans des rives de l'Ibère,
Fuyez dans vos climats, fuyez, & les François
A leur Patrie en cendre accorderont la paix;
Alors ma foible voix célébrera leur gloire;
Henri, les conduisant de victoire en victoire,
Sur l'Univers dompté fondera sa grandeur,
Et les fera rougir de leur lâche fureur.

PRINCE, soit que, vainqueur aux plaines de
Zamore (1),
Tu reviennes chargé des dépouilles du Maure,
Soit que, traînant les Turcs à ton char enchaînés,
Tu délivres du joug ces lieux infortunés,
Cette terre où le Christ daigna prendre naissance;
Je te suivrai par-tout & ma reconnoissance
Aux siécles à venir transmettra ces exploits
Seuls dignes d'occuper le plus pieux des Rois.

MAIS, peu faite aux combats, une Muse
timide
Ne doit point emboucher la trompette homicide;
Elle bégaye encore, & d'un simple pipeau
Sçait à peine amuser les enfans au Berceau.

(1) Ville d'Afrique en Barbarie.

Et toi jeune Chloé, puisque l'amour lui-même
De son souffle fécond a béni ce que j'aime;
Puisque, sauvant nos Noms de l'éternelle nuit,
Ce Dieu n'a point souffert que, sans gloire & sans fruit,
La Séve de nos ans, pareille au triste lierre,
Végétât, inutile à la Nature entière,
Des gages précieux de nos chastes Amours
Apprens, ô ma Compagne, à conserver les jours.

Lors qu'à la voix du Ciel notre ame obéissante
Sera prête à quitter sa dépouille souffrante,
Pourons-nous de rigueur accuser le destin?
Nous les verrons grandir avant notre déclin,
Ces enfans dont l'Amour respectueux & tendre,
De pleurs reconnoissans baignera notre cendre.
Vas! crois moi, tout entiers nous ne périrons pas
Et par eux nous vivrons au de-là du trépas.

Chere épouse, sur-tout que ton cœur s'humilie
Devant l'Etre éternel à qui tu dois la vie:
Il oppose à l'Impie, à ses vains argumens

L'auguste accord qui régne entre les élémens ;
Ces astres lumineux qui roulent en silence ;
Sont un écoulement de sa vaste puissance,
Et nos globes épars dans son immensité
Reçoivent de ses mains leur forme & leur
beauté ;
Il descend jusqu'à nous, insectes que nous
sommes ;
A son essence il daigne associer les hommes ;
Cette âme qui te sert & de régle & d'appui
Est le lien sacré qui t'unit avec lui ;
Et, grace à ses bienfaits, ta rapide pensée
Contemple son auteur, jusqu'au Ciel élancée.

Dieu n'est point insensible aux cris des mal-
heureux,
Du trône de sa gloire il a reçu tes voeux,
Lorsque, semblable au sol rébelle à la cul-
ture,
Ton sein se refusoit au voeu de la Nature ;
Tu le sçais, tes soupirs imploroient sa bonté ;
Il vit couler tes pleurs, & sa fécondité
Remplaçant la froideur qu'elle a fait dis-
paroître,
Tu sentis à la fin multiplier ton être.

Pour prix de tant de biens qu'exige-t-il de
toi ?
Amour, obéissance à sa divine Loi.

Dès que l'aube naissante aura dissipé l'ombre,
Pénétres bien ton cœur de ses faveurs sans
nombre :
Souviens-toi que c'est lui qui versa les pavots
Que tu viens de goutet dans les bras du
repos :
Que sa main, dissipant les prestiges des songes,
Affranchit ton sommeil de leurs tristes mensonges,
Et, quand l'astre des nuits au milieu de sa cour,
Viendra nous consoler de l'absence du jour ;
Ranimes la ferveur de ton humble priere ;
Dis lui : « Tu veux ; mon Dieu, tu veux que
» je sois mère,
» D'un sentiment bien doux tu fais jouir mon
» cœur,
» Mes enfans sont les tiens ; prends soin de
» leur bonheur :
» Semblables à ces fruits que le Printems voit
» naître,
» Et qu'un léger frimas fait bientôt dispa-
» roître,
» Ces tendres rejettons, espoir de mes vieux
» jours,
» A peine de leur vie ont commencé le cours :
» Que de dangers, hélas, assiégent leur jeu-
» nesse !
» L'entrave d'un maillot, le poids de leur
» foiblesse,

» Tout est ligué contr'eux ; &, jusqu'aux
» élemens,
» Tout paroît à l'envi prolonger leurs tour-
» mens.
» Toi, qui tiens en tes mains le calme & les
» tempêtes,
» Dissipes tous ces maux suspendus sur leurs
» têtes :
» Que les zéphirs, chargés des plus douces
» odeurs,
» Parfument leurs berceaux arrosés de mes
» pleurs,
» Et fais que le sommeil, à tes ordres do-
» cile,
» Leur file, chaque nuit, un lendemain tran-
» quille ».

Mais c'est peu de prier ; il faut agir encor :
Laisses ces lourds Midas avilis par leur or,
Mendier le secours d'une avare Nourrice,
Et payer, sans rougir, sa tendresse factice,
Méprisons ou plutôt plaignons ces malheu-
reux ;
Ils négligent un bien qui n'est pas fait pour
eux :
Ivres de ce poison que l'on nomme *fortune*,
Leur cœur murmure en vain ; sa voix les
importune :
Helas ! un Nourisson bercé dans les grandeurs

Rarement à sa Mère arrache quelques pleurs ?
Est-ce elle qui reçoit sa première caresse ?
Lit-elle dans ses yeux sa joie ou sa tristesse ?
Non. Pour son cœur flétri ce n'est point un bonheur.

. . . .

Tel est de nos beautés, l'ordinaire langage.

De ces soins maternels un souris dédommage :
Ton cœur le sçait, Chloé ; mais, si tu veux nourrir,
De ce noble devoir saches t'enorgueillir ;
Que du lait de ton sein la propice influence
Facilite le cours à leur frêle existence ;
Qu'à l'abri protecteur du foyer paternel
Ils respirent la vie au giron maternel.
Crée pour eux, ce lait, cette douce rosée.
Peut seul alimenter leur poitrine épuisée ;
Tout autre que le tien ne leur conviendroit pas.
Ainsi l'arbre étranger languit dans nos climats,
Il ne boit plus les pleurs de sa natale aurore
Et son feu nouricier lentement s'évapore.

La Nature prudente en formant l'univers
Munit d'un instinct sûr tous les êtres divers ;
Aux monstres des forêts sa voix se fait entendre ;
Elle reveille en eux ce sentiment si tendre,

Cet amour créateur par qui sont reproduits
Et le Loup sanguinaire & la douce brebis.
Vois avec quelle ardeur la Lionne cruelle
Aux Jeunes rois des bois présente sa mamelle.
Mais, insensible aux pleurs d'un malheureux
enfant,
Une mère aujourd'hui le proscrit en naissant.
C'est l'usage à la Cour; c'est la mode à la
Ville.

Dis-moi, vit-on jamais le Nautonier habile,
Quand l'orage naissant le rappelle au travail,
Aux mains d'un Matelot livrer le gouvernail?
Eh! seroit-il plus fou que la barbare mère
Qui compte sur les soins d'une avide Etran-
gère?
Depuis long-tems son sein, rempli d'un lait
brûlant,
De son premier devoir l'avertit cependant.
Car, dans les derniers mois d'une heureuse
grossesse,
Quand le germe a brisé l'entrave qui le presse,
Quand par sa propre force en fœtus trans-
formé,
Il s'arrache au néant & devient animé;
Le lait se porte au sein & n'attend, pour
paroître,
Que les premiers sanglots de l'enfant qui doit
naître.

Bientôt il voit le jour; mais, par ses cris perçans,
Ses pleurs multipliés, ses longs gémissemens,
Il semble réclamer dans cette onde chérie
Un secours nécessaire au soutien de sa vie.
Tout-à-coup la liqueur, brûlant de s'épancher,
S'agite en sa prison & cherche à s'échapper;
Gardes-toi d'arrêter sa course fugitive;
Si tu serres les nœuds qui la tiennent captive,
Bouillante, elle s'irrite & rompt par ses efforts
Du tissu glanduleux les fragiles ressorts,
Ainsi le lait captif se révolte & fermente,
Et de-là cette humeur sans cesse renaissante,
Qui se fixe au visage, enlaidit la beauté
Et venge les enfans de tant de cruauté.

FAUT-IL, sexe adoré, que de leur innocence
Ma plume contre vous prenne en vain la défense?
Ah! si d'un vers pressant l'énergique leçon
Dans vos seins paresseux fait germer la raison,
Si je vous vois, d'un fils protégeant la foiblesse,
A force de bontés mériter sa tendresse;
Combien enorgueilli de ce noble succès,
Mon cœur s'applaudira des ses premiers essais.

Les êtres engendrés de la même substance,
Fraternisent entr'eux par leur intelligence:
Une douce concorde & d'humeurs & d'esprit
Régle leurs mouvemens, les guide & les unit.

Ainsi du nouveau-né le sang gonfle les veines,
Et d'un lait bienfaisant tes mammelles sont
pleines :
Une même puissance a formé dans ton flanc
Et l'albâtre du lait & la pourpre du sang :
Quand de ces deux humeurs la force réunie,
Dans le sein de l'enfant accélère la vie,
Du suc qui lui convient son corps alimenté
Grandit, se développe, & brille de santé.

L'ENFANT naît dans les pleurs & ses jeunes
années
Aux maux les plus cruels paroissent con-
damnées ;
L'infortuné gémit, & ses cris innocens
S'exhalent dans les airs en efforts impuissans :
Il souffre ; il veut se plaindre, & sa langue
oppressée,
Refuse obstinément d'exprimer sa pensée :
Mais vois comme il se calme aussi-tôt que
sa main
Dévoile le bouton qui couronne ton sein !
Il bondit d'allégresse & sa bouche altérée,
Se hâte d'aspirer la liqueur désirée :
Il la pompe, il la suce, il retient ses soupirs,
Et la douleur s'enfuit sur l'aîle des zéphirs.
Et pourquoi ? C'est qu'il aime à retrouver cette
onde,
Où son corps si long-tems avant d'entrer au
monde,

Englobé, circonſcrit par de ſombres cachots,
Vivoit environné d'un déluge de flots :
De ces flots bienfaiſans la ſource toujours pure
S'élance juſqu'au ſein ſans perdre ſa nature :
La Lymphe ſeulement, par un heureux deſtin,
Contre un ſuc nourricier échange ſon carmin :
Sa ſubſtance avec art recuite, élaborée,
S'altère, s'adoucit, dans les glandes filtrée,
Et gliſſant à travers leur compacte blancheur
Des lieux qu'elle parcourt elle prend la couleur ;
Mais ce ſang qui s'égare en des routes nouvelles,
Moins acide & moins vif ſe raſſemble aux mammelles :
Affoibli dans ſon cours, rendu mielleux & blanc
Il ſe transforme en lait & c'eſt toujours du ſang ;
C'eſt toujours cette humeur qui, rouge en ſa naiſſance,
D'une teinte plus douce a verni ſa ſubſtance.

Tout me force à penſer que la couleur du lait,
De la bonté ſuprême eſt encore un bienfait ;
J'y reconnois la main d'un Dieu dont la prudence,
De bonne-heure à la paix veut diſpoſer l'enfance ;

Il craint, sans doute, il craint que de sang-abreuvé,
L'homme dès le berceau féroce & dépravé,
Ne garde en vieillissant cette soif du carnage
Qui croît avec le corps & dégénère en rage ;
Mais la neige d'un lait, symbole de candeur,
Inspire aux nouveaux-nés un esprit de douceur.

O vous de l'univers l'espoir & les délices,
Femmes, de vos enfans daignez être nourices,
Aimez-les, & bientôt vous verrez vos époux
Ajouter le respect à des titres plus doux.

Et toi, cruelle, & toi qui, n'aspirant qu'à plaire,
Dédaignes cet enfant dont tu crains d'être mère;
Viens, parcours avec moi, ces antiques forêts
Où la Nature brute a conservé ses traits;
Là, si tu sçais encore apprécier ton être,
De l'oubli de ses droits tu rougiras peut-être :
Viens; dans l'antre de l'Ours tes devoirs sont écrits;
Vois comme il est heureux auprès de ses petits:
La Tigresse isolée en son triste repaire
N'ose plus de ses cris épouvanter la terre;
Elle-même à son tour a connu la terreur,
Effet du sentiment qui pénétre son cœur.

De l'Amour maternel tel est l'aimable empire ;
Sans efforts il s'étend sur tout ce qui respire ;
Et, quand tu peins l'amour dans ton regard charmant,
Tu ne peux te plier au joug du sentiment !
Entens gémir ton fils : vois sa bouche enfantine
T'appeller doucement quand ta main l'assassine.
Pourquoi le repousser ? quel forfait inoui
L'éloigne de ton cœur & t'arme contre lui.
Il gêne tes plaisirs. Voilà donc tout son crime !
Eh bien ! méprises les & forces notre estime :
D'une vaine parure oses voir le néant ;
Va, ton fils est encor ton plus bel ornement ;
Reçois-le dans tes bras ; que l'usage en murmure,
Qu'importe ? il doit se taire où parle la Nature.
Ton fils ! le malheureux ! si sa mère le fuit,
Qui guettera ses cris dans l'ombre de la nuit ?
D'un chant consolateur qui charmera ses plaintes ?
Qui voudra l'appaiser par de douces étreintes ?
Sa nourrice ! elle voit d'un œil indifférent
La joie ou la douleur au front de ton enfant.
Quoi ! ce premier sourire où son âme s'annonce,
Et ces mots incertains que sa bouche prononce,

Et ce saint nom de mère, hommage de son cœur,
Tous ces plaisirs si vrais, tu les perds sans pudeur !
Une autre éprouvera ces vives jouissances,
Des travaux maternels augustes récompenses !
Ah ! lis dans l'avenir : le moment n'est pas loin
Où ta frèle beauté, l'objet de tant de soin,
Moissonnée en sa fleur au printems de ton âge,
De tes devoirs trahis te tracera l'image,
Et ne te laissera qu'un stérile regret
D'avoir pu les remplir & ne l'avoir pas fait, &c.

Par M. BERT DE PASCY,
Avocat, à Nevers.



LETTRE VI.

*Hommages à la Divinité de James Fordice, Ministre Anglois, traduit par J. B. I*****, avec cette Epigraphe tirée de Thompson :*

Salut, ô source d'être! ame universelle du Ciel & de la Terre, présence essentielle! Salut. Je me prosterne devant toi, mes pensées s'élèvent sans cesse vers toi. . . .

Prix 1 liv. 4 sols; à Londres, & se trouve, à Paris, chez Volland, *Libraire, Quai des Augustins*, 1787.

Ces Hommages élévent l'âme, en effet, vers la Divinité, & tout Lecteur par un mouvement involontaire, se joindra à l'Auteur & partagera l'enthousiasme qui a dicté cette noble & belle invocation.

« Permets, ô Créateur Suprême, que de ce temple placé sur des précipices immenses, de ce temple terrestre & ouvert de toutes parts pour contempler la beauté & la grandeur de

tes ouvrages, un de tes adorateurs, humble, mais rempli d'une délicieuse extase, éléve son cœur & sa voix vers le sanctuaire rayonnant de la gloire. Permets-lui d'épancher devant toi les transports d'une âme franche & étrangère à l'infâme hypocrisie ; la conviction intime de ton auguste présence l'anime puissamment. O toi qui remplis tous les espaces de l'immensité.... Pardonne tous les défauts que tes yeux purs découvrent dans ta foible & coupable créature, elle met toute sa confiance dans l'etendue de tes miséricordes, éléve ses pensées à la hauteur de son sujet ».

Le premier Hommage est inspiré par le *Spectacle de la mer*; le second a pour objet le *Salut de l'Homme*; un autre est consacré à la *Providence*; tous respirent un piété fervente, & une saine morale : il est permis de parler Religion, lorsqu'on le fait avec autant d'énergie & de grandeur.

Je suis, &c.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Seconde Lettre au Rédacteur de l'Année Littéraire sur l'Histoire des Membres de l'Académie Françoise, par M. d'Alembert, &c.

Ce qu'on a dit de la géométrie, est-il bien vrai, Monsieur, qu'elle sert à rectifier le jugement, & qu'elle apprend à raisonner juste? Rien au contraire n'est plus commun que de trouver parmi les Géométres des esprits faux, qui raisonnent de travers sur tout ce qui n'est pas calcul & démonstration mathématique. M. d'Alembert en est un fameux exemple. Vous avez vu, dans ma Lettre précédente, avec quelle fausseté de goût il jugeoit la Littérature, dont il n'a jamais parlé que de mé-

moire, selon les impressions qu'on lui donnoit, ou l'intérêt de son parti, & sur laquelle il n'avoit ni ces premières notions pures & simples que donne le sentiment du bon & du beau, ni ces notions réfléchies d'un esprit vraiment philosophique, accoutumé à étudier la Nature, & à la comparer avec les chefs-d'œuvre de l'art. Je ne suis pas embarrassé maintenant de vous prouver que la fausseté d'esprit formoit le principal caractère de cet Ecrivain, soit dans la manière de concevoir ses pensées, soit dans la manière de les exprimer.

Dans l'Eloge de Massillon, il rappelle l'exorde du premier sermon que ce Prédicateur célébre prononça devant Louis XIV, qui étoit alors au comble de sa gloire; Massillon prit pour texte le passage de l'Ecriture qui sembloit le moins fait pour un tel Prince; *Bienheureux ceux qui pleurent.* Sire, dit-il au Roi, si le „ monde parloit ici à votre Majesté, „ il ne lui diroit pas, *Bienheureux* „ *ceux qui pleurent*, Heureux, vous

» disoit-il, ce Prince qui n'a jamais » combattu que pour vaincre; qui » a rempli l'Univers de son nom; » qui, dans le cours d'un régne » long & florissant, jouit avec éclat » de tout ce que les hommes ad» mirent, de la grandeur de ses con» quêtes, de l'amour de ses peuples, » de l'estime de ses ennemis, de la » sagesse de ses loix..... mais, Sire, » l'Evangile ne parle pas comme le » monde (1) ».

Vous ne vous attendez pas à la réflexion de M. d'Alembert sur un Eloge si neuf & si flatteur; la voici : *Il ne manquoit à ce morceau, pour en rendre l'impression plus touchante encore, que d'avoir été prononcé au milieu des malheurs qui suivirent nos triomphes, & lorsque le Monarque, qui pendant cinquante années n'avoit*

(1) Ce n'est pas que la pensée de Massillon soit juste dans toute son étendue; car l'Evangile peut fort bien dire, comme le monde, *Heureux ce Prince qui jouit de l'amour de ses peuples, de la sagesse de ses Loix, &c.* Mais le Géométre n'a pas relevé ce défaut de justesse.

eu que des succès, ne répandoit plus que des larmes.

Comment une idée aussi fausse pouvoit-elle entrer dans un esprit capable du plus simple raisonnement? Quel travers de jugement, d'imaginer qu'un pareil Eloge eût pu être prononcé dans le tems des disgrâces & des malheurs de Louis XIV! ces louanges si adroites, si délicates seroient devenues des contre-*vérités* brutales & grossières. Il y avoit d'ailleurs une sorte de noblesse & de courage Evangélique à venir prêcher les plaisirs austéres de l'affliction *chrétienne*, au milieu d'une Cour voluptueuse & plongée dans les *délices*: mais qu'elle dureté n'y eût-il pas eu à triompher, pour ainsi dire, des défaites & de l'abattement de ce Monarque; à le féliciter sur le bonheur de pleurer l'humiliation de ses Généraux, les désastres de ses Armées, & la désolation de son Royaume?

La manière de raisonner de M. d'Alembert ne vous suprendra plus; mais elle ne vous en paroîtra pas

moins singulière, dans ce passage de l'Eloge de *la Motte*. « On lui » a reproché, dit-il, ses paradoxes » sur la Poésie, sur les Tragédies » en prose, sur l'Ode, sur la Fable, » sur le Poëme épique. Il étoit pour- » tant *assez naturel* qu'il soutînt ces » paradoxes. Il vouloit faire des vers, » & sentoit que la Nature ne l'avoit » pas fait Poete; il vouloit faire des » Odes, & sentoit qu'il avoit plus » de Logique que de chaleur, plus » de raison que d'enthousiasme; il » vouloit faire des Tragédies, & » se voyoit à une distance immense » de Corneille & de Racine; enfin il » vouloit faire des Fables, & sentoit » que son esprit, dont le caractère » étoit la finesse, essayeroit en vain » d'attraper la naïveté charmante » de la Fontaine. *Que lui restoit-il* » *donc à faire?* De soutenir, avec » tout l'art doint il étoit capable, » que l'harmonie & les images n'é- » toient point nécessaires à la Poësie, » la chaleur & l'enthousiasme à l'Ode, » la Versification à la Tragédie, & » la naïveté à la Fable. *La Motte*

» s'est fait une poëtique d'après ses
» talens, *comme tant de gens se font*
» *une morale, suivant leurs intérêts.*
» Ne croyons point à ses opinions;
» mais *pardonnons lui de les avoir*
» *soutenues.* »

N'est-ce pas là une singulière tolérance, & un raisonnement merveilleux? La Motte n'étoit pas poëte, & *voulant faire des vers*, il *étoit naturel* qu'il écrivît contre la Poësie. J'aimerois autant dire: cet homme est aveugle, & voulant être peintre, il est *naturel* qu'il écrive contre les couleurs. A cette interrogation, *que lui restoit-il donc à faire?* D'autres auroient répondu: de ne plus faire ni Odes, ni Fables, ni Poëme épique; mais M. d'Alembert trouve qu'il étoit plus *naturel* d'écrire des paradoxes, pour dénaturer tous ces genres de Poësie. Excellente logique! Il ne faut point *croire à ses opinions*, & il faut les lui *pardonner*. C'est-à-dire qu'une erreur volontaire est toujours excusable; qu'on a toujours le droit de déraisonner, de se tromper, d'égarer le jugement d'autrui; & que

personne n'a le droit de le trouver mauvais. Remarquez aussi l'analogie qu'il y a entre ces idées : il est aussi *naturel* de se faire des principes faux *d'après ses talens*, que *de se faire une morale suivant ses intérêts*. Ainsi, comme il faut pardonner au mauvais Poëte ses paradoxes qui lui étoient utiles, il faut aussi pardonner à l'homme vicieux une morale convenable à son intérêt personnel. Les Sophistes des Dialogues de Platon ne raisonnoient pas autrement.

Une autre pensée bien étrange encore & bien fausse, c'est de dire que *La Motte a été pour le bon goût ce que Descartes a été pour la Philosophie : comme Descartes, il a erré sur plusieurs points essentiels ; mais, comme Descartes, il nous a du moins appris à n'être point la dupe de l'autorité, &c.*

Sentez-vous bien toute la justesse de cette comparaison ? comme il n'y avoit point, à proprement parler, de Philosophie en France, avant Descartes ; de même il n'y avoit point de bon goût avant La Motte. Si

Descartes n'a pas toujours rencontré la Vérité, du moins il la cherchoit de bonne-foi, & il a détruit beaucoup d'erreurs. De même La Motte, qui trouvoit les vérités du goût établies, a fait tous ses efforts pour y substituer des erreurs qui ne fussent utiles qu'à lui & à ses ouvrages. L'esprit géométrique n'est-il pas bien heureux en comparaisons? Ajoutez que Descartes nous a appris à n'être pas la dupe de la mauvaise Philosophie qui régnoit alors dans les écoles, & que La Motte nous a appris à n'être pas la dupe d'Homère de Virgile, de Racine & de Despréaux. Rien n'est plus analogue, rien n'a plus de rapport & de ressemblance, comme vous voyez.

Voici une pensée que M. d'Alembert auroit pu rendre plus vraie, s'il fut rentré un peu en lui-même. « La » Littérature a fourni dans tous les » tems plus d'un exemple de ces » hommes vifs, qui, condamnés à » outrager en pure perte les Ecrivains » distingués, *mentent* non seulement » à l'équité, qu'ils ne se piquent

» pas de connoître, mais au Public
» qui les en paye par le mépris, &
» *à leur plaisir* qu'ils devroient au
» moins ménager, s'ils ne respectent
» ni la vérité, ni leur conscience ».

En faisant l'application de cette pensée à M. d'Alembert lui-même, je me garderai bien de prétendre qu'il fut un homme *vil*; mais il a *outragé en pure perte des Ecrivains distingués*; il en a été *payé par le mépris* du public; je ne sçais pas précisément s'il mentoit à sa conscience; mais sûrement il ne *mentoit point à son plaisir*; car il en trouvoit fort peu dans les grands Poëtes qu'il jugeoit si mal; son véritable plaisir, en décriant les Rousseau, les Crébillon, étoit de flatter la gloriole de Voltaire qui l'en payoit par un mépris secret & par des louanges publiques.

J'ai rapporté, dans ma première Lettre, le jugement aussi faux qu'injurieux qu'il a prononcé contre le grand Rousseau. Je vais mettre sous vos yeux une partie d'une Diatribe très-longue qu'il a faite contre Cré-

il eut certainement un génie plus original, une touche plus nerveuse, un coloris plus fier & plus mâle, en un mot plus de force tragique. Il est difficile de penser aussi faux, & que cette fausseté vienne seulement de l'esprit. Cette réflexion n'est pas sans fondement, si l'on doit en juger par le passage que nous allons transcrire de la note quarantième sur l'Éloge de Despréaux.

« Le caractère d'un simple homme » de Lettres, eût-il mérité les plus » grands reproches, ne laisse ni suites » ni traces. Dès que l'homme de » Lettres a cessé de vivre, il ne » reste de lui que ses ouvrages, qu'on » juge en oubliant ses actions. C'est » alors l'Auteur seul & non l'homme » qu'on apprécie; &, tandis que l'E- » crivain vertueux & médiocre est » oublié, les mânes de l'Ecrivain » supérieur, vertueux ou non, » reçoivent, du suffrage public, la » récompense des lumières qu'on lui » doit, ou du plaisir qu'on éprouve » en le lisant.... *Le premier mérite* » *auprès des hommes n'est pas d'être*

» *bon*, c'est de leur être utile ou » agréable, & l'Auteur illustre qui » n'existe plus que dans ses Ecrits, » a d'autant plus ce mérite pour ses » lecteurs, qu'ils jouissent des fruits » de son génie, sans avoir rien à » souffrir ou à craindre de sa per- » sonne ».

Cette morale n'est-elle pas bien édifiante dans la bouche d'un Philosophe, d'un Chef de Secte? Rapprochez ceci de l'axiôme rapporté précédemment, qu'*il faut pardonner à ceux qui se font une morale suivant leurs intérêts*; & vous aurez la clef de toute cette doctrine. La fausseté en est trop manifeste, pour qu'elle soit dangereuse. Par le fait; il n'y a presque pas d'exemples d'homme de Lettres d'un génie supérieur qui ait été un méchant homme; ceux qui ont été décriés pour leurs vices, avoient plus d'esprit que de génie. C'est un principe très-vrai que le génie a besoin de la Vertu pour se distinguer, & que l'esprit a besoin du vice: voilà peut-être pourquoi Voltaire a mieux réussi dans la *Pucelle*

que dans la *Henriade*. Parcourez tout le siécle de Louis XIV, & montrez moi un génie éminent qui ait été essentiellement vicieux. Voyez aussi comment les Lettres se dégradent à mesure que ce caractère de probité s'altère & s'affoiblit. Il n'est pas moins faux qu'on *n'apprécie point l'Ecrivain d'après l'homme*. L'amour de Sénèque pour les richesses a fait grand tort à ses déclamations Philosophiques contre les Richesses; ou plutôt il a servi à faire sentir aux Lecteurs l'affectation & l'imposture de son éloquence, où l'esprit avoit plus de part que le sentiment. Quand on sait qu'un Historien a été vénal & corrompu, lit-on ses Histoires avec confiance? Lorsqu'il est avéré qu'un Ecrivain s'est fait un jeu du mensonge & de la calomnie, ajoute-t-on quelquefois à ses Homélies éternelles sur l'amour de la vérité, & le prendra-t-on pour juge du mérite & de la Vertu? Quel nouvel intérêt n'ajoute pas, au contraire, à un ouvrage la sagesse reconnue de son auteur! Quelles que soient les beautés répandues dans

le *Télémaque*, j'ose dire que la lecture en seroit quelquefois languissante, si l'on n'étoit soutenu par le charme d'y retrouver l'âme sensible & vertueuse de Fénelon. Les seuls ouvrages immortels sont ceux où le caractère de l'honnête-homme brille au feu du génie; & le Ciel a voulu que la Vertu fût la source du bon & du beau, pour nos plaisirs, comme pour notre bonheur. Quoi de plus faux encore que cet axiôme : *Le premier mérite auprès des hommes n'est pas d'être bon, c'est de leur être utile ou agréable?* Pourquoi donc méprisent-ils souvent celui qui les amuse? Pourquoi haïssent-ils le méchant qui leur est utile? C'est qu'ils savent que tous deux n'ont d'autre but que leur propre intérêt; que l'un n'hésite point à s'avilir pour les amuser; que l'autre ne leur fait quelque bien, que pour faire ensuite beaucoup de mal. Les hommes en général sont intéressés dans leurs actions; mais leur estime est gratuite; &, malgré eux, ils ne l'accordent qu'à la Vertu & à la bonté. Ils estiment, ils aiment

les hommes bons qui ne peuvent même leur être utiles. Ils savent que l'homme bon est le seul qui feroit vraiment le bien, s'il le pouvoit. Pourquoi la mémoire de Louis XI, dont le règne fut utile à l'Etat, est-elle détestée? Pourquoi, dis-je, fut il aussi haï de son vivant, que Louis XII fut chéri & révéré, malgré ses fautes & les malheurs de ses guerres? Mais, pour revenir à ce qui touche de plus près à notre sujet, quel est le Poëte que nous aimons le plus, dont le mérite est le moins contesté des Philosophes eux-mêmes? *C'est le bon La Fontaine.*

La même fausseté de raisonnement se trouve à chaque pas, dans ces *Eloges*, accompagnée & soutenue du ton le plus avantageux. Les exemples en sont si nombreux que je les prends au hazard.

« Dès qu'on propose une chose
» nouvelle, dit notre Philosophe, le
» cri de guerre des sots est toujours,
» *c'est une innovation*. Il n'y a qu'une
» réponse à faire à cette objection;
» c'est de servir du *gland* à ceux qui

» la proposent ; car le pain, quand
» on a commencé d'en faire, étoit
» *une grande innovation* ».

Que de bon sens dans cette plaisanterie ! y a-t-il donc tant de *sottise* a dire qu'une chose *nouvelle* est une *innovation* ? & ne sait-on pas que toute innovation doit être rejettée, jusqu'à ce qu'on soit bien instruit si les abus n'en sont pas plus grands que les avantages ? Servir du *gland* aujourd'hui, parce qu'on a commencé de faire du pain il y a des milliers d'années, c'est sortir de la question d'une manière trop étrange ; mais lorsque, pour la première fois, on proposa de renoncer au gland, pour labourer la terre ; ce n'auroit pas été un *sot*, celui qui auroit prédit tous les maux que le partage des terres & l'esprit de propriété, suite de cette innovation, devoient apporter au Genre-Humain.

Dans une note sur l'*Eloge du Marquis de Saint-Aulaire*, on lit la réflexion suivante : « Des Philosophes
» ont voulu célébrer l'Amitié aux dé-
» pends de l'Amour ; ils devoient se

» borner à nous offrir l'Amitié com-
» me un simple dédommagement,
» une espéce de *pis aller* à ceux qui
» éprouvent les chagrins de l'Amour,
» ou qui ne peuvent plus en goûter
» les plaisirs ».

Voilà une nouvelle preuve que, chez M. d'Alembert, le sentiment étoit aussi faux que l'esprit. L'Amitié *un pis aller* ! la Passion la plus noble & la plus pure du cœur humain, qui éléve l'âme aux sentiments héroïques & à toutes les vertus, qui arrache l'homme à toutes les bassesses de l'intérêt personnel & de l'amour de soi ; la sainte Amitié réduite à être *le pis aller* d'une Passion insensée, ouvrage du caprice des sens, que détruit le dégoût ou un nouveau caprice ; qui rend l'homme stupide ou furieux, & ne lui laisse que le choix des foiblesses ! Ce n'étoit pas ainsi que le Sage Montagne parloit du sentiment sublime qui exaltoit encore son âme, & la transportoit d'un ravissement céleste, au seul ressouvenir de la Boëtie.

Il est tems de passer aux défauts

du ſtyle de M. d'Alembert. Vous verrez qu'ils tiennent preſque tous à la fauſſeté d'eſprit qui caractériſe cet Ecrivain. De-là viennent d'abord ſes mauvaiſes plaiſanteries ; qu'il regardoit comme des penſées très-fines & très-ingénieuſes, ſur leſquelles il avoit ſoin de ſe repoſer avec complaiſance, & de s'arrêter dans ſes lectures Académiques, pour laiſſer aux Auditeurs le tems de les applaudir.

C'eſt ainſi qu'en parlant des louanges que Deſpréaux donnoit à Louis XIV, il ajoute : « La délicateſſe du » Prince, vraiſemblablement peu » difficile, étoit raſſurée par la li- » berté avec laquelle ſon Panégy- » riſte immoloit des Auteurs accré- » dités, qui, à la vérité, *n'étoient pas* » *Rois* ; & *Chapelain payoit pour* » *Louis XIV* ».

Cette dernière penſée n'a pas même de ſens. *Chapelain* PAYOIT pour les mauvais vers de *la Pucelle* ; & l'on ſait que Deſpréaux fit ſes premières armes contre Chapelain, alors *Roi des Auteurs*, avant qu'il eût donné aucune louange à Louis XIV.

Cette envie de plaisanter, sans être plaisant, & de chercher finesse à tout, aux dépends du bon sens, a donné lieu à toutes les pensées froides & faussement Epigrammatiques, dont les *Eloges* sont remplis, & dont je vais vous citer quelques-unes.

« La mort, qui améne la justice » à sa suite, a mis les deux Orateurs » à leur place; (Bourdaloue & Massillon) & l'envie qui avoit ôté à » Massillon la sienne, peut la lui rendre maintenant, *sans avoir à craindre qu'il en jouisse* ».

Quoi de plus trivial que cette chûte! la belle chose à nous apprendre qu'un mort ne *jouit* pas de la justice qu'on lui rend!

» Louis XIV connut, aima, récompensa Despréaux & Racine, » Bossuet & Fénelon, Quinault & » Molière. Il négligea le seul La Fontaine, & *paya, par cet oubli, le tribut à la Royauté* ».

Pensée exagérée & fausse. *On paye le tribut à la Royauté*, en écoutant la flatterie, en se livrant aux projets

ambitieux, à l'abus du pouvoir, &c. & non point en oubliant de donner des pensions à un Poete. Il est faux d'ailleurs que La Fontaine n'ait pas reçu des bienfaits de Louis XIV.

A propos de quelque petit service que MM. de Dangeau rendirent à l'Académie Françoise, notre Académicien froidement emphatique, se récrie : « Ils ont été pour l'Académie, » *ce que Manlius & Camille ont été* » *pour Rome*; ils ont sauvé la Patrie » que l'ennemi étoit tout prêt à subjuguer ».

Rien n'est plus puéril, & ne marque un esprit plus étroit, que de donner à une bagatelle un air si important : c'est avec ce style écolier, qu'il dit de Bossuet : « Il oublie quel- » quefois qu'il est Orateur, pour se » livrer à cette controverse qu'il » chérit tant ; & du Trône où il » tonne, daignant descendre dans » l'Arêne, il quitte la foudre pour » le ceste ; mais il reprend bientôt » cette foudre, *& le Dieu fait oublier* » *l'Athlete* ».

N'est-ce pas là ouvrir une grande

bouche pour dire une chose commune ; car qu'y a-t-il de si étonnant que *le Dieu fasse oublier l'Athléte* ; c'est-à-dire que l'Orateur fasse oublier le controversiste ? Il seroit plus juste de dire que cet Athléte de la Foi montre encore le grand Bossuet tout entier, & qu'à la vigueur de ses coups, on reconnoit la main immortelle qui les a portés.

A quoi bon encore se guinder dans les nues & *lancer la foudre*, pour parler de La Motte ? « La Motte conserva toujours, avec la Société des Jésuites, des liaisons, soit de reconnoissance, soit de politique, car alors les Jésuites étoient redoutables, *& la foudre, qu'ils ont défiée si long-tems, dormoit encore.*

» Turenne, du fond de son tombeau, sembloit crier à tout le Clergé de France, *de payer sa dette*, que personne alors ne put ou ne voulut acquitter ».

Quoi ? l'Oraison funébre de Turenne, par Fléchier, étoit *une dette* que Turenne devoit *payer*, & il falloit le faire *crier du fond de son tom-*

beau, à tout le Clergé de France, d'acquiter cette dette.

On reconnoit à ce style un Orateur nain qui tâche de se hausser sur des échasses de Rhéteur. Mais notre Sophiste retombe bientôt dans ses petites affectations de finesse & dans son langage entortillé.

« Le Public remercie intérieure-» ment la Satyre, qui, en frondant » ses premiers éloges, vient, pour » ainsi dire, *lui rendre ce qu'il avoit* » *payé*.

» La vanité de l'Abbé de Choisi » offusquoit ses lumières, qui d'ail-» leurs peu étendues & peu actives, » même pour ses propres intérêts, » n'avoient jamais un pressant besoin » de s'exercer ».

Des lumières qui n'ont pas un pressant besoin.

Au sujet de *Pyrrhus*, Tragédie de Crébillon; « L'accueil fut passager, » & l'Ouvrage a disparu de dessus » la Scène, *comme un collatéral éloi-» gné, intrus dans une succession qui » ne lui appartient pas, est obligé de » de renoncer au partage qu'il préten-*

» *doit faire avec les héritiers légitimes* ».

Ce ſtyle de Praticien ne fait-il pas une belle figure dans un Eloge Académique. Au reſte ce jugement eſt faux. La Tragédie de *Pyrrhus* a été remiſe au Théâtre avec ſuccès, & l'on y retrouve, en beaucoup d'endroits, le génie de Crébillon.

« Le Souverain Juge de nos pen- » ſées, devant qui l'Abbé de Cau- » martin a paru depuis long-tems, » ſait mieux que nous l'intention » *qu'il avoit inſpirée* à l'Orateur, & » a prononcé ſur *ce péché*, ſi l'accuſé » en eſt coupable ».

De quoi s'agit-il ? d'un Diſcours de réception, où l'on crut voir de l'ironie contre l'Evêque de Noyon, *Clermont de Tonnerre.* D'Alembert trouvoit une fineſſe très-Philoſophique dans ce ton Capucinal : mais ce qu'un Capucin n'eût pas dit ; c'eſt que Dieu avoit *inſpiré ce péché* à l'Abbé de Caumartin.

» L'Académie Françoiſe, après » avoir *étouffé* ſous les lauriers *la* » *cendre* de Louis le Grand, &c ».

Etouffer une cendre, & *l'étouffer ſous*

ſous les lauriers, eſt du plus mauvais ſtyle. Il n'y a point d'Écolier qui ſe permît une métaphore auſſi abſurde.

« La Feuillade n'aimoit pas Catinat, & ne devoit pas l'aimer, car » *ces deux âmes n'avoient pas un ſeul* » *point commun par où elles ſe tou-* » *chaſſent* ».

Que cette métaphore Géométrique eſt heureuſe ! *Deux âmes qui n'ont pas un ſeul point commun* pour ſe toucher. L'eſprit de M. d'Alembert avoit *un point commun par où* il touchoit à tous les vices du ſtyle.

« Segrais ſe brouilla avec l'Evê» que d'Avranches, pour l'explica» tion d'un paſſage de Virgile ; étran» ge raiſon d'inimitié entre *deux* » *hommes* de mérite, qui *n'étoient* » *ni femmes*, ni Théologiens ».

Que de fineſſe dans cette Epigramme ! *Deux hommes qui n'étoient point femmes*, & comme s'il étoit fort commun de voir deux femmes ſe brouiller *pour l'explication d'un paſſage de Virgile*.

Voici encore une plaiſanterie bien fine & bien légère, au ſujet d'une

Epigramme de Defpréaux contre Charpentier, ennemi des Anciens.

« C'étoit ériger en crime énorme » une faute au moins bien *vénielle*, » & décrier comme un *Iconoclaste*, » profanateur des Statues antiques, » celui qui, fans leur refufer un ref- » pect légitime, leur refufoit feule- » ment le culte de *Latrie* ».

M. d'Alembert, qui s'eft fait le Commentateur d'un bon mot fi piquant, nous apprend, dans une note, qu'*Iconoclafte eft un mot Grec*, qui fignifie *Brifeur d'Images*; & qu'il faut diftinguer le culte de *Latrie*, du culte de *Dulie*, & du culte d'*Hyperdulie*. Son Commentaire n'achéve-t-il pas de faire fentir tout l'agrément & tout le bon goût de fa plaifanterie ?

« Ce Siécle de fanatifme hypocri- » te, auffi bien que de fanatifme » irreligieux, où l'imputation *calom-* » *nieufe* d'impiété eft prefque auffi » commune que l'impiété même ».

Ceci n'eft qu'un nouvel exemple d'une penfée fauffe. Si l'impiété eft auffi *commune que l'accufation d'im-*

piété, comment cette imputation peut-elle être *calomnieuse*.

« *Médecin, gueris-toi*, dit le Pro» verbe ; on peut dire aussi au Sé» crétaire d'une Académie, chargé » d'écrire la Vie de ses Confrères : » Commencez par écrire la vôtre, si » elle en vaut la peine ».

C'est par cette phrase que M. d'Alembert commence l'Eloge de Régnier-Desmarais ; il croyoit se donner un air de gaîté ; mais tout est faux dans cette pensée. Il est faux qu'un Secrétaire d'Académie, parce qu'il est chargé de faire l'Eloge de ses Confrères, doive commencer par faire le sien ; & quel rapport y a-t-il entre le Proverbe, *Médecin, guéris-toi*, & *Académicien, écris ton propre Eloge ?* Seroit-ce un bon moyen pour le *guérir* de la vanité ?

« L'humilité suppose, pour l'ordi» naire, dans celui qui la fait pa» roître, un sentiment secret d'a» mour-propre, ou même d'orgueil » qu'elle réprime avec effort, en » désirant qu'on lui sache gré de sa » victoire ».

Nouvelle pensée fausse. L'humilité sans doute est une vertu qui réprime l'amour-propre commun à tous les hommes ; mais elle ne fait point parade de ses efforts ni de sa victoire, & si elle désiroit qu'on lui en sût gré, elle deviendroit hypocrisie.

« Un Prélat, qui a déploré le dé» sastre des Jésuites, dans l'Oraison » funèbre de Louis XV, les a com» parés au Prophète Jonas, jetté » dans la mer pour appaiser la tem» pête. Heureux les Peuples & les » Souverains, *Si les nouveaux Jonas* » *ne trouvent point de Baleine* qui » les reçoivent pour les rendre à la » vie » !

N'y a-t-il pas autant de sel que de modération & de charité philosophique, dans cette plaisanterie digne de Tabarin ?

« L'Académie qui se fait une es» péce de loi de *croiser les races* d'A» cadémiciens ».

Cette plaisanterie n'est-elle pas bien placée dans la bouche du Secrétaire de l'Académie, qui nous la

repréſente comme une Ménagerie ou comme un Haras ?

Dans l'Eloge de Boiſſy, M. d'Alembert obſerve que les meilleures Comédies de Deſtouches ſont écrites en Vers, & là-deſſus il ajoute cette réflexion remarquable par l'affectation la plus froide & la plus amphigourique.

« Celles de M. de Boiſſy ſont des
» eſpéces d'*Opéras*, qui auroient
» perdu la moitié de leur mérite,
» ſans cette ſorte de *Muſique vocale*
» que la Poëſie leur prêtoit; Muſique
» néceſſaire pour produire tout l'effet
» dont ces Ouvrages étoient ſuſcep-
» tibles : mais la gloire de l'Auteur
» n'a rien perdu à ſe procurer cet
» avantage, puiſqu'il a fait dans ſes
» Piéces la Muſique & les Paroles ».

Quel entortillage de mots vuides de ſens ! cela ne peut-il pas s'appeller un galimathias de ſang-froid ?

Dans ce même Eloge de Boiſſy, voici comme il le loue : « *Cet Ecri-*
» *vain pauvre* a fait, ſur le Théâtre,
» la petite fortune de quelques *pau-*
» *vres Ecrivains*. Il a même réuſſi

» quelquefois pour d'autres beau-
» coup mieux que pour lui-même ;
» & il auroit pu s'appliquer, à cer-
» tains égards, ce Vers de Philoc-
» ctéte » :

J'ai fait des Souverains, & n'ai pas voulu
l'être.

A tous égards, cette application est fausse. Quels sont les *Souverains* que Boissy a élevés sur le Trône de la Comédie ? Et quelle Piéce a-t-il faite pour de *pauvres Ecrivains*, transformés en *Souverains*, qui vaille la Comédie de *l'Homme du jour*, ou des *Dehors trompeurs* ?

En parlant de l'attachement que les ex-Jésuites conservoient pour cette Société, M. d'Alembert l'appelle, « une habitude qu'ils ont contractée » du patriotisme général qui étoit » comme inhérent à tous les membres de cette Compagnie, & que » la robe Jésuitique sembloit en quel- » que manière envelopper ».

Que signifie une *robe* qui semble *envelopper* un *patriotisme* ?

Au sujet de la querelle de Perraut

& de Despréaux, M. d'Alembert prétend que, si Perraut eût loué son adversaire, & l'eût préféré à Horace & à Juvénal, *la Dévotion du Satyrique pour les anciens auroit pu se changer en Apostasie.*

M. d'Alembert jugeoit apparemment de Despréaux par lui-même; mais ce n'étoit pas une raison pour débiter une si froide plaisanterie. C'est avec le même goût qu'il dit que Despréaux « en mettant Voiture à côté » d'Horace, & en s'obstinant à l'y » laisser, a persisté dans son erreur, » *jusqu'à l'impénitence finale* ».

On voit, dans ces froides allusions, un homme qui se tourmente pour dire des bons mots, & qui ne trouve que des rébus. Encore est-il faux que Despréaux ait persisté dans son erreur; voyez dans sa dernière satyre, une critique très-vive & très-judicieuse de Voiture. Vous retrouvez le même ton de plaisanterie lourde & froide, dans cette autre réflexion de M. d'Alembert sur l'Epître de l'Amour de Dieu. « On croiroit que Despréaux » s'est imposé ce travail pour se

» mortifier durant le ſaint tems de
» Carême; car on eſt bien tenté
» de regarder cette production com-
» me un ouvrage de pénitence ».

Quand un Ecrivain naturellement froid & ſec, veut être fin & agréable, il donne dans la grimace & dans le ſtyle précieux. C'eſt ainſi qu'en parlant de l'Abbé de Saint-Pierre qui ſortit de ſon obſcurité pour prendre une place à la Cour, M. d'Alembert nous dit : « Notre Sage ceſſa donc
» un moment de l'être, en défiant,
» pour ainſi dire, ſa deſtinée dont
» il n'avoit point à ſe plaindre, &
» en *jouant ſon bonheur* dans l'eſpé-
» rance de l'augmenter ».

Ailleurs il dit que l'Abbé Teſtu auroit du *dépenſer ſon exiſtence avec économie.* Il appelle un Epiſode *un lit de repos un peu froid.*

C'eſt bien pis quand un pareil Ecrivain veut jouer l'homme ſenſible & donner dans le pathétique; c'eſt alors qu'il eſt vraiment plaiſant, & qu'il fait rire au moment qu'il y ſonge le moins. Dans l'Eloge de l'Abbé Dangeau, il eſt queſtion de

la courageuse défense que cet Abbé prêtoit aux gens de Lettres qu'on vouloit attaquer à la Cour. À ce sujet, M. d'Alembert fait un effort pour s'émouvoir, & il s'écrie : « Puissent les Sages, qui essuyeroient à » l'avenir de pareilles attaques, trouver aussi de pareils défenseurs, & » n'être pas réduits à s'écrier : *Ô* » *Dangeau, où êtes-vous* » ?

Que cette exclamation est touchante ! Il me semble entendre les Philosophes de l'Académie, qui se disent persécutés & qui ne le sont pas, répéter en chœur & à grands cris : *ô Dangeau, où êtes-vous ?*

Ce qui est bien plus touchant encore, c'est la péroraison qui termine l'Eloge de Fénelon. L'Orateur y déplore la cruelle injustice de deux Académiciens qui donnerent chacun une boule d'exclusion à l'Auteur du Télémaque. Ce morceau d'éloquence, ce chef-d'œuvre de pathétique mérite bien que nous le citions ici tout entier.

« Heureusement pour eux, & sur» tout pour nous qui devons être

» leurs Historiens, ils seront à jamais
» inconnus, & la Postérité ignorera
» cet affligeant secret, dont la pu-
» blicité nous forceroit de haïr leur
» mémoire. Quelqu'illustres qu'ils
» eussent été par leur naissance, par
» leurs dignités, par leurs ouvrages
» même, nous ne pourrions parler
» de leur rang, ou de leurs talens
» qu'avec douleur; nous sentirions,
» en prenant la plume, notre cœur
» se resserrer & se flétrir, & peut-
» être n'aurions nous la force de
» tracer que ces tristes mots : *il donna*
» *une boule noire à Fénelon* ».

En effet de quelle affliction, de quelle douleur, l'âme n'est-elle pas émue & pénétrée, à ces mots si *tristes : il donna une boule noire à Fénelon!* Il y a bien de quoi *resserrer le cœur & le flétrir*. Quelle désolation ! *Il donna une boule noire à Fénelon !* Les larmes en viennent aux yeux, & les sanglots étouffent la voix.

C'est bien dommage qu'un homme si éloquent ait si souvent maltraité la langue d'une manière si peu académique, & au point de faire croire

qu'il en ignoroit les principés les plus familiers, Rapportons-en quelques exemples, & prouvons, de plus en plus, que M. d'Alembert n'avoit aucune espéce de titre à la réputation de bon Écrivain.

» Les Incrédules même vouloient » entendre Massillon; ils trouvoient » souvent l'instruction où ils n'étoient » allés chercher que l'amusement, » & revenoient quelquefois convertis, *lorsqu'il n'avoient cru sortir qu'en accordant ou refusant leurs éloges* ».

Ce dernier membre de la phrase est louche & mal construit. L'Auteur a voulu dire peut-être, *lorsqu'ils avoient cru qu'ils ne sortiroient, &c.* car, s'ils sont convertis en revenant, ils savent bien dans quelle disposition ils sortent. Il y auroit eu plus de précision & de clarté à dire : *lorsqu'ils n'avoient cru sortir que Spectateurs.*

« Nos Confrères, de quelque état qu'ils soient, ont tous *un égal droit* à nos sentimens, & leur cendre un *égal droit* à nos hommages ».

Ceci est pour prouver combien l'oreille algébrique de M. d'Alembert étoit peu sensible à l'harmonie & à la douceur du style.

« Pascal, en composant les *Lettres* » *Provinciales*, semble avoir deviné » deux choses qui ne paroissent pas » faites pour être devinées, la lan- » gue & la plaisanterie ».

Deviner la plaisanterie sont deux mots qui ne semblent pas faits pour aller ensemble. La plaisanterie est un talent naturel, & l'on ne *devine* pas les moyens d'être plaisant ; mais cette faute est encore plus contre le bons sens que contre la langue ».

« La Nation qui habite la Cour, » ce séjour *si ondoyant & si divers* ».

M. d'Alembert nous avertit dans une note que ces derniers mots sont pris de Montaigne ; mais ce que Montaigne a dit si heureusement de l'*homme*, il ne l'auroit point dit d'un *séjour* ; car un *séjour* n'est pas *ondoyant*.

« La Monnoye traduisit en vers » françois un Poëme Espagnol fort » *célèbre dans cette pieuse Nation* ».

Célebre dans une Nation n'est pas françois, quoi qu'on dise *célébre en France*, *célébre en Espagne*, il falloit mettre *parmi cette Nation.*

« Le feû Roi, prévenu contre ces » deux hommes de Lettres, par des » hommes *qui ne l'étoient guères* ».

On dit des hommes qui ne sont guères *Lettrés*, & non *qui ne sont guère de Lettres.*

« Les gens de Lettres qui sentent la dignité de leur état, sont redoutables à la sottise importante; elle n'a pas besoin d'un discernement bien rafiné pour se douter *du dédain où elle est auprès* des hommes éclairés ».

On est *dans la disgrâce auprès* de quelqu'un; mais on n'est point *dans le dédain.* Cette locution est barbare.

« Malgré le succès de *Maximien*, qui auroit ébloui tout autre Poëte, La Chaussée se contenta d'être *le Racine de la Comédie*, sans prétendre être encore *celui de Britannicus & de Phédre* ».

Le Racine de la Comédie étoit déjà assez ridicule, sans ajouter que La

Chauffée ne voulut point être le *Racine de Phèdre.* Tout cela répugne au bons ſens, qui eſt de toutes les langues.

» M. de Marivaux conſerva du moins ce ſentiment honnête.... d'applaudir au ſuccès d'un autre, dans un genre *auquel il s'étoit condamné* lui-même à renoncer ».

Quand on ſait écrire, on évite ces régimes amphibologiques qui conviennent également à deux verbes; *auquel* pouvant ſe rapporter à *s'étoit condamné* comme à *renoncer*.

M. d'Alembert fait quelquefois des remarques grammaticales, auxquelles on ne comprend rien. « Par exem-» ples, dit-il, on marque d'un ac-» cent aigu les deux premiers *e* du » mot *téméraire*, comme ſi les ſyl-» labes *te* & *me* dans ce mot ſe pro-» nonçoient de la même manière que » les dernières ſyllabes de *bonté* & » *d'aimé* », & il appelle cet uſage, une abſurdité. Il eſt pourtant bien certain qu'on ne peut pas prononcer autrement, *téméraire*, qu'en faiſant

ſentir les deux accens aigus, & l'on ne conçoit pas ce qu'il a voulu dire.

En voilà bien aſſez ſur ce ſujet. Nous avons ſuffiſamment démontré que M. d'Alembert n'avoit, ſous aucun rapport, le mérite d'un homme de Lettres & d'un Ecrivain au deſſus du commun. Le nombre de preuves que nous en avons rapportées, & que nous n'avons pas cru devoir épargner, nous a empêchés de remplir, dans toute ſon étendue, le plan d'analyſe que nous-nous étions preſcrit. Nous en réſervons la ſuite & la concluſion pour une troiſiéme Lettre, que nous tâcherons de rendre auſſi piquante que le ſujet peut l'être par lui-même; car le Philoſophe charlatan eſt encore plus intéreſſant à connoître que le médiocre Littérateur.



LETTRE VII.

Estelle, Roman Pastoral, par M. de Florian, Capitaine de Dragons, & Gentil-homme de S. A. S. Monseigneur le Duc de Penthièvre, des Académies de Madrid, de Florence, de Lyon, de Nismes, d'Angers, &c. &c. A Paris, de l'Imprimerie de MONSIEUR. *Chez* Debure *aîné, rue Serpente, &* Bailly, *rue Saint-Honoré, Barrière des Sergens.*

JE remarque, Monsieur, que nous faisons aujourdh'ui en Morale, en Politique, en Littérature, des raisonnemens aussi faux que ceux des Anciens en Métaphysique & en Physique, & précisément par la même cause, par le défaut de Principes. M. de Florian a mis à la tête de son Roman Pastoral d'*Estelle*, un Essai sur la Pastorale, où il y a beaucoup

plus d'esprit, de grâce & d'élégance qu'on a coutume d'en exiger dans une Dissertation Littéraire ; mais, ce qu'on veut, ce qu'on doit y trouver, l'exactitude, la justesse, l'instruction ne s'y rencontrent pas ; on y apperçoit cependant de l'érudition ; mais c'est celle d'un Bibliographe plutôt que d'un Littérateur. M. de Florian nomme & cite à propos la plupart des Ecrivains Bucoliques ; mais ses vues sur le genre même de la Pastorale, me paroissent ou communes ou hazardées.

« J'ai toujours entendu reprocher » au Genre Pastoral d'être froid & » ennuyeux, défauts qui n'obtien» nent jamais grâce, sur-tout en » France ». Cela auroit dû détourner M. de *Florian* de travailler dans ce genre. Mais, sans doute, il s'est flatté d'avoir trouvé le secret inconnu à ses Prédécesseurs, de rendre la Pastorale amusante. « *On admire, sur* » *parole, les Eglogues de Théocrite &* » *de Virgile* ». Les Gens de Lettres, dont le goût n'est point gâté, & qui ont assez de Philosophie pour se

transporter hors de leur siécle, sont délicieusement affectés des Eglogues de *Virgile* & de *Theocrite* & ne *les admirent point sur parole*, lorsqu'ils sont assez instruits pour les lire dans l'Original. Pour qui les Eglogues de *Theocrite* & de *Virgile* sont elles *froides & ennuyeuses* ? C'est pour un bel-esprit accoutumé à une fade galanterie, dont le talent consiste à tourner des Madrigaux ; qui n'a aucune connoissance des Langues savantes, & aucune idée de la belle Nature. *Voltaire* qui n'entendoit point le Grec, & qui trouvoit, avec raison, Homère froid & ennuyeux dans la Traduction de Madame Dacier, prétendoit aussi que les Sçavans ne pouvoient lire Homère sans bâiller, & qu'ils l'admiroient sur parole.

« J'ai cru d'abord que ce dégoût » venoit uniquement de l'énorme » distance où nous sommes de la vie » Pastorale, de la prodigieuse dif» férence de nos mœurs avec les » mœurs des Bergers ; ce qui sûre» ment y influe ». M. de *Florian* auroit dû s'en tenir à ce qu'il a cru

d'abord. Le dégoût pour les anciens Poëtes Bucoliques vient, en effet, uniquement de la différence des mœurs.

« Mais il est possible aussi que la » faute en soit à la manière dont on » a traité ce genre ; car il faut bien » qu'il y ait plusieurs raisons d'en» nui, quand tout le monde est » d'accord pour bâiller ». Cela n'est possible que par rapport aux Bucoliques François, qui, en général, sont assez médiocres. Car la manière dont *Théocrite* & *Virgile* ont traité ce genre, n'est pas faite assurément pour inspirer le dégoût ; &, s'ils ne plaisent pas à quelques esprits frivoles de ce siécle, la faute n'en est ni au genre ni à la manière dont ils l'ont traité. Au reste *tout le monde peut être d'accord pour bâiller*, sans qu'il y ait *plusieurs raisons d'ennui*. Tout le monde est d'accord pour bâiller à la lecture de la *Pucelle* de *Chapelain*, quoique la raison d'ennui soit unique, & la même pour tout le monde. Ce prétendu trait ne

signifie donc rien. C'est là l'esprit du jour.

« *A Dieu ne plaise que je veuille* » *nier ou diminuer le mérite des Eglo-* » *gues de Théocrite, de Bion, de* » *Moschus, de Virgile sur-tout* ». Avec une pareille protestation, on peut dire impunément que Théocrite & Virgile sont froids & ennuyeux, que la manière dont ils ont traité la Pastorale est peu intéressante, & qu'on les admire *sur parole*. La bonne intention de M. de *Florian*, réforme ce qu'il peut y avoir d'incorrect dans ces assertions : dès qu'il déclare n'avoir pas dessein de nier ou de diminuer le mérite de *Théocrite* & de *Virgile*, tous les Lecteurs qui se payent de mots, doivent être contents.

« *Ces Chefs-d'œuvre que vingt siè-* » *cles ont admirés, vivront tant que* » *la belle Poësie, le naturel aimable,* » *la touchante simplicité auront des at-* » *traits pour les hommes de goût* ».

Voilà un hommage bien franc rendu aux Anciens : mais je voudrois que M. de *Florian* m'expliquât comment il peut se faire que ces chefs-

d'œuvre qui ont tant d'attraits pour les gens de goût ; ces Eglogues, où régne une si belle Poesie, un naturel si aimable, une simplicité si touchante ne soient cependant admirées aujourd'hui que *sur parole*, & qu'elles n'inspirent que du dégoût ?

« *Je pense que, sans intérêt, aucun » Ouvrage d'agrément ne peut avoir » un succès durable* ». Rien de plus vague que ce mot *intérêt* : il falloit en déterminer le sens : Si M. de *Florian* entend par intérêt le pathétique, & ce sentiment qui nous attache à la situation d'un personnage, qui, suivant la nature des accidens qui lui arrivent, nous fait éprouver la crainte, l'espérance, le désir, l'indignation, la douleur & la joie, il est clair que plusieurs Ouvrages d'agrément ne sont pas susceptibles de cette espéce d'intérêt, & n'en ont pas moins un succès durable. Les Fables de Phédre & de La Fontaine ; les Odes d'Horace & de J. B. Rousseau ; les Satyres & les Epîtres du même Horace ; les Epîtres, l'Art Poëtique & le Lutrin de Boileau,

&c. &c., font des Ouvrages d'agrément, dépourvus de cette efpéce d'intérêt, & qui cependant ont un fuccès durable. Si l'on entend par *intérêt* le plaifir qui nous attache à la lecture d'un Ouvrage, les bonnes Églogues ont ce genre de mérite.

« *Or eft-il bien facile de mettre de* » *l'intérêt entre deux ou trois In-* » *terlocuteurs qui parlent tous de la* » *même chofe; dont les idées roulent* » *fur le même fonds; qui viennent &* » *s'en vont fans motifs? l'Eglogue* » *n'eft que cela* ». Il faut répondre à cette queftion par des faits, & fur-tout par le témoignage de M. de *Florian* lui-même. De fon aveu; *Virgile fait aimer & plaindre Mélibée & Gallus*. Virgile a donc fçu mettre de l'intérêt dans fa premiere & dans fa dixiéme Eglogue, quoique la premiere foit une fcène entre deux Interlocuteurs, & la dixiéme un fimple récit Epique, fans aucune forme de fcène: On peut donc mettre de l'intérêt dans une Eglogue; que cela foit facile ou non, ce n'eft pas ce dont il s'agit.

« Dans les meilleures Comédies
» la premiere Scène est presque tou-
» jours froide, parce que les Person-
» nages nous sont encore inconnus;
» parce qu'ils ne sont là, que pour
» nous exposer ce dont il s'agit, &
» nous préparer à l'intérêt. On les
» écoute dans l'espérance que cette
» attention vaudra du plaisir; mais
» si le plaisir ne vient point, on se
» fâche; car la chose dont les hom-
» mes sont peut-être le plus avares,
» c'est de leur attention; ils ne par-
» donnent pas qu'on l'ait surprise
» pour rien, & ce sentiment naturel
» peut seul excuser la cruauté avec
» laquelle de très-bonnes gens sifflent
» la Piéce ou déchirent le Livre d'un
» homme qu'ils obligeroient volon-
» tiers le moment d'après ».

Nous sommes ici dans le cas de ces *bonnes gens*, & nous espérons que M. de *Florian* voudra bien excuser le sentiment naturel qui nous donne un peu d'humeur quand nous le voyons étaler de l'esprit & de la Morale, pour ne rien dire, & s'emparer de notre attention pour ne nous

donner ensuite ni instruction ni plaisir. Il s'en faut bien que les premières Scènes des bonnes Comédies soient toujours froides. La premiere Scène du Misantrope est une des plus vives, des plus intéressantes & des plus comiques de la Piéce. La premiere Scène de l'*Heautontimorumenos* de Térence, est pleine de pathétique, & fait fondre en larmes. Mais, quand les premières Scènes de Comédie seroient toujours froides, qu'en résulteroit-il pour la question présente ? Quel rapport les premières Scènes de Comédie ont-elles avec l'Eglogue ?

« L'Eglogue a des bornes circonscrites, qui lui donnent à peine le moyen de préparer l'intérêt ; lorsque cet intérêt arrive, la Piéce finit. Il faut en commencer une autre ; un recueil d'Eglogues ressemble donc à-peu-près à un recueil de premières Scènes de Comédie. Le Lecteur n'a pas si grand tort de laisser le Livre & de rester prévenu contre le genre ».

Ceci a l'air d'une plaisanterie ; &, malheureusement,

malheureusement, M. de *Florian* parle sérieusement : il disserte ; il raisonne, & jamais on n'a raisonné d'une manière si étrange : on diroit que ce nouveau Législateur du genre Pastoral n'a lu ni *Théocrite* ni *Virgile*. Il ne faut à l'Eglogue que deux ou trois Vers pour préparer l'intérêt.

Nos Patriæ fines, & dulcia linquimus arva ;
Nos Patriam fugimus : tu, Tityre, lentus in umbrâ
Formosam resonare doces Amaryllida silvas,

Voilà l'exposition du sujet : voilà l'intérêt préparé ; c'est un Berger chassé de sa Patrie par des Soldats, qui confie ses plaintes à un autre Berger plus heureux que lui. Dans l'Eglogue d'Alexis, l'exposition est faite, & l'intérêt est préparé en deux Vers : C'est un Amant au désespoir.

Formosum Pastor Corydon ardebat Alexin,
Delicias Domini : nec, quid speraret, habebat.

Lorsque l'intérêt arrive, la Pièce finit. Elle finit au contraire quand l'intérêt est épuisé. Après que Mélibée a

exhalé sa douleur dans les plaintes les plus touchantes, après qu'il a fait les plus tendres adieux à Tityre, il faut bien que la Piéce finisse, à moins que le Lecteur ne veuille suivre Mélibée dans son exil. La première Eglogue de *Théocrite* se termine par la mort de Daphnis. M. de *Florian* dira-t-il que l'intérêt de la Piéce arrive quand le Héros est mort? L'Eglogue est un petit Poëme qui, dans sa briéveté, a toutes les parties du Drame; elle a une exposition, un nœud, un dénoûment. Un recueil d'Eglogues ne ressemble donc pas plus à un recueil de premières Scènes de Comédie que M. de *Florian* ne ressemble à *Virgile*. Tout homme qui ouvre le Recueil des Eglogues de *Théocrite* & de *Virgile* a grand tort assûrément de laisser le livre; car peut-on laisser un livre qui offre des Chefs-d'œuvre de Poësie, de naturel & de simplicité? M. de *Florian* auroit-il oublié qu'il en a porté ce jugement?

Quel moyen M. de *Florian* trouve-t-il pour réformer ce genre froid &

ennuyeux de l'Eglogue ? un moyen fort à la mode aujourd'hui, & qui n'exige aucune dépense d'esprit & d'invention. C'est de supprimer le genre de l'Eglogue. Ainsi *Théocrite*, *Bion*, *Moschus*, *Virgile*, *Pope* ont perdu bien des veilles. Voilà leurs Poésies Bucoliques anéanties, & l'Eglogue impitoyablement retranchée de la Littérature, de l'autorité de M. de *Florian*. Il ne conservera que le Roman Pastoral, parce que c'est son genre favori : Je suis étonné que M. de *Florian*, Ecrivain à la mode, & qui va figurer parmi les Quarante, ait adopté un genre aussi usé, aussi fade, aussi étranger au ton & au goût actuel, que le Roman Pastoral. On ne connoît aujourd'hui de bon Roman que celui qui peint avec vérité les caractères, les mœurs & les passions, celui dont les fictions ne sortent point de l'exacte vraisemblance. Or, dans l'état présent de la Société, quelle vraisemblance peut-il y avoir dans un Roman Pastoral ? *Cervantes*, fin connoisseur & homme de génie, s'est moqué de toutes ces

Bergeries, presqu'aussi ridicules dans leur espèce que les chimères de la Chevalerie errante.

M. de *Florian* s'est donné la peine d'orner & d'embellir quelques réflexions très-communes, sur le Roman Pastoral, & auxquelles il paroît donner trop d'importance. Il soupçonne cependant qu'il pourroit y avoir de la mal-adresse à exposer à la tête de son Livre des régles & des principes qu'il n'a pas observés; mais il se rassûre dans l'espérance que ses préceptes seront utiles à d'autres, comme si, avant lui, ces préceptes eussent été inconnus.

Les jugements de M. de *Florian* sur les Auteurs qui se sont exercés dans le genre du Roman Pastoral, ne paroîtront pas toujours, aux Gens de goût, des oracles infaillibles: le Sophiste *Longus*, Auteur du Roman de *Daphnis* & *Chloé*, est à ses yeux *un modèle inimitable de naturel & de naïveté*; & cependant on convient que rien n'est plus précieux, plus maniéré, plus sophistiqué que le style de *Longus*. M. de *Florian* l'a jugé dans

la Traduction d'*Amyot*, qui lui a prêté sa naïveté. Selon M. de *Florian*, la *Diane* de *Monte-Mayor* est un Ouvrage dont le style est plein de charmes. *Chaque détail, chaque morceau de Poësie, porte un caractère de tendresse, de douceur, de sensibilité, qui attache le Lecteur & lui fait verser des larmes.* Selon l'immortel Auteur de *Don-Quichotte*, Juge compétent des grâces de sa Langue, *la* Diane *est un Ouvrage médiocre, dont presque tous les Vers sont mauvais, & qui n'a que l'honneur d'être le premier entre ces sortes d'Ouvrages.* La continuation de la *Diane*, par *Gilles Pol*, lui paroît fort supérieure à celle de *Monte-Mayor*, & digne d'*Apollon* lui-même. *Je suis bien fâché*, dit à cela M. de *Florian*, d'un ton assez leste : *Je suis bien fâché de n'être pas de l'avis de Cervantes.* Et moi aussi, pour l'honneur de M. de *Florian*, je suis bien fâché que le nouvel Académicien François ne soit pas, sur le style d'un Ouvrage Espagnol, de l'avis du plus grand Ecrivain de l'Espagne.

Voyons à présent le tissu du *Ro-*

man Pastoral, composé d'après ces principes, pour nous dédommager du dégoût & de l'ennui que nous causent les Eglogues de *Théocrite* & de *Virgile*.

Estelle & *Némorin*, de même âge, du même Village, éprouvoient, dès leur quatorziéme année, les dangereuses influences de l'Amour, sans se douter des maux qu'il entraîne. *Raimond*, père d'*Estelle*, s'apperçut, avec chagrin, de la passion du jeune Pasteur pour sa fille. Il avoit promis à un Laboureur son ami, son bienfaiteur, d'unir *Estelle* à *Méril* son fils En conséquence il va trouver *Némorin* pour *lui faire jurer qu'il étouffera sa passion pour Estelle & fuira tous les lieux où il pourroit la rencontrer*. Ce bon *Raimond* connoissoit bien peu la foiblesse du jeune âge & la violence des passions. *Némorin*, tout enfant qu'il est, les connoît bien mieux. Il sent, il avoue naïvement que cet effort seroit au-dessus de ses forces. Dès-lors, dit *Raimond*, je cours unir *Estelle & Méril*, *& nous passerons ensuite la mer*,

pour habiter où vous ne serez pas, résolution extrême & bizarre! Quoi! la vigilance d'un père, la tendresse d'un mari, la sagesse reconnue d'*Estelle* ne suffisoient-elles pas pour la garantir des piéges que pouvoit lui tendre un Séducteur de quatorze ans. *Nemorin*, plus sage, répond avec une finesse, une délicatesse de sentiment & d'expression bien au-dessus de son âge & de sa condition. « Si » je vous promettois de chercher à » oublier un sentiment plus cher » que la vie, je vous tromperois, » *je me tromperois moi-même*.... mais » il n'est pas juste que, pour ma » faute, vous punissiez tout ce Pays; » c'est à moi de le quitter ». Il est donc arrêté que *Némorin*, enfant, orphelin, sans biens, sans ressource, quittera sa Patrie. Je me trompe, le lieu de son exil n'est pas en terre étrangère. « Promets moi seulement, » lui dit *Raimond*, de passer le Gar- » don (à peine éloigné d'une lieue de » Massane, séjour d'*Estelle*) & de ne » le repasser jamais; je suis content » & tranquille ». Nouvel excès de

confiance! *Némorin* promet. Mais, avant de partir, il grave sur la porte d'*Estelle* ses adieux en chansons; car il étoit Poëte. Le lendemain de son départ *Méril* arrive, & dans trois jours l'hymen doit s'accomplir. Mais *Estelle*, ayant réfléchi à l'un des vers de l'adieu poëtique de *Némorin*, *exilé sur l'autre rive*, va dès le matin, au mépris de la foi donnée au futur époux, chercher son amant; ce qui n'est pas dans l'exacte décence des mœurs, dont l'Auteur se déclare très-zélé partisan. *Estelle* court l'une des rives du Gardon, & apperçoit *Némorin* de l'autre côté : le Pont de Ners étoit voisin; aucun des deux ne songe à le passer. De la part de *Némorin* rien ne m'étonne. Sa parole est inviolable. Mais *Estelle* n'a rien promis & ne paroît pas fort disposée à remplir sa promesse, si elle en eut faite. Les deux amans se contentent de courir jusqu'aux bords du fleuve & se parlent long-tems d'une rive à l'autre. *Nemorin* raconte la parole qu'il a donnée à *Raimond*, exhorte *Estelle* à l'obéissance, & fuit dans sa

cabanne. *Estelle* le voit, le laisse partir sans mot dire, & retourne sur ses pas. Ce n'étoit pas la peine de faire cette équippée. A son retour, elle rencontre *Méril* qui ne paroît ni étonné, ni fâché de la trouver en ce lieu, & ne lui en demande pas la raison. *Estelle* le conjure de faire reculer leur hymen jusqu'au retour de son père qui avoit projetté un voyage de trois semaines à Maguelone. *Qui ne sait plaire, doit savoir obéir*, dit très-ingénieusement le Pasteur *Méril*. *Raimond* part pour Maguelone & ne revient pas au tems marqué : l'inquiétude est extrême. *Méril* part à son tour pour en savoir des nouvelles ; &, après d'inutiles recherches, écrit à *Marguerite*, épouse de *Raimond*, que des Pirates Espagnols sont entrés, depuis peu de jours, dans Maguelone, dont il ont massacré grand nombre d'habitans, parmi lesquels *Raimond*, sans doute, a été enveloppé ; que, pour lui, il va s'enfoncer dans un Désert, & y attendre que la mort le rejoigne à son ami. Ne voilà t-il pas un projet bien bizarre.

Ce *Méril* ne fait-il pas là un coup de tête qui ne ressemble à rien? Mais vous verrez bientôt que l'Auteur avoit ses raisons pour le faire agir de la sorte.

Après avoir lu cette Lettre fatale, *Estelle* & *Marguerite* confondent ensemble leur douleur; mais toute espéce de douleur a ses bornes, & bientôt *Estelle* ne voit plus, dans cet événement, qu'une occasion d'épouser sans obstacle le cher *Némorin*. Elle part, du consentement de sa mère, pour aller le chercher. Mais *Némorin* avoit changé de demeure, & les recherches de son amante restent long-tems inutiles. Heureusement elle s'avise de chanter ce couplet :

Ah! s'il est dans votre Village
Un Berger sensible & charmant,
Qu'on chérisse au premier moment,
Qu'on aime ensuite davantage;
C'est mon ami : rendez le moi;
J'ai son amour; il a ma foi.

aussi-tôt *Hilaric*, enfant de treize ans, sort d'un bosquet, & dit d'une *voix*

émue : je le connois ; suivez moi ; je vais vous rendre Némorin. Voilà un enfant plein de pénétration & de sensibilité ; pour son âge ne promet-il pas beaucoup ? Il conduit donc *Estelle* à la nouvelle habitation de *Némorin* ; mais celui-ci ne peut profiter du bonheur inespéré qui lui est offert. Il est gardien & dépositaire des biens & des possessions du Viellard *Rémistan*, qui lui a fait promettre, sous la foi du serment, de ne point quitter cette habitation avant son retour. Le petit *Hilaric* léve ce scrupule en lui révélant un secret qui va vous étonner.

Vous aviez été indigné de la barbarie de *Raimond* qui force un enfant de 14 ans, orphelin, & sans ressources de quitter sa terre natale ; mais il avoit des vues sublimes de bienfaisance. Aussitôt après le départ de *Némorin*, *Raimond* étoit venu trouver *Rémistan* & avoit acheté ses possessions dans le dessein de les transmettre à *Némorin* ; mais, comme l'inconcevable délicatesse de cet enfant étoit connue de *Raimond*, il fut décidé qu'on useroit de ruse pour attirer

Némorin dans ce lieu & lui transmettre les possessions de *Remistan*. *Hilarie* étoit présent, quand la négociation fut entamée. On lui avoit ordonné de se retirer pour y mettre le secret nécessaire ; mais le petit frippon s'étoit caché dans un Bosquet voisin, & les deux imbécilles vieillards, ne s'en étoient pas apperçus.

Sur la parole d'*Hilaire*, qui avoit jusqu'ici bien gardé le secret, *Némorin* se croit libre & maître de la Vallée de *Rémistan*. Il la quitte en conséquence, & revient chez *Estelle*. Mais *Marguerite*, rigide observatrice des bienséances, ne veut célébrer le mariage qu'après l'expiration du deuil, & commande à *Némorin* d'aller en attendant passer l'été sur les montagnes. Il part, la douleur dans l'âme, & le cœur agité de noirs pressentimens. Helas ! ce n'étoit pas sans raison que son imagination chagrine le tourmentoit. *Méril* en courant s'ensevelir dans un désert, apprit, chemin faisant, par des Matelots de Barcelonne, que *Raimond* y étoit prisonnier. Ce

Raimond étoit donc un prisonnier important dont on observoit soigneusement les traces. *Méril* sacrifie sa fortune entière pour délivrer son ami. *Raimond*, plus discret, avoit préféré l'esclavage à la ruine de sa famille; mais il consent à celle de *Méril*, & les voilà qui arrivent tous deux brusquement pour tout déranger : car vous sentez bien qu'après une si belle action de la part de *Méril*, *Estelle* ne peut plus balancer. Elle est unie à *Méril*.

On dépêche vers *Némorin*, pour lui apprendre cette triste nouvelle & le prier d'aller chercher fortune ailleurs. Au lieu de retourner à la Vallée de *Rémistan*, il s'enfonce dans les bois pour y chercher la mort. Epuisé de fatigue, il se couche au pied d'un arbre, & s'endort; mais il est bientôt réveillé par une voix qui ne lui est pas inconnue; c'est celle d'*Isidore*, enfant de son âge, de son Village, qui a eu aussi une aventure d'amour bien funeste, dont je vous épargne le récit, & qui se trouve là fort à propos pour confondre sa douleur avec celle de

Némorin. Nos deux Compagnons de malheur ſe racontent réciproquement leurs infortunes ; quand ils ont fini, ne voilà-t-il pas que le célébre *Gaſton de Foix* ſort d'un petit boſquet ; & , ſenſible à leurs malheurs, vient leur offrir toutes les conſolations que *ſon rang & ſon* AMITIÉ lui permettent de donner. Voilà certes une paſſion bien ſubite & bien vive. Toutes ces conſolations ſe réduiſent à les enrôler, & Gaſton va rejoindre ſon armée avec ſes deux Héros de quatorze ans. Dès qu'il ſont au camp, arrive un Soldat député du brave Taleyrand pour apprendre à Gaſton l'état de Niſmes aſſiégée par les Eſpagnols. Ce brave Soldat en traverſant le camp des Epagnols a reçu deux coups d'arbalête *qui n'ont pourtant pas arrêté ſa courſe.* Vous ne devinez pas quel eſt cet intrépide Soldat ? C'eſt ce petit *Hilaric* qui n'avoit que treize ans, il y a ſix ſemaines, (car les événemens que je viens de raconter ſe ſont paſſés dans cet eſpace de temps) ne vous avois-je pas bien dit que

ce petit enfant promettoit beaucoup; c'est un Héros précoce.

Il s'agit de rapporter des nouvelles au brave Taleyrand. Le choix tombe sur *Némorin* & *Isidore*, enfans de quatorze ans, qui sortent, pour la première fois, de leur Village, qui ne connoissent pas les chemins, qui ignorent les détours, les ruses qu'il faut prendre pour échapper à la vigilance des sentinelles ennemies. Aussi l'un, *Isidore*, est tué, *Némorin* pris, mais, en Héros, il avale la Lettre que lui avoit confiée son Général; frappés de ce trait héroïque, les Espagnols, plus généreux que ceux que le brave d'Assas avoit déconcertés, lui rendent la liberté. La paix, qui survient, arrête *Némorin* dans le cours de ses billants exploits. Il entre dans Nismes, apprend qu'*Estelle* & sa famille s'y sont réfugiés, que *Méril*, son rival, est mort. Après d'inutiles recherches, il s'arrête dans un Cimetière, où il entend une femme en deuil, qui gémissoit sur une fosse nouvellement ouverte. C'est *Estelle* qui vient répandre des larmes

sur la tombe de *Méril.* Elle lui devoit bien ce tribut, puisqu'à sa prière, *Méril* avoit eu la force de respecter sa vertu, en n'usant point du droit conjugal. Voilà certes un effort de chasteté & une complaisance rares dans un mari. Mais, puisqu'il étoit si docile, si complaisant, n'auroit-il pas bien mieux fait de céder tout de suite *Estelle* à *Méril?* Cela n'eut pas été aussi neuf, ni aussi plaisant; mais eut été plus généreux que de désoler sans fruit *Estelle* & *Némorin*, que de laisser la pauvrette comme veuve, même dans le mariage. Aussi ne croirez vous pas bien fortement à ce sacrifice héroïque; mais convenez du moins que c'est une finesse de l'art d'avoir sçu ménager à *Némorin* le le privilége de cueillir la première fleur de l'innocente *Estelle.*

En récompense des actions héroïques de *Némorin*, Gaston se charge de lui faire épouser *Estelle.* Dans la circonstance, ce mariage se seroit bien fait sans lui, & si c'est pour ce denoûment que l'Auteur a cru devoir mêler un Prince à ses Bergers, ce

n'étoit pas la peine. *Non erat tanti.*

Dans son Essai sur la Pastorale M. de *Florian* assûre que le mêlange des Bergers & des Princes produit un effet merveilleux. C'est, sans doute, parce que *Théocrite* & *Virgile* n'ont pas fait usage de cette ressource qu'ils causent tant d'*ennui* & de *dégoût*. L'Auteur recommande de ne pas faire *tomber les Héros & les Princes des nues;* mais je crois qu'il seroit aussi très-à-propos de ne pas les cacher exprès dans des bosquets pour les trouver au besoin. C'est une ressource dont l'imagination de M. de *Florian*, qui ne paroît pas sa partie brillante, fait trop souvent usage.

Si vous exigez que je vous dise mon sentiment sur la production de cet immortel nouveau né (1), le cadre en est étroit, les situations foibles, les ressorts mesquins, l'intérêt nul. L'Auteur s'est écarté du langage simple & naïf qu'exige la Pa-

(1) M. de Florian vient d'être nommé l'un des Quarante de l'Académie, dont la devise est à l'*Immortalité*.

ftorale; fes Bergers, comme ceux de Fontenelle, s'expriment tous en ftyle trop léché. *Hilaric* & *Gafton* n'ont que le même langage; les vers répandus dans cet Ouvrage font foibles, en général, quoique l'Auteur dans fon introduction recommande bien expreffément *de les faire bons.*

N'allez point conclure cependant de ces obfervations impartiales que le Roman d'*Eftelle* foit une production à confondre avec tant d'autres qui naiffent & meurent dans le même jour. Cette nouveauté offre plufieurs morceaux d'un vrai mérite. On y reconnoît, à travers des défauts fenfibles de goût, d'ordonnance & de développemens, on y reconnoît la plume exercée d'un Ecrivain poli, honnête, & doué des qualités néceffaires pour fe faire un nom dans la Littérature, s'il a le courage de ne point fe hâter d'écrire. M. de *Florian* a de l'efprit, de la facilité, de l'abondance, des grâces, peut-être même a-t-il un peu trop de tout cela. L'efprit s'ufe, la facilité égare quelquefois; fouvent l'abondance en-

traîne au-delà des bornes, & les grâces trop prodiguées dégénèrent en afféterie. A force de trop prodiguer ses richesses, qu'arrive-t-il? On se donne insensiblement un air de pauvreté, & l'on finit par faire des ingrats qui, loin de vous savoir gré, vous demandent un compte sévère de toutes vos profusions, &c.

Je suis, &c.



LETTRE VIII.

Consultation pour les Actionnaires de la Compagnie des Indes.

Vous me saurez gré, Monsieur, de vous avoir annoncé comme un Ouvrage tout-à la-fois utile, intéressant & agréable, une *Consultation pour les Actionnaires de la Compagnie des Indes*, qui vient de paroître & de faire sensation dans le Public. Il ne faut pas que ce nom de *Consultation* vous effraye; l'Ouvrage dont je vous parle n'est point écrit dans la langue barbare du Palais; &, quoiqu'il traite une matière assez difficile, & en général peu connue, l'Auteur a trouvé le secret de se rendre clair & intelligible pour tout le monde.

L'objet politique de cet Ouvrage est important.

Depuis le rétablissement de la *Compagnie des Indes*, il a paru plusieurs

Ecrits dans lesquels on s'est élevé avec force contre le *Privilége Exclusif* de cette Compagnie; on s'est plaint des entraves données au Commerce, à l'Industrie; on a crié *Liberté;* enfin on a jetté de la défaveur sur la Compagnie, & l'on a rendu intéressante la Cause du Commerce libre.

A cette prévention presqu'universelle que les Apôtres du Commerce libre avoient inspirée, l'Ecrivain Jurisconsulte, chargé de la défense de la Compagnie, oppose une force de raisonnement qui doit plaire à tout esprit bien-fait; il semble avoir dédaigné les déclamations, s'être dit à lui-même: *la Vérité n'a point cet air impétueux.* Quiconque a raison ne doit point chercher à éblouir; il doit prétendre à convaincre.

L'Ouvrage a trois parties.

Dans la première, l'Auteur établit que le Privilége de la Compagnie étant la propriété des Actionnaires, propriété fondée sur les engagemens pris par le Souverain envers la Nation & consignés dans des Loix, il n'est pas possible d'y porter at-

teinte ſans violer les principes de l'équité.

Cependant, ſi ce Privilége étoit funeſte ; ſi cette propriété des quelques-uns étoit un mal pour la Société entière ; enfin ſi maintenir la Compagnie, c'étoit détruire ou diminuer notre Commerce national dans l'Inde ?

Ce ſont là les Queſtions que l'Auteur examine dans ſa ſeconde partie qui eſt la plus intéreſſante de l'Ouvrage. Vous y trouverez des notions claires & préciſes ſur la nature du Commerce des Européens dans l'Inde; ces détails, en piquant votre curioſité, ſe graveront aiſément dans votre mémoire, & vous acquerrez, par une lecture courte & agréable, des connoiſſances qu'il eſt utile d'avoir.

Après ces Préliminaires, l'Auteur prouve, par des raiſonnemens, que des Particuliers ne peuvent faire le Commerce de l'Inde, & qu'une Compagnie eſt néceſſaire.

Des raiſonnemens il paſſe aux faits qui ſont encore plus convainquants ; &, par des Tableaux & des rappro-

chemens qui portent démonstration, il établit la supériorité constante de la Compagnie sur le Commerce libre.

Enfin la troisiéme partie est consacrée à réfuter les principales objections faites contre la Compagnie.

Vous remarquerez, dans l'ensemble de cet Ouvrage, une marche méthodique & sûre, un bel enchaînement d'idées, une Logique vigoureuse; dans les détails, un style pur & noble, souvent énergique & toujours convenable au sujet; aussi est-il fort bien accueilli du Public, & fait-il infiniment d'honneur à son Auteur, *M. Hardoin de la Reynerie*, l'un des Orateurs qu'on entend le plus souvent & avec le plus de plaisir au Barreau de notre Capitale.

Je suis, &c.

LIVRES NOUVEAUX.

IDÉE générale de J. C. & de son Eglise, ou Exposition des Mystères de sa Naissance de sa Mort & de sa Résurrection, & l'établissement de son Eglise; avec les Caractères de Vérité qui la distinguent des autres Sociétés chrétiennes. A Paris, chez Mérigot, le jeune, Libraire, quai des Augustins, au coin de la rue Pavée, N° 38, 1788, vol. *in*-12 de 480 pages. Prix *rel.* 3 liv.

Oraison Funébre d'Illustrissime & Révérendissime Seigneur, Monseigneur Georges-Louis-Phélippeaux d'Herbaut, Patriarche, Archevêque de Bourges, Primat des Aquitaines, Chancelier-Commandeur des Ordres du Roi, Supérieur de la Maison & Société Royale de Navarre, &c. Prononcée, en Avril 1788, dans l'Eglise Patriarchale, Primatiale & Métropolitaine de Bourges, par M. l'Abbé Fauchet, son Vicaire Général, Chanoine d'honneur de sa Métropole, Abbé Commandataire de Montfort, Prédicateur ordinaire du Roi. A Paris, chez J. R. Lottin de S.-Germain, Imprimeur-Libraire Ordinaire de la Ville, rue Saint-André-des-Arcs, n° 27, 1788, brochure *in* 4° de 52 pages, Prix 1 liv. 10 sols.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Mort de M. le Comte de Buffon.

La République des Lettres vient de perdre, dans la personne de M. de *Buffon*, le dernier de ses Héros. Nous avons vu s'éteindre successivement toutes les lumières de notre siécle. L'intrigue & la médiocrité, voilà ce qui nous reste. Plus d'Ecrivain supérieur; plus de véritable talent dans aucun genre. L'Etat actuel des mœurs, le ton des sociétés, le goût dominant de la Nation ne nous permettent pas même d'espérer que nos pertes soient jamais réparées, & semblent nous menacer d'une éternelle stérilité. Il est à remarquer que, parmi les génies distingués dont notre siécle s'honnore, deux appartenoient, du

moins par leur éducation, au siécle précédent qui les avoit formés; & les deux autres ont été élevés pendant la minorité de Louis XV; époque, il est vrai, de plaisirs & de luxe, mais qui conservoit encore un reste de l'esprit & du caractère que Louis XIV avoit imprimés à son siécle. Les désordres étoient particuliers, bornés à la classe des grands Seigneurs, & à celle des Financiers. Les mœurs publiques étoient encore bonnes. La masse de la nation étoit saine: les vrais principes de la Religion, de la Morale & du goût étoient encore respectés, & dans toute leur vigueur: l'économie, la simplicité, le bon sens regnoient encore dans les classes mitoyennes qui forment la majeure partie de l'Etat: l'éducation étoit mâle & sévère, & le vice, forcé de se cacher & de rougir, n'avoit point acquis cette considération funeste qu'il doit à l'Esprit philosophique, & qui est le dernier dégré de la corruption. *Montesquieu* avoit vingt sept ans, à la mort de Louis XIV, & Voltaire vingt & un. C'est donc dans le siécle

de Louis XIV qu'ils ont fait leurs premières études & cultivé leur grand talent. *Buffon*, & *J. J. Rousseau*, nés, à-peu-près, dans le même temps, vers 1708, avoient déjà acquis toute leur maturité avant que la révolution du caractère national fut opérée, & il est probable que, si la Nature eût placé leur berceau au milieu de la fange des mœurs actuelles, leur génie eut été rétréci, étouffé même par la mode, la frivolité & les femmes.

Ce n'est point comme Physicien, comme Naturaliste, comme Savant, que M. de *Buffon* a honoré son siécle & sera précieux à la postérité, c'est comme Ecrivain. Son style, comme celui de tous les hommes de génie, est absolument à lui & ne ressemble à aucun autre. Pour en bien saisir le caractère distinctif, il suffit de le comparer avec celui de *Voltaire*, de *Montesquieu*, de *J. J. Rousseau*, avec lesquels il a partagé l'empire de notre littérature. *Montesquieu* & *Voltaire*, ont tous deux préféré le style simple; mais la simplicité du premier est plus

nerveuſe, plus préciſe, plus ſubſtantielle ; celle du ſecond plus légère, plus gracieuſe & plus élégante. Tous les deux ſont fins & piquans ; mais la fineſſe de *Voltaire* eſt plus ingénieuſe & plus délicate ; celle de *Monteſquieu* plus profonde & plus philoſophique. *Voltaire* exerce peu l'eſprit, parce qu'il veut tout dire. *Monteſquieu* fait beaucoup plus penſer, parce qu'il ne dit que la moitié de ce qu'il penſe ; l'un eſt plus amuſant, plus agréable pour les gens du monde ; l'autre eſt plus inſtruit, plus inſtructif & convient mieux aux Philoſophes. *J. J. Rouſſeau* eſt l'Auteur des jeunes-gens, parce que le mouvement, le pathétique, la chaleur & l'imagination dominent dans ſon ſtyle & qu'il leur offre des tableaux ſéduiſans & de brillantes chimères toujours chères à cet âge. Auſſi riche, auſſi poëtique, auſſi harmonieux que *J. J. Rouſſeau*, M. de *Buffon* ſe diſtingue par un calme majeſtueux, une tranquillité noble & fière, une dignité impoſante, bien ſupérieurs au charlataniſme oratoire & aux figures

de la rhétorique : sa manière d'écrire offre une délicieuse pureté de trait, une justesse, une propriété admirable dans l'expression, une précision sage, sans obscurité & sans sécheresse, qualités d'autant plus précieuses & plus satisfaisantes, qu'elles se trouvent réunies dans ses ouvrages au nombre, à l'abondance, à l'éclat, au luxe même de l'élocution. C'est là précisément le style qui convenoit à l'interpréte de la Nature. Ce n'est pas cependant celui de *Pline* l'ancien, que l'on compare quelquefois à M. de *Buffon*, quoiqu'ils n'ayent ensemble rien de commun, que le sujet qu'ils ont traité. S'il y a parmi les Anciens un Ecrivain qui paroisse avoir une grande conformité avec M. de *Buffon*, c'est le divin *Platon*. Tout ce que *Cicéron*, Denys d'*Halycarnasse* & *Longin* nous disent de la majesté, de l'harmonie, de la richesse du style de *Platon*, convient parfaitement à celui du Naturaliste François.

M. de *Buffon* doit une partie de sa grande réputation au noble emploi qu'il a fait de son talent, au sujet

neuf & piquant sur lequel sa plume s'est exercée. N'est on pas indigné de voir l'esprit, les grâces & le coloris de *Voltaire* prostitués à des impiétés, à des mensonges, à des bouffonneries & à des pamphlets? C'est dommage que l'éloquence brûlante & la belle imagination de J. J. ne serve souvent qu'à parer des absurdités, des sophismes & des chimères.

Montesquieu & *Buffon* ont compris, en vrais Philosophes, qu'ils devoient appliquer leur génie à des objets solides & importans, & qu'il étoit encore plus digne d'eux d'instruire leurs contemporains que de les amuser. *Montesquieu* a prêté à la Politique le charme de son style, dans un temps où nous n'avions encore, sur le grand art de gouverner les hommes, qu'un seul ouvrage agréable en françois, & cet ouvrage est un roman. Avant M. de *Buffon*, l'Histoire des animaux n'avoit été traitée qu'en latin & d'une manière très-séche, par des savans de profession. C'est sur cette partie si curieuse de la Physique, que ce grand Ecrivain a répandu les trésors

d'une élocution presqu'aussi riche, aussi variées que la Nature. On n'a cessé d'admirer la manière intéressante & ingénieuse dont il a peint les mœurs & le caractère de cette classe d'êtres animés dont l'homme dédaigneux avoit toujours négligé le moral, quoique souvent leur instinct soit au-dessus de sa raison. Les tableaux que M. de *Buffon* a tracés, peuvent être regardés comme neufs, & semblent réunir à tous les charmes de la fiction le mérite précieux de la Vérité.

On ne sauroit trop recommander aux jeunes-gens qui, sans avoir un génie particulier pour un genre de poésie ou de Littérature agréable, ont cependant en général du goût & du talent pour écrire, de ne point assommer le Public de leurs idées creuses, de leurs systêmes extravagans : qu'ils s'attachent plutôt à revêtir de leurs belles phrases quelque partie des sciences, & qu'ils éclairent le Lecteur au lieu de l'égarer. M. de *Buffon* lui-même, avec tout son talent, ne seroit peut-être regardé aujourd'hui que comme un agréable

discoureur, un sophiste élégant & disert, s'il eût laissé errer sa plume sans autre guide que son imagination. Certes, il auroit une réputation bien médiocre, s'il ne laissoit à la Postérité que la *Théorie de la terre & les époques de la Nature*, enfans infortunés de l'esprit systématique, & qu'on pardonne à l'Auteur en faveur des sublimes productions de son génie.

Rien ne fait plus d'honneur à M. de *Buffon* que l'indifférence qu'il a toujours témoignée pour les soi-disans Philosophes de notre siécle : il étoit trop grand pour chercher à s'appuyer d'un parti. Sa gloire n'avoit besoin ni d'intrigue, ni de manége. Si quelquefois il s'est égaré dans ses spéculations physiques, il n'a jamais balancé à désavouer tout ce qu'on pourroit y trouver de contraire à une science bien plus sûre que toutes les connoissances humaines. Cet hommage public & sincère annonçoit un vrai Philosophe, & sa mort, vraiment chrétienne, prouve que si, dans des jeux de son imagination, il s'est quelquefois écarté des vérités étroitement

liées avec une Religion divine, son cœur n'eut jamais de part aux écarts de l'imagination, que sa Foi fut toujours pure, quoique ses écrits ne soient pas sans tache.

S'il est permis de reprocher quelque chose à ce grand-homme, c'est l'importance qu'il attachoit au titre de *Comte*; je suis fâché qu'il n'ait pas eu assez de philosophie, assez grandeur de l'âme pour être persuadé que le titre de Comte ne pourroit rien ajouter à la gloire de son nom : qu'un homme de génie est fort supérieur à toutes les distinctions de la naissance & de la fortune, & vaut mieux que les Ducs, les Marquis & les Comtes qui n'ont d'autre mérite que leurs titres. C'est par cette foiblesse que Mr. de *Buffon* a payé à l'Humanité le tribut que lui doivent tous les hommes.



LETTRE IX.

Discours prononcés dans l'Académie Françoise, le Jeudi 13 Mars 1788, à la réception de M. d'Aguesseau. *A Paris, chez* Demonville, *Imprimeur-Libraire de l'Académie Françoise, rue Christine, aux armes de Dombes.*

DANS tous les arts la réception d'un nouveau Maître se fait par un essai de son talent, qu'on appelle *Chef-d'œuvre.* Il semble donc qu'un nouvel Académicien François devroit aussi, le jour de sa réception, nous présenter un chef-d'œuvre d'éloquence, une discussion intéressante sur quelque sujet littéraire. Voltaire avoit introduit cet usage. Mais il n'a pas tourné à l'honneur des récipiendiaires. Ces discours pompeux donnoient trop de prise à la Critique, & l'Académie a jugé prudemment qu'il falloit désormais mettre moins d'éclat & d'appareil dans les discours

de Réception, au risque de les rendre plus monotones & plus ennuyeux. Il a donc été arrêté que les discours des Récipiendaires consisteroient désormais uniquement en deux points. Un acte d'humilité profonde de la part du nouvel élu. C'est le premier point. Un éloge emphatique de ses Confrères, presqu'un acte d'adoration de l'Académie. Second point. Tel est le plan invariable qui paroît avoir été tracé aux nouveaux Académiciens. C'est un malheur pour M. d'Aguesseau d'avoir été resserré dans des bornes si étroites. Le goût, l'art, la finesse qu'il a su mettre dans ces complimens si rebattus, si usés, nous font regretter qu'il ne lui ait pas été permis de faire briller davantage son génie & son éloquence, en traitant une matière plus intéressante.

L'Orateur débute, comme tous ses Confrères, par s'extasier sur le bonheur de son adoption, & sur les avantages qu'il en doit retirer. En voici le détail :

» Ce commerce *de Raison* & de lumières, où l'on s'enrichit mutuel-

lement; ces observations fines & pleines de sagacité sur le génie & les beautés de la Langue françoise; ces discussions intéressantes sur tous les objets qui ressortissent au tribunal du Goût, sur tout ce qui distingue l'Eloquence de la déclamation; le talent de la Poésie de l'art méchanique des vers; cette critique à la fois impartiale, judicieuse, & sévère, à laquelle aucun défaut n'échappe, qui sait en démêler les nuances les plus délicates, & ne dicte sur l'ensemble, comme sur les détails, que des jugemens équitables & sûrs; enfin cette émulation active, si propre à nous inspirer l'amour *du vrai* & du beau, & à rendre utile aux hommes la noble passion des Lettres ».

Ne prenez pas cet éloge à la lettre. C'est un compliment nécessité par les circonstances, & qui ne tire point à conséquence. Mais l'Académie Françoise ne se dégoutera-t-elle donc jamais de cet encens que lui prodiguent, en face, & avec tant de profusion, ses nouveaux Membres? Elle

a jugé que rien n'étoit plus fastidieux que d'entendre, à chaque réception, un Eloge, non pas neuf, mais recrépi, des Fondateurs & Protecteurs de cette Compagnie, de Louis XIV, de Richelieu, de Séguier; en conséquence les Bienfaiteurs de l'Académie sont oubliés. Mais elle ne veut pas s'oublier elle-même, & croit que le Public entendra les louanges qu'elle se donne par l'organe d'un de ses Membres, plus volontiers que l'Eloge du Grand Louis.

M. d'Aguesseau nous rend compte ensuite du motif qui lui a par-dessus tout inspiré le vif desir d'être reçu au nombre des Quarante. Ce n'est pas tant la gloire dont brille en France l'Académie, que celle dont ce corps célebre jouit dans les Cours & les terres étrangeres: car il en est sans doute de la gloire académique comme des flots de la mer, qui ne s'éloignent d'un rivage que pour aller inonder une autre plage. Mais il faut entendre M. d'Aguesseau lui-même tracer, dans le journal intéressant de ses voyages, la route qu'a prise la ré-

lement ; ces observations fines & pleines de sagacité sur le génie & les beautés de la Langue françoise ; ces discussions intéressantes sur tous les objets qui ressortissent au tribunal du Goût, sur tout ce qui distingue l'Eloquence de la déclamation, le talent de la Poésie de l'art méchanique des vers ; cette critique à la fois impartiale, judicieuse, & sévère, à laquelle aucun défaut n'échappe, qui sait en démêler les nuances les plus délicates, & ne dicte sur l'ensemble, comme sur les détails, que des jugemens équitables & sûrs ; enfin cette émulation active, si propre à nous inspirer l'amour *du vrai* & du beau, & à rendre utile aux hommes la noble passion des Lettres ».

Ne prenez pas cet éloge à la lettre. C'est un compliment nécessité par les circonstances, & qui ne tire point à conséquence. Mais l'Académie Françoise ne se dégoutera-t-elle donc jamais de cet encens que lui prodiguent, en face, & avec tant de profusion, ses nouveaux Membres? Elle

a jugé que rien n'étoit plus fastidieux que d'entendre, à chaque réception, un Eloge, non pas neuf, mais recrépi, des Fondateurs & Protecteurs de cette Compagnie, de Louis XIV, de Richelieu, de Séguier; en conséquence les Bienfaiteurs de l'Académie sont oubliés. Mais elle ne veut pas s'oublier elle-même, & croit que le Public entendra les louanges qu'elle se donne par l'organe d'un de ses Membres, plus volontiers que l'Eloge du Grand Louis.

M. d'Aguesseau nous rend compte ensuite du motif qui lui a par-dessus tout inspiré le vif desir d'être reçu au nombre des Quarante. Ce n'est pas tant la gloire dont brille en France l'Académie, que celle dont ce corps célebre jouit dans les Cours & les terres étrangeres: car il en est sans doute de la gloire académique comme des flots de la mer, qui ne s'éloignent d'un rivage que pour aller inonder une autre plage. Mais il faut entendre M. d'Aguesseau lui-même tracer, dans le journal intéressant de ses voyages, la route qu'a prise la ré-

connus. Mais, ce qui m'enchante davantage c'est le projet qu'elle a, pour mettre le comble à sa gloire, d'élever, *au milieu des frimats & des neiges, un temple sur le modèle* de celui que nous avons le bonheur de posséder, & le malheur de ne pas estimer assez. Ah! qu'ils seront bien placés, *au milieu des neiges & des frimats*, ces ennemis de la *chaleur* qui veulent absolument la bannir de l'Eloquence & de la Poésie; qui prétendent que c'est une qualité aussi imaginaire que le feu central de la terre.

De la Russie, M. d'Aguesseau dans ses voyages & dans son Discours, vole à Constantinople, & là même, dans cette contrée barbare, il a vu encore les rayons de la gloire Académique. Mais ils n'y brillent jusqu'ici que dans la personne d'un de ses membres les plus distingués, du digne représentant de notre auguste Monarque, de M. de Choiseul-Gouffier Ambassadeur en Turquie, qui, d[...] l'Orateur, *a été visiter les descendant[s] des Scythes, comme autrefois les Scythes alloient visiter l'ancienne Gréce.*

La comparaiſon ne me paroît pas exacte. Les Scythes viſitèrent autre fois la Gréce pour ſe polir & s'humaniſer, pour puiſer le goût & les connoiſſances utiles dans cette patrie, mère des Arts & des Sciences. Ce n'eſt pas ſûrement dans ce deſſein que M. de Choiſeul a voulu parcourir la Turquie.

Le mot de l'*ancienne Gréce*, prononcé comme par hazard, a réveillé l'éloquence ſenſibilité de l'Orateur.

« L'ancienne Grèce ! J'ai auſſi porté mes pas vers cette terre ſacrée, antique Patrie des Arts, du Génie, & des Grâces ».

« C'eſt là que le Voyageur, ami des Lettres, ſe plaît à venir pleurer ſur leurs ruines, & marche, en gémiſſant, ſur les débris de ces ſtatues, de ces colonnes, de ces ſuperbes monumens, renverſés, mutilés, déshonorés par des mains barbares. Ainſi, l'amant ſenſible & fidéle, qui a perdu l'objet de ſa tendreſſe, cherchant un nouvel aliment à la douce mélancholie qui l'inſpire, aime encore à errer dans les boſquets & ſous les

ombrages qui furent les confidens de leurs plus chères pensées, & sent son cœur palpiter de tristesse & d'amour, lorsque ses pieds touchent la terre qui couvre une cendre adorée ».

Ce morceau, où régne une douce teinte de sensibilité, écrit d'ailleurs, avec beaucoup de grâce & d'élégance, fait assez voir ce que nous pouvions attendre de l'illustre Orateur ; si, daignant s'élever au-dessus de l'usage, il ne se fût pas borné à de froids complimens, s'il eût entrepris de traiter une matière intéressante.

Après avoir ainsi payé son tribut d'encens à l'Académie, l'Orateur vient à son acte d'Humilité. Il n'avoit, dit-il, *aucun titre pour mériter* les suffrages de ses nouveaux Confrères, ni *même pour espérer de les obtenir*. Il croit que son goût pour leurs Ecrits, n'est pas un titre suffisant. Je pense au contraire que c'est là le titre le plus puissant, car jamais on ne vit régner avec plus d'empire qu'à l'Académie Françoise, la maxime :

Nul n'aura de l'esprit hors nous & nos amis.

Pour s'exciter davantage à des ſentimens humbles & modeſtes, M. d'Agueſſeau s'appuie de l'exemple d'un illuſtre Confrère dont il a jadis partagé les travaux & la gloire, & qui, le jour de ſa réception, ne craignit point d'avouer qu'il ne devoit qu'à ſon nom ſeul l'honneur d'avoir été introduit dans le Temple des Muſes. Je ne puis me diſpenſer de vous citer cet éloge ingénieux, adroitement amené.

« Quand un de mes anciens Collégues, auquel j'ai, dans ce moment, l'avantage de me voir uni par les liens d'une nouvelle confraternité; quand ce Magiſtrat, l'un des plus parfaits modèles de l'Eloquence du Miniſtère public, & qui, par ſes conſeils, par ſes exemples, a plus d'une fois affermi mes pas chancelans dans cette pénible carrière; quand, dis-je, ce célébre Orateur eſt venu pour la première fois s'aſſeoir parmi vous, il vous a dit lui-même, avec cette modeſtie touchante, qu'on aime dans les grands talens & qui ſait ſi bien les faire pardonner, que

s'il avoit obtenu vos suffrages, il en étoit redevable au nom qu'il portoit, & au sentiment de reconnoissance que vous aviez voué à l'un des plus dignes Chefs de la Justice, à cet homme illustre qui, le premier, après la mort de votre immortel Fondateur, vous avoit ouvert un asyle ».

« Comment donc, MESSIEURS, moi qui ne puis vous porter en tribut aucune gloire personnelle, pourrois-je, à la vue d'un semblable exemple, me dissimuler que mon nom seul a pu fixer vos regards ? ».

« Oui, MESSIEURS, je l'avouerai sans détour comme sans effort; c'est au Chancelier d'Aguesseau, dont on se rappelle encore avec le plus d'intérêt les vertus que les talens; c'est à lui que je suis redevable de la faveur inespérée dont vous me faites jouir ».

Vous ne serez pas dupe, sans doute, de cet excès de modestie. Deux Orateurs aussi distingués, qui ont obtenu des succès éclatans, en parcourant l'une des plus brillantes carrières qu'offre à l'éloquence la constitution

Monarchique, ont bien d'autres titres que leurs noms pour entrer dans le Sanctuaire académique. Mais voyez à quelle cruelle alternative est réduit un récipiendaire. Après avoir été contraint par l'usage de prodiguer au corps académique des éloges aussi pompeux, aussi emphatiques, s'il témoigne se croire digne d'entrer dans un Sénat aussi auguste, on le taxera d'orgueil. S'il déclare qu'un tel honneur ne lui étoit pas dû, il calomnie l'Académie en corps, il se calomnie lui-même. Il calomnie l'Académie, qu'il accuse d'avoir accordé au rang, à la naissance, à la protection une récompense, un titre qui n'étoient dus qu'au mérite. Il se calomnie lui-même, puisqu'il s'accuse d'avoir usé du crédit que lui donnoit sa fortune & son nom pour arracher à un homme de Lettres un laurier stérile, la seule récompense de ses longs travaux. Puisque ce titre d'Académicien excite encore l'émulation d'un grand nombre de Littérateurs, puisqu'ils se repaissent encore de cette vaine fumée, ne seroit-il pas injuste de voir cette

qui firent sa principale occupation, laissoient encore à son esprit actif & laborieux le temps de cultiver les Muses Françoise & Latine. Rien ne se fut donc opposé à ce qu'il vint quelquefois *présenter son offrande dans leur temple*. Non, ce n'est point là le vrai motif qui l'empêcha d'ajouter par son nom un nouveau lustre à la liste des Académiciens François. Soyons francs. Il pensa que ce vain titre n'ajouteroit rien à sa gloire, à son mérite littéraire, qu'il falloit laisser cette gloriole à ceux qui ne peuvent atteindre à des récompenses plus solides, aux hommes uniquement & par état consacrés à la culture des Lettres. Grande & belle leçon pour tous ceux qui, n'ayant réellement que d'autres titres que leurs noms, voudroient disputer & ravir aux Littérateurs de profession le cordon littéraire, le brevet d'immortalité que l'Académie Françoise a le droit exclusif d'expédier.

Après l'éloge du grand d'Aguesseau, l'illustre Orateur passe par une transition fort simple, à celui de

M.

M. le Marquis de *Paulmy*, son prédécesseur. Il peint en lui l'homme d'état & l'homme de lettres. Vous lirez, sur tout avec plaisir, le tableau des qualités nécessaires à un Ambassadeur. C'est dans cet emploi, dit-il,

« C'est là qu'il faut avoir cette prévoyance sûre & prompte, qui saisit & combine à-la-fois tous les résultats dans l'ordre des possibles; cette flexibilité d'esprit & d'ame qui s'accommode au temps sans en dépendre, se prête aux événemens pour les maîtriser, & ne semble recevoir la loi que pour la donner; cette sagacité rare, qui sait se cacher quand on l'observe, & qui n'en pénètre que plus avant lorsqu'on travaille à lui échapper; enfin cet esprit de détail qui descend à tout, pour tout élever jusqu'à lui; qualités utiles & brillantes, mais encore plus dangereuses peut-être, si l'on n'y joint pas cette inaltérable probité, *qui, toute seule*, comme l'a si bien dit le Cardinal d'Ossat, *peut quelquefois les suppléer toutes, & qui ne peut jamais être suppléée par aucune*.

Le Tableau de la Suisse, où M. le Marquis de Paulmy avoit aussi déployé ses talents politiques, vous paroîtra encore digne des plus grands éloges. L'Orateur s'y montre à-la-fois bon Ecrivain, Philosophe profond, excellent Citoyen.

« Quel plaisir n'éprouva-t-il pas à connoître cette généreuse nation, où, malgré la liberté la plus entière & le continuel abord des étrangers, régnent l'ordre, la régle, la sûreté; où les mœurs seules produisent ce qu'ailleurs on obtient à peine par la surveillance & la rigueur des lois; où l'on retrouve, dans les pays déserts, ces hommes des plus anciens âges, leur ignorance, leur simplicité, leur courage; où j'ai rencontré, dans le voisinage, ces villes rivales d'Athènes, qui ont produit les Gessner, les Haller, le fameux Philosophe de Genève, les lieux que Voltaire avoit choisis pour son asyle ».

« Les noms & les prérogatives de la Noblesse y sont proscrits, & les devoirs de la Noblesse y sont conservés mieux que par-tout ailleurs:

c'est là que la profession des armes n'est étrangère à aucun citoyen, & que chacun d'eux voit les hauts faits de ses ancêtres consacrés par des traditions certaines & des monumens rustiques, mais solemnels; c'est là, quoi qu'on puisse en dire, qu'existe réellement la plus pure de toutes les Noblesses, parce que ses titres y sont dans l'opinion & la reconnoissance des Peuples; titres augustes, qui ne peuvent être falsifiés ni acquis à prix d'or, & dont celui-là seul peut se prévaloir, qui s'en est rendu digne par ses vertus ».

Quant au mérite littéraire de son Prédécesseur, l'Orateur s'appésantit principalement sur la bibliothéque immense & bien choisie de M. le Marquis de Paulmy. Mais il remarque que ce n'étoit pas un simple objet de luxe & de vanité, comme chez tant de grands Seigneurs qui ont de riches bibliothéques; mais dont ils n'ont jamais ouvert un livre. M. le Marquis de Paulmy *connoissoit la sienne tout entière, éloge unique & qui ne lui sera pas contesté.*

« Toujours Citoyen, comme s'il n'eût été rien de plus, toujours occupé du bien public, comme s'il étoit encore Ministre, il ne s'en tint pas à la jouissance personnelle de ses richesses littéraires; avec quel zèle au contraire il se plaisoit à les communiquer! Et qui mieux que lui eût pu servir de guide aux Littérateurs de tous les genres, qui venoient y puiser à chaque instant de nouvelles lumières? »

Vous lirez encore avec plaisir & une sorte d'attendrissement, le récit de l'entrevue de M. d'Aguesseau avec le feû Roi de Prusse. Vous aimerez à voir converser sans doute l'Alexandre du Nord, le modéle des Rois, avec l'héritier des Vertus & des talents du grand d'Aguesseau. C'est au sujet de la réception de M. le Marquis de Paulmy à l'Académie de Berlin, que l'Orateur améne cette entrevue dont il avoit oublié de parler dans le Journal de ses voyages. J'ai déjà été long, j'avois résolu d'omettre ce morceau; mais je ne puis résister au plaisir de le transcrire.

« L'Académie de Berlin l'adopta par acclamation, & l'éclat de sa réception y fut encore rehaussé par la présence & les applaudissemens de ce Monarque, qui, pendant un demi-siecle, a fait la gloire du Nord & l'étonnement du monde; de ce Héros que plusieurs Membres de cette Académie ont connu personnellement, qui connoissoit si bien lui-même tous les grands Hommes de notre littérature, qui ne pouvoit s'empêcher de regarder les Gens de Lettres & les Philosophes François, comme un public dont il ambitionnoit les suffrages, & qui peut-être, dans les occasions les plus critiques de sa vie, a dit plus d'une fois, comme Alexandre, *ô Athéniens, qu'il m'en coûte pour mériter votre estime!* »

« J'ai eu, MESSIEURS, le bonheur de l'approcher aussi, ce grand Prince, & d'en être accueilli avec bonté. Je me souviendrai toujours d'avoir vu cette tête auguste, dont la physionomie n'avoit pu s'altérer, ni par les souffrances d'une vieillesse infirme, ni par les travaux de la vie la

plus active ; ce front sillonné par les ans, où brilloit encore la flamme du Génie ; ce coup-d'œil perçant, qui sembloit pénétrer jusqu'au fond des plus secrétes pensées ; cet ensemble d'un extérieur d'autant plus imposant qu'il étoit plus simple ».

« La douceur qui se répandit sur tous les traits de ce grand Homme, rassura bientôt mon abord timide. *C'est Frédéric !* me disois-je à moi-même ; & sa présence, l'entretien dont il voulut bien m'honorer, ne me firent plus éprouver d'autres sentimens que ceux de l'Admiration, de la confiance, & du respect. Je ne voyois plus en lui ce Guerrier redoutable, marchant à la tête de ses armées, partageant avec elles les périls de la guerre, & les animant de ses regards à la gloire des combats ».

« C'étoit une ame douce & paisible, se complaisant en elle-même, dans cet état de calme & de sérénité qui suit toujours le bon usage qu'ont fait les Rois de leurs talens dans l'art de gouverner les hommes,

& de les rendre meilleurs & plus heureux. Il ne me parla ni de combats, ni de victoires; mais de législation, de mœurs, de police publique, parce qu'il savoit que cette étude étoit un des principaux objets de mes voyages. Il me parla surtout du Chancelier d'Aguesseau, & m'apprit, avec une sorte de satisfaction, pleine de grâces & de bonté, qu'une grande partie de ses vues sur la réforme de la Justice avoit été approuvée par ce Magistrat philosophe & citoyen ».

De toutes ces citations, Monsieur, vous conclurez avec moi que M. d'Aguesseau avoit d'autres titres que son nom pour aspirer au fauteuil Académique. Son style est noble, pur, élégant. La matière qu'il avoit à traiter ne comportoit pas d'autres ornemens. Il n'a pas manqué au sujet; c'est un sujet digne de ses talens qui lui a manqué.

La réponse du Directeur est courte, selon l'usage, & n'offre que peu de choses dignes de remarque. Dans ce jour solemnel, tous les honneurs du

parlage (1) sont pour le récipiendaire. Vous distinguerez cependant le morceau où le Directeur leve le voile dont la trop grande modestie de M. d'Aguesseau avoit voulu couvrir ses talents, & expose les titres sur lesquels étoient bien fondées ses prétentions au fauteuil Académique.

» Lorsque vous parûtes au Parquet du premier de nos Parlements, votre nom fixa sur vous l'attention universelle avec l'intérêt le plus vif: on observa avec satisfaction votre sagacité à démêler les détours d'une chicane insidieuse; on fut étonné de votre prudence pour apprécier les prétentions ambitieuses de la vanité, pour confondre les sophismes criminels de la cupidité, pour pénétrer les vûes secrétes de la licence; on admira la sagesse avec laquelle vous invoquiez, tantôt les loix protectrices du foible contre le fort, tantôt les loix vengeresses ou de l'honneur

(1) Expression de feû Rouelle, Chymiste, qui appelloit l'Académie Françoise l'*Académie du Beau-Parlage*.

outragé ou de l'autorité méprisée; on applaudit à votre éloquence, toujours modeste quoique brillante, toujours équitable quoiqu'animée, tout enfin annonça au Public un digne rejeton de l'immortel Chancelier, que la France & les Lettres regretteront long-temps ».

Ensuite le Directeur, interpréte des vœux & de la douleur de l'Académie, nous dit quelle regrettoit de ne pas voir dans ses fastes le nom de d'*AGUESSEAU*, si cher à la Nation & aux Lettres, & elle se flatte, ajoute t-il, que vous ne « négligerez » rien pour honorer ce nom autant » qu'il vous honore lui-même. Per» mettez-moi, Monsieur, de vous » indiquer un moyen naturel & juste » de remplir un devoir si cher à » votre cœur ».

» Il fut imprimé, en 1720, au Château de Fresne, un *Discours sur la vie & la mort, le caractère & les mœurs de M. D'AGUESSEAU, Conseiller d'Etat; par M. D'AGUESSEAU, Chancelier de France, son fils*. L'Auteur n'en fit tirer que le petit

nombre d'exemplaires qu'il destinoit à ses enfans. *Peu de personnes, leur dit-il vers la fin de cet Ouvrage, sont capables de sentir le prix de tous les traits que j'ai recueillis; & je pourrois dire même que le Monde n'en est pas digne : mais je n'ai écrit que pour vous & pour moi* ».

« J'ose dire que, moins le Monde en paroît digne, plus il importe de mettre sous ses yeux de grands exemples, capables de les faire rougir de la frivolité de ses idées, peut-être de le corriger de la licence de ses mœurs, & de le ramener aux bons principes qu'il n'a que trop oubliés. Tel sera, je n'en doute point, l'effet infaillible de cet Ouvrage, s'il devient public par l'impression : les hommes de tous les états trouveront, dans le personnage qu'on y peint, un modéle véritablement digne d'admiration, & qu'il seroit honteux de ne pas imiter ».

« L'auteur du Livre y est lui-même un modéle, je ne dis pas simplement de style, car personne n'ignore avec quelle supériorité il écrivoit dans

tous les genres; mais un modéle accompli de piété filiale & de sollicitude paternelle. C'est la piété filiale, qui lui a suggéré de tracer, pour sa propre instruction, le tableau énergique & fidèle des Vertus de son respectable père. C'est la sollicitude paternelle, qui lui a inspiré d'adresser à ses enfants ce Discours, qui, ayant été d'abord entrepris pour son utilité personnelle, ne pouvoit pas manquer de contribuer à celle de sa postérité. *Je n'ai écrit que pour vous & pour moi* : voilà le secret de son cœur révélé.

» Faites, MONSIEUR, qu'il ait écrit pour toute la Nation, pour tous les hommes; & hâtez-vous de publier ce précieux Ouvrage, non-seulement dans la Collection volumineuse de ses Œuvres, qui ne pourra être à la portée de tout le monde, mais dans une édition particulière & séparée, que tous puissent se procurer. »

« M. le Chancelier eut peut-être raison de concentrer modestement cette instruction domestique dans le sein de sa famille, comme on cache

un grain dans le ſein de la terre, afin que la végétation l'y développe en ſecret & lui procure enfin la fécondité : mais aujourd'hui que le ſuccès a rempli l'attente de ce père heureux & digne de l'être, ce ſeroit, de la part de ſa famille, une modeſtie mal-entendue, je dirai même injuſte, de dérober plus long-temps au grand jour ces précieuſes leçons. Elle doit le ſacrifice de ſa modeſtie à l'utilité publique, objet du dévoûment de ce grand homme; elle le doit à ce grand-homme lui-même, dont ce bel Ouvrage ne peut qu'honorer infiniment la mémoire ».

» Je dis plus, MONSIEUR : ce *Livre* eſt, en quelque ſorte, le code des devoirs de votre état ; vous aurez donc le courage de le faire connoître au Monde, afin de lui faire connoître les obligations que vous êtes réſolu de remplir ».

» Vous réjouirez ainſi les mânes de vos aïeux : vous montrerez combien vous êtes digne de l'épouſe qui fait le bonheur de vos jours, & de l'affection de ſon reſpectable père, qui

chargé des mêmes fonctions que votre illustre aïeul, s'occupe, comme lui, de l'important projet de réformer notre législation, se dévoue, comme lui, au bonheur de la France, & va recueillir, comme lui, les bénédictions des Peuples ».

Tous les bons Citoyens réuniront, sans doute, leur voix à celle du Directeur de l'Académie pour supplier M. d'*Aguesseau* de les faire jouir de ce trésor caché qui ne peut être que très-précieux. Mais M. d'Agusseau a d'autres ressources personnelles pour soutenir l'illustration de son nom que de se faire l'Editeur d'un Ouvrage de son bisaïeul.



LETTRE X.

Oraison Funèbre de Monseigneur l'Archevêque de Bourges, &c. Prononcée dans l'Eglise Métropolitaine de Bourges; par M. l'Abbé Fauchet, Prédicateur Ordinaire du Roi. A Paris, chez J. R. Lottin de S.-Germain, *Imprimeur-Libraire Ordinaire de la Ville, rue S.-André-des-Arcs, N° 27.*

Le caractère de la vraie Vertu & des grands talens, c'est la modestie; & l'effet de la modestie c'est de méconnoître les rares qualités quelle embellit encore, & de chercher à cacher aux autres celles qu'elle ne peut se dissimuler à soi-même. Aussi les hommes d'une Vertu & d'un mérite distingués sont-ils souvent ignorés pendant leur vie; nous en avons un exemple frappant dans la personne de feu M. *Phélippeaux*,

Archevêques de Bourges. Ce Prélat n'a joui dans l'Eglise & dans l'Etat, que d'une très-médiocre réputation, excepté dans l'esprit de ceux qui avoient avec lui des relations intimes; & cependant soit que l'on considère les qualités de l'esprit, soit qu'on s'attache sur tout, comme on le doit, à celles du cœur, peu de personnes avoient autant de titres que lui à l'estime publique. M. l'Abbé Fauchet, honoré de sa confiance & de son amitié, entreprend de venger sa mémoire de l'injuste oubli de ses Contemporains. Vous applaudirez toujours à son dessein & quelquefois à ses succès.

Dans son exorde, plein de sensibilité & de modestie, l'Orateur établit que les caractères les plus saillans & les plus aimables sont toujours formés de qualités contraires; ce qui pourroit lui être contesté. Développant ensuite ces contrastes, nécessaires aux grands caractères, il nous dit que l'intelligence de l'Archevêque de Bourges étoit prompte, active & juste, & cependant circonspecte, ti-

mide & facile à céder; tels furent les contrastes de son esprit. Sa sensibilité étoit vive, généreuse, inépuisable, & cependant douce, variable & amie du repos. Voilà les contrastes de son cœur. En deux mots: « ses talents & ses principes, ses in-» clinations & ses Vertus seront, *si le* » *douloureux sentiment qui nous ani-* » *me nous permet de mettre quelqu'or-* » *dre dans l'exposition des détails* » *d'une vie qui nous fut si chère*, le » sujet & le partage de cet Eloge ».

M. l'Abbé Fauchet, dans ce Discours, parle trop souvent & trop longuement de sa douleur. Je sais qu'il faut être pénétré des mêmes sentimens qu'on veut inspirer aux autres, & répandre soi-même des larmes, si on en veut arracher; mais n'avertissez pas à tout moment vos Auditeurs que vous allez fondre en pleurs; on croira qu'ils sont de commande, & vous ferez rire. Dans un autre endroit, où l'Orateur anticipoit sur sa seconde partie, tout-à-coup il s'écrie: *la sensibilité m'égare; j'oublie l'ordre de mes pensées; je dé-*

vance, &c. Ce mouvement pourroit convenir dans un Discours sans préparation. Mais, dans un ouvrage médité à loisir, il paroît puérile. On sent bien que ce n'est point la *douleur*, mais la liaison des idées qui a produit cette anticipation; que ce n'est point par *oubli*, mais par réflexion que vous *dévancez*; que c'est enfin un écart de l'esprit & non pas du cœur.

Dans la première partie beaucoup trop longue, puisque les faits manquoient à l'Orateur, & qu'il n'est pas possible, avec tout l'esprit du monde, de composer un Éloge intéressant sans avoir à citer des traits frappants, je ne distinguerai qu'un seul morceau qui vous donnera une grande idée & de l'esprit & du cœur de M. *de Phélippeaux*.

Un jour qu'il devoit faire une instruction sur le Sacrement qui nous affermit dans la Foi, une foule de Protestans accoururent l'entendre. Voyant cette multitude d'Auditeurs inattendus, il dirigea, sans efforts & sans préparation, son Discours

vers, eux, & leur exposa d'abord, avec une clarté pure, les raisons qui devoient les ramener au bercail : il leur représenta que leurs pères se faisoient gloire d'être les enfans de cette même église, dont rien ne devoit jamais les séparer. « Leurs cendres, s'écria-t-il, reposent dans ce Temple où vous voilà réunis ; elles accusent votre erreur, & s'élèvent contre votre schisme. Tous ces Tombeaux parlent ; vous entendez leurs voix ; ils vous crient : Pourquoi êtes vous infidéles à la croyance de vos Aïeux ? Pourquoi vous êtes-vous dérobés à la sainte autorité de cette Eglise antique, dont les Pasteurs remontent par une succession ininterrompue jusqu'au berceau du Christianisme ? Cette Eglise-Mère avoit béni nos mariages ; elle avoit imprimé sur le front de nos fils, dont vous tenez le jour, le sceau de la famille de Jésus-Christ : elle vous parle encore en ce moment par l'organe de votre Pontife ; écoutez-le ». Oui ; je suis votre Pasteur, reprit notre éloquent Evêque, avec une explosion de sen-

ſibilité qui fit fondre en larmes tout ce vaſte Auditoire : « Si vous refuſez d'être mes Enfans, je ſerai votre Père malgré vous : je le ſuis par l'autorité de mon miniſtère ; cette autorité eſt celle de Jéſus-Chriſt même, qui m'a été confiée par l'impoſition des mains des Anciens du Presbytère, qui l'avoient reçue des Anciens, en remontant juſqu'aux Apôtres & au Fils de Dieu, dont les mains divines ont commencé cette chaîne de conſécrations ſolemnelles, qui eſt venue, tout indigne que je ſuis, repoſer ſur ma tête : votre mépris de ma puiſſance Paternelle ne peut me l'ôter. Je ſuis votre Père au nom de Dieu : celui de qui vient toute Paternité, au Ciel & ſur la Terre, m'en donne ſur vous les droits ſacrés ; ils ſont, s'il eſt poſſible, plus inviolables que ceux de la Nature : mais ſi je ſuis votre Père de droit divin, ah ! mes Enfans, je ſens que je le ſuis encore par le droit de mon cœur ; mes ſentimens vous embraſſent en dépit de vous-mêmes ; ne vous refuſez pas à ma tendreſſe, j'ai l'émulation de vo-

tre bonheur; vos âmes sont enchaînées à la mienne. Je donnerois ma vie (avec quelle joie, ô mon Dieu, vous en êtes témoin)! pour ramener dans les voies du Salut mes Enfans qui s'égarent ».

Vous aurez peine à croire qu'une pareille tirade, digne d'un Orateur célèbre, qui l'eût composée à loisir, soit un *impromptu*. Mais M. l'Abbé Fauchet cite des témoins dont la véracité m'est si bien connue, qu'il ne m'est pas plus possible de refuser ma croyance que mon admiration.

Les inclinations & les Vertus de *M. de Phélippeaux* offroient un plus vaste champ à l'Orateur. Et, comme il n'étoit plus obligé de mettre de grands mots à la place des faits, vous trouverez la seconde partie, non-seulement plus nourrie, mais bien mieux écrite. Elle débute, sur tout, par un morceau, qui fait autant d'honneur au Panégyriste qu'au Héros, & dont le style est aussi beau que les sentimens qui y sont peints.

« O bon Peuple comme il vous aimoit! Avec quelle douce facilité

il converfoit avec vous ! Son langage naïf, fa cordialité vraie qui éloignoit dans fes colloques débonnaires jufqu'à l'idée de la condefcendance, cette aimable égalité où le ramenoient toujours l'humanité, la bienveillance & la Nature charmoient vos misères, vous les faifoient oublier, relevoient dans vos âmes la dignité humaine. Ses décorations qui ne s'annonçoient qu'avec négligence ne vous éblouïffoient pas plus que lui-même. Vous-vous retrouviez des hommes avec un homme. Vous l'aviez abordé, timides indigens ; vous aviez converfé libres Citoyens, vous le quittiez honorables amis. Nous aurons tant de traits de bienfaifance à relever lorfque nous expoferons les détails de fes vertus, que nous pouvons placer ici parmi fes inclinations populaires le plaifir qu'il prenoit à raffembler dans fon habitation des champs, les Laboureurs & les Journaliers dans les temps de difette. Il fourniffoit un travail facile, fuperflu pour lui, néceffaire pour eux, & qu'il ftipendioit au-delà de l'ufage,

quoique ce fût presque toujours dans les courtes journées & lorsque, dans leur détresse, ils ne trouvoient pas à prodiguer pour le moindre prix leurs plus pénibles travaux. Il traçoit lui-même des tâches aisées qu'un foible adolescent pouvoit remplir sans effort, dont l'enfant un peu robuste & qui gagnoit autant que son père, s'étoit acquitté aussitôt, & qui n'étoient qu'un amusement pour ces hommes de fatigue accoutumés aux longues peines. Appuyés une partie du jour sur leurs instrumens agricoles, ils mettoient à bénir entr'eux leur Pasteur bienfaisant ou à s'entretenir gaîment avec lui-même, le temps qu'ils avoient de trop pour le servir; &, en cela, ils le servoient encore plus selon son cœur. Il tenoit cependant avec une équité rigoureuse aux conventions mutuelles dans l'acquittement réciproque des travaux & des salaires. Mais qu'il étoit d'une bonté inestimable jusques dans les rigueurs de sa justice! Semblable au père de famille de l'Evangile, il accueilloit & récompensoit également

ment ceux qui, venus de loin ou retenus par quelqu'obstacle, n'arrivoient qu'à la onziéme heure. Avant le déclin du jour, il rassembloit les Travailleurs; & chaque journée, souvent commencée à peine & toujours non finie, étoit payée à tous. Quelques malheureux, pressés par le besoin de leur famille indigente, se permettoient une fraude punissable : après avoir paru dans les premiers rangs, ils se représentoient encore dans les derniers & recevoient une double solde. L'un d'eux fut surpris & convaincu. Sa peine fut d'être déclaré indigne de travailler avec les honnêtes-hommes dont le Pasteur agréoit les services. Le triste coupable fut deux jours sans reparoître; mais, au troisiéme, il revint furtivement, se glissa dans la foule, & travailla sans relâche le front baissé, couvert de sueurs & les yeux noyés de larmes. M. l'Archevêque, dans sa visite amicale aux Ouvriers, l'apperçut sans paroître le remarquer; mais, le soir, ne le voyant point s'avancer pour recevoir le prix, il

alla le chercher lui-même dans le groupe où il se tenoit caché, lui fit un discours grave & paternel : J'ai appris, lui dit-il, que vous avez une femme infirme, & des enfants en bas âge. Infortuné ! que ne me le disiez-vous ! Vous n'auriez pas dérobé le double paiement ; j'aurois eu la joie de vous l'offrir ; mais vous avez été assez puni par la confusion & les remords ; cette journée que vous avez si laborieusement remplie, sans espoir de salaire, expie votre erreur. Recevez, mon ami, le prix des jours non employés & remettez à votre épouse désolée ce don spécial comme un témoignagne qui lui sera consolant & doux de l'affliction de son Evêque. Voilà, Messieurs, la bonté de M. l'Archevêque de Bourges ; ou plutôt voilà sa justice ; voilà ses plaisirs. Il dépensa ainsi plus de cent cinquante mille livres, en quelques années qui furent également calamiteuses. Il n'avoit cependant pas alors les Dotations Ecclésiastiques qui augmentèrent ensuite ses revenus. Mais il n'hésitoit pas de faire

des

des dettes pour ſubvenir aux extrêmes beſoins de ſon Diocèſe : ſon riche Patrimoine répondoit de tout, & il n'avoit pas à craindre que l'équité réclamât jamais contre ſes largeſſes ».

Cette longue tirade eſt pleine, d'un bout à l'autre, de penſées fines, de ſentimens élevés, & le ſtyle eſt parfaitement aſſorti à la matière. Il eſt pur, clair, élégant, plein de ſenſibilité ; & l'expreſſion & les ſentimens, tout y remplit l'âme d'une affection délicieuſe. Pourquoi M. l'Abbé Fauchet choiſit-il d'autres guides que ſon propre génie, pourquoi s'attache-t-il ſi ſouvent à copier de mauvais modéles, au lieu *de n'être que lui-même*, pour me ſervir de ſes propres expreſſions.

En parlant des inclinations de M. Phélippeaux, il falloit ſans doute peindre l'attrait qu'avoient pour lui les riantes occupations de la vie rurale. Mais M. l'Abbé Fauchet, quoiqu'il ait mis & beaucoup d'art & beaucoup d'eſprit dans cet endroit ſur-tout, s'eſt tellement appeſanti ſur cette matière, eſt entré dans des détails ſi minu-

tieux qu'on eſt tenté de rire, & ce n'étoit pas ſûrement ce ſentiment qu'il vouloit exciter. Voyez ſi pourrez vous en défendre. « Quel tendre, quel aimable intérêt notre bon Paſteur prenoit à tous & à chacun de ces doux animaux, (ſes moutons) qui étoient à ſes yeux l'orgueil & l'opulence de la Province ! A leur départ du bercail, ſes regards les ſuivoient au loin parmi les champs : dans ſes promenades, il dirigeoit ſes pas vers eux au milieu des Campagnes : à leur retour, il accouroit, il les contemploit avec délices ; leurs bêlements moins bruyans, & comme radoucis à ſon aſpect, portoient une pure émotion à ſon cœur ; les agneaux s'empreſſoient autour de lui, léchoient mollement ſes mains nourricières : il les connoiſſoit tous ; il les chériſſoit, il ſouffroit de leurs maux, il étoit heureux de leurs plaiſirs, c'étoient ſes âmis : hélas ! ceux-là ne trompent jamais ; il trouvoit en eux la naïveté, la candeur qui étoient dans ſon ame. Il étoit fidéle à ce genre d'amitié comme à celle qu'il avoit pour les hommes ; il ne leur faiſoit que du

bien, & du moins il n'en recevoit pas le mal en échange; ils ne lui rendoient que de douces caresses. Jamais un couteau sanglant ne frappa ces agneaux chéris; jamais leur chair palpitante ne fut livrée à l'art qui la convertit en aliment: ils se reproduisoient; ils vieillissoient heureux, & leur toison libérale étoit le seul tribut qu'agréoit sa généreuse amitié ».

Vous-vous rappellez peut-être un certain Poëte (1) qui excita, il y a quelques années, le rire de tous les gens de goût, pour avoir dit simplement qu'il *s'intéressoit aux moutons*, & cependant il n'avoit parlé ni de cette *généreuse amitié*, ni *de cet aimable & tendre intérêt pour tous & chacun de ces doux animaux*, ni *de ces tendres regards lancés sur eux, à leur départ*, ni *de ces délices éprouvées à leur retour*, ni *de cette émotion du cœur excitée par leur bêlements*, *ni*, *&c. &c.* J'ai peine à concevoir comment un homme d'un mérite

(1) M. Fariau de Saint-Ange.

aussi distingué a pu se livrer à des détails si contraires au bon goût, à la gravité de la chaire, au genre surtout de l'Oraison Funébre. Sans doute l'Orateur a cru qu'il falloit dans ce genre des contrastes, comme *dans les caractères*, & qu'une peinture des plaisirs champêtres figureroit bien dans une pompe funébre. Mais il falloit y mettre plus de noblesse & de dignité, & laisser cette excessive *tendresse moutonnière*; qui ne feroit point d'honneur au Héros si elle étoit réelle, & qui n'en fait point au Panégyriste, puisque c'est une fiction. L'Orateur avoit dit que ces bergeries fixoient l'attention & la complaisance de l'Archevêque de Bourges, parce qu'elles faisoient l'opulence de la Province. C'étoit sous ce point de vue unique qu'il falloit les considérer. Mais ajouter que le Prélat avoit pour ses moutons la *même amitié que pour les hommes*, peut-être une plus grande, parce qu'en *échange de ses bienfaits il n'en recevoit que de douces caresses*; supposer que le fondement de cette *tendresse moutonnière*, étoit la

conformité des caractères, *la candeur la naïveté* que le Prélat trouvoit *dans ces animaux, comme dans son âme*, en vérité, c'est un abus étrange de l'esprit, une espéce d'insulte faite à la mémoire du Prélat, une sorte de profanation du ministère évangélique.

Une *amitié* plus réelle, plus noble, plus digne, & de la belle âme de M. *de Phélippeaux*, & de la gravité de la chaire, occupe ensuite l'Orateur, c'est celle que M. l'Archevêque de Bourges avoit pour ses coopérateurs & tous les homme vertueux qu'il connoissoit. Vous ne pourrez lire sans attendrissement & presque sans verser des larmes cette partie du Discours malheureusement trop longue pour que je puisse la citer toute entière, je vais seulement en détacher un seul trait qui renferme une pensée de M. l'Archevêque de Bourges, belle par l'expression, sublime par le sentiment. « Quel témoignage touchant il lui (1) donna de son honorable estime,

(1) Feu M *Chérin*, Examinateur des Preuves de la Noblesse.

& de sa tendre affection dans un moment solemnel! J'étois présent, & ce souvenir ne sortira jamais de mon cœur. L'homme de bien recevoit le Viatique des mourants, & la sérénité du Juste brilloit sur son front religieux. M. l'Arch[illegible]que, prosterné, prioit, & fondoit [illegible]larmes : il s'approche ensuite du moribond, se penche sur son sein, achéve de rassûrer son âme par la pensée de ses Vertus, & des grâces divines qui en avoient été le principe & qui en étoient dé à la récompense; le tranquillise sur le sort de son fils, auquel il servira de père, de son ami (1), dont il fera connoître au Roi le mérite, le presse dans ses bras avec les étreintes les plus tendres & les plus vives : celui-ci, d'une voix défaillante, — Monseigneur, c'est le Chrétien que vous honorez. — Homme vertueux & bon, s'écrie le Pontife, oui, c'est le Chrétien que je révère, mais c'est l'Ami que j'embrasse (2).

(1) M. Berthier.
(2) M. l'Abbé Dupré, l'un des plus saints

Dans tout ce qui est du ressort de la sensibilité, M. l'Abbé Fauchet excelle; le morceau qui regarde les visites Pastorales & les instructions que le vertueux Prélat ne dédaignoit pas d'adresser aux peuples de la Campagne & aux enfans même, ce morceau est écrit avec une douceur, une simplicité noble & touchante. Vous porterez le même jugement de celui où l'Orateur expose les principes qui régloient la conduite de l'Archevêque à l'égard des Pasteurs du second ordre. Quoique ce morceau soit peut-être encore inférieur au précédent, je préfere de vous le citer, parce qu'il me fournit l'occasion de vous faire connoître tout-à-la-fois le mérite du Panégeriste & celui du Héros, & qu'il renferme un sentiment & une pensée sublime de l'Archevêque de Bourges. « Il honoroit, avec un respect plein d'amour, ces seconds Chefs du Ministère Catholique, dont le droit vé-

---

Prêtres qui exercent le ministère Ecclésiastique dans la Capitale, a entendu, ainsi que moi, ces paroles admirables.

Note de l'Orateur.

nérable a également son principe dans l'Evangile; c'étoient ses coopérateurs & ses frères : il n'étoit que l'aîné dans la famille Pastorale. Il témoignoit toujours une juste défiance des imputations qu'on osoit leur faire, & une désapprobation chagrine à leurs accusateurs. Tout ce qui pouvoit être interprêté favorablement dans leur conduite étoit, pour sa justice, matière d'apologie : tout ce qui pouvoit être excusé, étoit pour sa bonté objet d'indulgence. Les reproches mérités se faisoient en secret, & ses réprimandes amicales opéroient des prodiges de changement, de concorde & d'édification. Quand des haines, trop enracinées, ou des scandales trop certains exigeoient que le Prêtre fut ôté à sa Paroisse, c'étoit par des moyens doux, des translations sans éclat, des échanges, par lesquels les moins propres au Gouvernement des âmes cessoient d'en avoir la charge, & pouvoient s'occuper efficacement de leur sanctification personnelle, sans être privés des douceurs nécessaires de l'existence. Ceux dont l'esprit moins

docile se roidissoit contre sa bonne autorité, le trouvoient alors ferme & sévère : les formes Canoniques étoient employées selon les rigueurs de la Justice : mais, à peine condamnés, ils étoient absous; la tendresse d'un père revenoit pour eux; il enlevoit leur cœur par des bienfaits. Quel traits touchans nous pourrions citer! de justes égards nous arrêtent : nous rendons hommage à sa bonté, en omettant, sous ce rapport, les détails les plus honorables à sa mémoire. Si telle étoit sa charité tendre pour les transfuges de sa puissance Paternelle, pour des coupables, des contempteurs & des ingrats; s'il n'attendoit pas que, dans leur détresse, ils lui disent humiliés » : « O mon Père, nous avons péché contre le Ciel & contre vous ». Si, le premier, il les recherchoit, & leur crioit : « O mes enfans, vous m'êtes plus chers qu'avant vos offenses; vous avez provoqué les Loix; elles vous ont trahis; mon cœur vous reste »; « Quelle ne devoit donc pas être, Messieurs, sa bienfaisante sollicitude pour les Mi-

niſtres fidéles, pour les vieillards du Preſbytère, pour ces bons & ſaints Prêtres que l'activité même de leur zèle réduiſoit à des infirmités précoces »?

Ces dernières paroles ſervent à l'Orateur de tranſition naturelle pour paſſer au détail des actions de bienfaiſance particulière & générale, publique & ſecréte. Elles ſont immenſes, & les Pauvres n'avoient qu'à ſe féliciter de voir tant de richeſſes accumulées ſur la tête de M. *Phélippeaux ;* dans ce grand nombre de traits de bienfaiſance, je n'en choiſirai que deux ou trois qui vous donneront une idée de ce cœur qui n'étoit pas aſſez connu.

Un homme que l'Archevêque de Bourges avoit beaucoup aimé, & qui, à ſon exemple, donnoit tout aux Pauvres, parce qu'il comptoit ſur ſon illuſtre ami, lui légue en mourant, quoi ? ſes dettes & ſa famille. Ce legs ſacré de l'amitié eſt accepté avec reconnoiſſance & acquité avec fidélité. Les dettes ſont payées, & la famille ſe trouva plus riche par

la mort de son respectable Chef.

Un autre Chef d'une famille distinguée de la Province, vient un jour peindre à son Archevêque sa détresse; mais il lui falloit une somme si considérable qu'il songeoit plutôt en faisant cette confidence, à solliciter des consolations qui pussent l'aider à supporter sa ruine, que des moyens de l'éviter. Le trésor de M. l'Archevêque, qui étoit presque toujours vuide, par la multiplicité des bonnes œuvres qui en absorboient les richesses, l'étoit entièrement la veille. Mais, le jour même, il avoit été rempli par un emprunt. Des larmes de joie coulent des paupières du généreux Pontife; il serre les mains de cet homme respectable & ne peut lui dire que ces paroles: *Je suis trop heureux; j'ai ce qu'il vous faut; venez*, & il le charge de tout son or. Ce gentil-homme hors de lui-même — *Ah Monseigneur!* Comment rendre jamais? — *Il ne s'agit pas de rendre, Monsieur; ne suis-je pas votre Evêque & votre ami?* & cependant il le connoissoit à peine.

Les bornes d'un Extrait ne me permettent pas de rapporter un plus grand nombre de ces traits de bienfaisance, dont furent remplis tous les jours de l'Archevêque de Bourges. Il faut les lire dans l'ouvrage même. Ils y sont racontés avec tout l'intérêt & la sensibilité qu'on peut desirer. Je le répéte, avec plaisir, le style de cette seconde partie, si vous en exceptez quelques expressions incorrectes, en petit nombre, est pur, élégant, facile, à la fois plein d'esprit & de sentiment; union très rare. On sait d'ailleurs, & je l'ai souvent éprouvé, que M. l'Abbé *Fauchet* a du pathétique & des mouvemens. Il ne lui manqueroit donc rien pour être un Orateur distingué & rare dans ce siécle, si l'envie qu'il a d'obtenir les suffrages de certains Corrupteurs du goût, ne le portoit trop souvent à imiter leur style scientifique, leurs expressions boursouflées, leurs comparaisons *méchaniques*; voici d'abord des expressions vicieuses; je vous citerai ensuite des phrâses amphigouriques. Ici ce sont des *sensi-*

bilités pures, là *une affection abandonnée*, pour dire une effusion de cœur. *Ailleurs c'est une âme qui ne peut plus se montrer que dans les plans de la sagesse*. Vous verrez encore un homme qui *verse toutes ses paroles en flots & lumières*.... Un génie qui *disparoit dans l'humilité*.... Un autre qui *s'éclipse dans la confusion des éloges*.... Un autre qui *réalise de grands avantages*... Vous verrez des *principes haineux*, des *travaux studieux*, des *âmes aimantes dont les disparoissantes images nous échappent*.... Une classe *trop étroite de personnes environnantes*.... Un homme *pénétré de ce qu'il n'étoit que lui-même*, pour exprimer qu'il ne tiroit aucune vanité de sa naissance. Enfin, car il faut se borner, une mort qui est *un triomphe pour la sensibilité humaine & pour la bienfaisance divine*, &c. &c.

Mais pour juger des impressions fâcheuses que le style académico-philosophique a produites sur l'esprit de M. l'Abbé Fauchet, il faut vous citer des phrâses entières.

D'abord il vous dit que M. l'Ar-

chevêque de Bourges « avoit assez, dans son âme, du véritable honneur de l'homme, pour ne tenir aucun compte, dans son estime personnelle, de l'honneur factice du Noble, » antithèse puérile, expressions boursouflées pour ennoblir & rajeunir une pensée commune & triviale.

Ensuite on nous apprend « qu'il n'aimoit point ces méthodes stériles où les vérités s'apprennent isolées ; paroissent contradictoires, (qu'est-ce qui aime des vérités qui paroissent contradictoires) *flottent vaguement, sans qu'aucune génération les produise les unes des autres*, qu'aucun lieu commun les enchaîne, qu'aucun ensemble harmonieux les raméne à cette *vaste unité* qui caractérise la science...; qu'il laissoit dans les premières études, un grand essor à la force native des génies divers, *en les dirigeant sur la ligne des principes*, sans les enchaîner jamais, que (1) par

(1) Il y a sûrement ici une faute typographique ; *sans les enchaîner que par*, &c., est une construction vicieuse. Il faudroit, sans

une conviction ſincère & une certitude avouée par la Conſcience.... qu'il avait une force active d'idées hardies & de conceptions généreuſes balancée par une force inerte de ſentiments modeſtes & d'appréhenſions décourageantes.... que le mouvement étoit dans ſes penſées & le repos dans ſes actions, & qu'il n'y avoit que la claſſe trop étroite des perſonnes environnantes, qui pouvoient apprécier une ſi étonnante activité intérieure, unie à une quiétude extérieure plus étonnante encore ».

N'eſt-ce pas là du galamathias double & triple, & remarquez que toutes ces phrâſes ſe touchent. Que dites-vous ſur-tout de ce traité de méchanique ſur les *forces actives* & les *forces inertes*, ſur le repos & le mouvement des penſées, ſur *l'activité intérieure* & la *quiétude extérieure*. Avez-vous jamais vu rien de pareil dans les Boſſuet, les Fénelon, les Maſſillon,

---

les enchaîner autrement que par, &c. ou ſans les enchaîner, ſi ce n'eſt par, &c.

les Paſcal. Nos grands-Hommes du jour ne rougiront-ils donc jamais d'abandonner ces modéles éternels du ſtyle François, pour s'attacher à copier des Corrupteurs dont les prétendus *conceptions généreuſes* font naître les *appréhenſions déſeſpérantes* de la barbarie.

Voulez-vous à préſent un exemple d'un jargon précieux tout-à-la-fois & obſcur. Voici un modéle en ce genre. « Que les doux ſouvenirs ſont amers quand l'imagination s'en abreuve dans la coupe de la mort! On voudroit en vain écarter ce triſte fantôme qui vient flétrir la fleur de nos penſées & empoiſonner les délices de nos ſentiments. Le cœur le repouſſe & le rappelle. Nos images de joie ſe terniſſent de nos pleurs. La vie la plus pleine d'aménité prend une ſombre teinte ſous le pinceau funébre. A l'inſtant même où l'âme ſe rouvre à l'allégreſſe de ces moments heureux qui ſemblent s'écouler encore par la ſenſibilité qui les renouvelle, la mort, l'impitoyable mort raméne la triſteſſe plus aigüe,

la mêle à nos ſenſations flatteuſes, & rend le bonheur même douloureux ».

Ces *fleurs de vos penſées* ſont de fauſſes fleurs, M. l'Abbé, elles ſont du plus mauvais goût. N'en préſentez jamais de pareilles, ſur-tout dans la chaire évangélique; tout votre Auditoire les fouleroit aux pieds.

Enfin, on nous dit que le ſage Tinſeau « avoit d'une main habile au maniement des cœurs, & *ſçavante en ſageſſe*, *remonté tous les reſſorts moraux* de M. l'Archevêque de Bourges, *aux dégrés éminents du mérite intérieur & de la publique eſtime* ». En liſant un jargon auſſi barbare, auſſi inintelligible, n'êtes-vous pas auſſi tenté de déſirer qu'une main habile au maniement des eſprits, & ſçavante en critique, remonte les reſſorts intellectuels de l'Orateur aux dégrés éminents du mérite intérieur & de la publique eſtime? Ce n'eſt pas par ſon ſtyle académique ſeulement que l'Orateur a voulu plaire à nos Philoſophes. Il canoniſe auſſi leur bien-

faiſance, & prétend qu'elle va ramener les beaux jours du Chriſtianiſme. Je ſuis d'un avis tout contraire; mais, comme il n'a fait qu'effleurer cette matière, traitée avec plus de détail dans un autre diſcours qui gémit ſous la preſſe, j'attends la publication de ce nouvel Ouvrage pour vous expoſer mes idées ſur cette heureuſe révolution en faveur du Chriſtianiſme, que M. l'Abbé Fauchet croit être un effet infaillible de la bienfaiſance philoſophique.



LETTRE XI.

Œuvres de M. François de Salignac de la Mothe-Fénelon, Précepteur des Enfans de France, Archevêque Duc de Cambrai. Tome IVme, à Paris, de l'Imprimarie de François-Ambroise Didot, 1787.

CE beau monument, consacré à la gloire de Fénelon, & à l'instruction d'un Prince auguste & le bonheur des Peuples, s'éléve à vue d'œil, Monsieur, grâce aux soins d'un digne Editeur & d'un grand Artiste. Il me tarde de le voir arriver à sa perfection : le volume que je vous annonce n'est pas le moins intéressant de la Collection. Il contient *les Dialogues des Morts & un recueil de Fables*, deux Ouvrages composés, dans le même dessein que *Télémaque*, pour l'éducation de M. le Duc de Bourgogne. A voir l'élégance, le bon goût, la grâce de ces productions, on ne croiroit pas qu'elles sont presque

toutes l'ouvrage du moment; tant étoit grande la facilité de leur aimable Auteur ! Les *Dialogues des Morts*, sur-tout sont également honneur à l'âme & à l'esprit de M. Fénelon. Il réunissent le double mérite d'inspirer la Vertu, de former le caractère & d'apprendre la Fable & l'Histoire. Il est inutile d'observer combien ils sont supérieurs à ceux de Fontenelle. Ils le sont autant que le bon goût, l'urbanité, & la philosophie simple & douce sont préférables au bel-esprit.

Rien de beau que le vrai : le vrai, seul est aimable.

Ceux-ci ont quelquefois tout le sel de ceux Lucien, avec plus de réserve & de sagesse; mais plus souvent ils imitent la manière de Platon : souvent aussi ils tiennent de l'un & de l'autre, témoin le Dialogue suivant que je ne puis résister au désir de vous transcrire ici, Monsieur, d'abord parce qu'il est court, enfin parce qu'il paroît consacré particulièrement à corriger le jeune Duc

de Bourgogne de ses défauts naissants, & à développer le germe de ses vertus. C'est le premier Dialogue, qui a pour titre *Mercure & Caron.*

CARON.

D'où vient que tu arrives si tard? Les hommes ne meurent-ils plus? Avois-tu oublié les aîles de ton bonnet ou de ton chapeau? T'es-tu amusé à dérober? Jupiter t'avoit-il envoyé loin pour ses amours? As-tu fait le Sosie? Parles donc, si tu veux.

MERCURE.

J'ai été pris pour dupe; car je croyois mener dans ta barque aujourd'hui le Prince Pyrochole : c'eût été une bonne prise.

CARON.

Quoi! si jeune?

MERCURE.

Oui, si jeune. Il se croyoit bien malade, & crioit, comme s'il eût vu la mort de bien près.

CARON.

Hé bien, l'aurons-nous ?

MERCURE.

Je ne me fie plus à lui ; il m'a trompé trop souvent. A peine fût-il dans son lit, qu'il oublia son mal & s'endormit.

CARON.

Comment ira-t-il à la guerre ?

MERCURE.

Il la fait avec des échecs, sans mal & sans douleur ; il a déjà donné plus de cent batailles.

CARON.

Triste guerre ! il ne nous en revient aucun mort.

MERCURE.

J'espère pourtant que, s'il peut se défaire du badinage & de la moilesse, il fera grand fracas un jour : il a la colère & les pleurs d'Achile ; il pourroit bien en avoir le courage ; il est assez mutin pour lui ressembler.

On dit qu'il aime les Muses, qu'il a un Chiron, un Phœnix.

CARON.

Mais tout cela ne fait pas mon compte. Il nous faudroit plutôt un jeune Prince brutal, ignorant, grossier, qui méprisât les Lettres, qui n'aimât que les armes, toujours prêt à s'enivrer de sang, qui mît sa gloire dans les malheurs des hommes. Il rempliroit ma barque, une fois par jour.

MERCURE.

Ho, ho ! il t'en faut donner de ces Princes, ou plutôt de ces monstres affamés de carnage ! Celui-ci est plus doux. Je crois qu'il aimera la paix, & qu'il saura faire la guerre. On voit en lui les commencemens d'un grand Prince, comme on remarque, dans un bouton de rose naissante, ce qui promet une belle fleur ».

Je m'arrête à regret, Monsieur ; mais ma lettre deviendroit trop longue. Quelle simplicité de style !

Et, avec cela, quelle grâce! Et sous ces fleurs quelle saine philosophie! que de sages préceptes mêlés d'éloges flatteurs! Je le répéte, ces Dialogues sont bien prés de ceux de Platon & de Lucien. Les Fables sont plus loin de celles de la Fontaine: mais qui peut approcher de ce grand homme? Les Fables de Fénelon, d'ailleurs, sont d'un genre tout différent. Ce sont moins des Fables, que des histoires touchantes & instructives destinées à former l'esprit & le cœur d'un jeune Prince, propres à instruire tous les Princes & tous les hommes. Les Ouvrages de M. Fénelon seront de tous les temps & de tous les lieux; & moi qui vous en rends compte: j'ai lu ce volume tout entier, & je le relirai bientôt encore pour mon propre plaisir.

Je suis, &c.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE XII.

Considérations sur l'Esprit & les Mœurs, à Londres, & se trouve, à Paris, chez les Marchands de Nouveautés.

PREMIER EXTRAIT.

On attribue, Monsieur, cet Ouvrage au même Auteur qui nous a déjà donné des *Considérations sur les Richesses & le Luxe* dont je vous ai parlé avec Eloge l'année dernière. On y reconnoît le même ton, & la même manière; & le sujet en est encore plus intéressant & plus riche. La science des mœurs est, sans contredit, la première de toutes, & la plus utile

à la Société. Il est, sans doute, très-curieux & très-agréable d'étudier l'ordre & l'arrangement du monde & les diverses productions de la Nature : mais y a-t-il dans le monde & dans la Nature un être plus important, plus noble, plus essentiel à connoître que l'homme ? L'Astronomie, la Géographie, la Physique, la Géométrie procurent sans doute à la Société divers avantages ; mais peuvent-ils être comparés à ceux qui résultent de la Morale ? Les Grecs & les Romains, fort ignorans en Géographie, en Géométrie, en Physique, en ont-ils moins été les premiers peuples du monde ; la prospérité d'un Etat ne dépend point de la perfection des arts de luxe, de la multitude des commodités & des jouissances que les riches peuvent se procurer ; elle dépend uniquement des mœurs. Socrate refusoit, avec raison, le titre de Philosophe à ceux qui s'occupoient à compter les étoiles ; il fit descendre la Philosophie du Ciel sur la terre & la borna à la connoissance de l'homme,

Ariſtote eſt le premier Philoſophe qui ait écrit ſur les mœurs ; ſes traités de Morale ont eu un ſort plus heureux que ſes ouvrages de Métaphyſique & de Phyſique ; ils ſont encore lus & eſtimés aujourd'hui pour la juſteſſe & la profondeur des vues, parce que l'homme au fonds eſt le même dans tous les tems & dans tous les Pays, & qu'il a toujours & par-tout les mêmes vices, les mêmes vertus & les mêmes paſſions. C'eſt dans les Ecrits d'Ariſtote que Théophraſte, ſon Diſciple, a puiſé les définitions des vices qu'il dépeint dans ſes *Caractères*. Et ſans doute que les Poëtes comiques lui auront auſſi fourni pluſieurs des traits qui entrent dans ces deſcriptions. La forme de ſon ouvrage eſt monotone & fatiguante ; l'énumération eſt la ſeule figure qu'il employe conſtamment d'un bout à l'autre ; mais ce défaut eſt racheté par la vérité & le comique de ſes tableaux ; il ne ſonde pas les replis du cœur ; mais il peint admirablement l'homme par ſes actions extérieures, & chacun de ſes caractères

peut être regardé comme un sujet de Comédie : si nous avions encore Ménandre, Philémon & les autres Comiques Grecs, nous pourrions juger à quel point ils excelloient dans la peinture des mœurs & des ridicules de la Société, & si la Comédie de caractère leur étoit inconnue. Plutarque nous a laissé d'excellens traités sur les mœurs générales & sur quelques vices particuliers ; ses vies sont autant de caractères tracés de main de maître. Chez les Latins, Cicéron a donné de beaux préceptes de Morale sans aucun détail sur les mœurs particulières. Les Comédies de Plaute & de Térence ne sont que des traductions où l'on trouve les mœurs des Grecs, plutôt que celles des Romains. Horace a bien saisi les principaux ridicules de l'espéce humaine. Pour la finesse, l'enjouement & la vérité, il est bien supérieur au Rhéteur Juvénal qui cependant a des portraits & des caractères d'une touche bien fière & bien mâle. Salluste & Tacite ont peint, avec énergie, les vertus, les vices, les passions des Grands & des Cour-

tiens, Sénèque & Pline l'ancien, sont pleins d'éloquentes déclamations & de descriptions curieuses du luxe & de la corruption de leur siécle. En général les Anciens se sont emparés des grands traits : ils sont des peintres plus vrais, plus vigoureux, plus francs; mais les modernes ont distingué un plus grand nombre de nuances; leurs tableaux sont plus fins, plus délicats: ils paroissent avoir mis plus de profondeur dans les observations, & ils ont pénétré plus avant dans le cœur humain. Mais aussi, chez les modernes les physionomies sont moins décidées, les caractères moins prononcés & les mœurs moins fortes. Ce qui vient de la différence du Gouvernement & de la manière de vivre; mais sur-tout de l'influence des femmes, du mêlange des deux sexes, qui a perfectionné ou, si l'on veut, corrompu la Société, des progrès du Commerce, & de cet esprit social qui a si prodigieusement rapproché les hommes.

Quoique toute la Littérature ne soit autre chose que la Morale em-

bellie ; cependant la peinture des mœurs a toujours été regardée, depuis Molière comme le domaine essentiel de la Comédie ; les romans se sont aussi appropriés depuis quelque tems ce genre de mérite. Nicole & la Rochefoucault sont d'excellens moralistes ; mais ce ne sont pas des peintres de mœurs. Les portraits qui étoient si fort à la mode dans les Histoires sous le régne de Louis XIV, auroient été fort utiles pour la connoissance des mœurs, s'ils n'eussent été communément plus brillans que justes, & si les Auteurs n'avoient pas continuellement sacrifié la vérité aux antithèses. Les Orateurs chrétiens se sont emparés des peintures de mœurs comme d'un moyen puissant pour fixer agréablement l'attention de leurs Auditeurs. La Bruyère observe que les femmes, & en général les gens du monde, « sont si charmés des des-
» criptions qu'on fait de leurs con-
» temporains, de leurs concitoyens,
» de ceux enfin qui leur ressemblent
» & à qui ils ne croyent pas res-
» sembler, que jusques dans la chaire

» on se croit obligé souvent de suspendre l'Evangile pour les prendre » par leur foible & les ramener à » leurs devoirs par des choses qui » soient de leur goût & de leur » portée ».

Les caractères de la Bruyère, fort supérieurs à ceux de Théophraste, tiennent un rang distingué parmi les monumens immortels qui ont illustré le siécle de Louis XIV & qu'on n'a point encore égalés; cet ouvrage, dicté par le génie, est toujours neuf & le sera long-tems; la manière en est vraiment piquante & originale; on y admire des qualités qu'il est difficile de concilier, le brillant & la solidité, la force, la délicatesse, les richesses de l'imagination avec une noble simplicité; la hardiesse & la profondeur réunies à la justesse, & par-dessus tout cela une inépuisable variété de tours & de formes, & cette vigueur admirable de sens & de raison qui semble être le caractère distinctif des bons ouvrages de ce siécle.

Lorsque la corruption est parvenue

au point d'infecter presqu'également toutes les classes de la Société; lorsque les vices se sont tellement multipliés, qu'ils sont devenus les mœurs générales, il est alors très-difficile de les peindre avec succès: les coupables, forts de leur grand nombre, insultent alors au censeur qu'ils traitent de déclamateur ou de pédant; la satyre est en horreur à tout le monde, parce que tout le monde la craint; on ne représente plus que des Vertus & des êtres de raison sur la scène; les vices sont sacrés & sous la protection même de la Nation. Voilà pourquoi tous les Philosophes modernes, tous les Ecrivains à la mode se gardent bien d'attaquer les mœurs, & sont toujours fort contens de leur siécle. Voilà pourquoi Duclos n'a fait ni portraits, ni caractères & n'a donné que des considérations générales, quelquefois fines & ingénieuses, souvent communes, mais toujours froides & mesquines: cependant le tableau de nos mœurs, totalement changé depuis Louis XIV, demandoit un nouveau peintre qui osât succéder à la Bruyère.

L'Auteur du Livre que je vous annonce a eu le courage d'entreprendre cette tâche; il a suivi la route ouverte par la Bruyère; comme lui, il a tracé des caractères; il a écrit des maximes & des pensées détachées, au lieu de faire comme Duclos des Chapitres de Morale. Son ouvrage rappelle toujours la Bruyère, & ne le fait pas toujours regretter.

Vous jugez bien, Monsieur, qu'un amas de morceaux détachés n'est pas susceptible d'analyse: je me bornerai donc à relever quelques idées fausses, à citer quelques passages qui présentent plus d'intérêt, soit par leur application aux mœurs actuelles, soit par leur rapport avec des objets importans & sur-tout avec la Littérature.

L'Auteur pense qu'on doit juger de la supériorité des esprits par l'obscurité & la distance des objets qu'ils ont découverts; en conséquence il place au *premier rang des intelligences supérieures de ce monde*, *Newton* & *Bacon*, parce qu'ils ont percé l'obscurité qui couvroit les loix de la

Nature & apperçu clairement les objets à la plus grande distance ; il ne met qu'au second rang le Philosophe, le Législateur, qui *connoît l'homme, les ressorts qui le font agir, les moyens de le diriger & d'assujétir ses penchans* : *ce* sont, dit-il, *les Newton du monde moral.* Il me semble cependant que le monde moral l'emporte autant sur le monde physique que l'Esprit sur la Nature. Ce n'est pas toujours la difficulté d'une découverte qui en fait le mérite ; il faut sur-tout avoir égard à son utilité, & je ne sçais d'ailleurs s'il n'est pas aussi difficile de lire dans le cœur de l'homme que de lire dans les cieux : il est du moins très-certain qu'avant les découvertes de Newton, les hommes n'en étoient pas moins heureux, les Etats moins florissans ; on s'en étoit passé long-temps ; on s'en seroit encore bien passé : l'attraction n'a influé en rien sur le bonheur de l'Humanité ; mais les Philosophes, les Législateurs qui ont réuni les hommes sauvages, qui leur ont donné des mœurs & des loix,

qui ont fait fleurir les arts utiles, le Commerce & la Justice sont les Génies tutélaires de la Société, les Bienfaiteurs de l'espéce humaine, &, à mon avis, fort supérieurs à tous les Géométres & à tous les Astronomes passés, présens & futurs.

Dans le même article, Jean-Baptiste Rousseau est traité avec beaucoup de légèreté & d'injustice; il n'en faut pas être surpris, car l'Auteur est adorateur & fanatique de Voltaire. Il n'étoit cependant pas fait par une admiration aveugle, ni pour être l'écho des Valets de Voltaire qui se sont tous écriés pour flatter sa haine & sa basse jalousie, que Rousseau étoit *dénué de pensée & de philosophie*, qu'il *ne parloit point à l'âme & à l'esprit*, & qu'il étoit seulement *remarquable par l'harmonie de son style*. A ces assertions dont la fausseté est évidente, l'Auteur ajoute une gentillesse de sa façon; c'est que Rousseau *pourroit être considéré*, non pas comme un Poëte, mais simplement *comme un Musicien*: & encore ce seroit un mauvais Musicien; car

un Musicien qui ne va point au cœur; qui ne dit rien à l'âme, & dont l'harmonie n'est que du bruit ne tarde pas à nous ennuyer : ainsi voilà le Prince de la poësie-lyrique, en France, réduit au titre de mauvais Musicien; au reste, le même Censeur, qui ne voit que des mots dans Rousseau, regarde Fontenelle comme une *lumière de son siècle* parce qu'il a sçu rendre avec netteté les idées d'autrui : ces deux jugemens également iniques partent de la même source.

C'est sans aucun fondement que Montesquieu & Voltaire qui, assûrément, n'ont rien de commun, se trouvent ici associés, & présentés comme les *créateurs de l'esprit de leur siècle.* « Il n'est, dit-il, aucun Ecri-
» vain qui ait fait en Morale & en
» Politique une révolution aussi éton-
» nante, qui ait influé comme eux sur
» l'esprit, les mœurs de toutes les
» classes de la Société. Les opinions,
» les sentimens de Montesquieu &
» de Voltaire s'étendent sur tous les
» objets qui intéressent le monde
» pensant ».

Je suis fâché qu'un Auteur si fin, si ingénieux, si délicat, quelquefois même si profond, se soit laissé embéguiner des idées creuses de quelques Charlatans, & que sur cet objet, il montre tant de crédulité & si peu de philosophie. Où est donc cette révolution en Morale & en Politique? Quelqu'admirable que soit l'*Esprit des Loix*, que je regarde comme un Ouvrage de génie, je défie tous les Philosophes modernes, d'y trouver une seule idée relative à la Politique, qu'on puisse regarder comme vraiment neuve & inconnue à ceux qui avoient écrit avant Montesquieu sur cette matière. Depuis la publication de l'*Esprit des Loix*, l'Etat a-t-il changé de forme? Les principes de Gouvernement ne sont-ils pas toujours les mêmes? Il ne s'est donc fait aucune révolution en Politique, ni dans les idées de la Nation, ni dans la réalité. Et certes, ce seroit la première fois que, depuis l'origine du Monde, on auroit vu un Gouvernement s'améliorer dans le temps même où le luxe, la

frivolité, la corruption des mœurs dont l'effet nécessaire est de rendre les Peuples esclaves, étoient portés à leur comble : le *Télémaque* de Fénelon, plein de mouvement, de pathétique & de chaleur, étoit bien plus fait que l'*Esprit des Loix* pour opérer une révolution en Politique : il n'en a cependant opéré aucune, parce que ce ne sont point les livres qui opèrent les révolutions ; & j'en dirai la raison tout-à-l'heure.

Il ne s'est pas plus fait de révolution en Morale : plusieurs Ecrivains il est vrai, ont attaqué, dans ces derniers temps, les principes fondamentaux de la Société ; mais ils ne les ont pas anéantis ; les vertus & les vices sont encore les mêmes qu'autrefois. C'est dans les mœurs qu'il s'est fait une révolution terrible : les principes subsistent ; mais on les perd de vue ; on les oublie ; on les méprise : ce ne seroit pas pour Voltaire un grand honneur d'être l'Auteur de cette révolution ; mais pourquoi la lui attribuer gratuitement ? N'est-il pas assez coupable de l'avoir

favorisée, fortifiée, étendue autant qu'il l'a pu par ses écrits? La révolution des mœurs a été l'ouvrage du luxe; concentré, réprimé par la piété & l'austérité des dernières années de Louis XIV, il s'est débordé avec impétuosité sous la régence. C'est alors que la corruption, long-temps forcée d'emprunter le masque de l'hypocrisie, s'est montrée à découvert: l'explosion des mauvaises mœurs a été encore secondée par l'agiotage, par le bouleversement des fortunes, par la paix & la prospérité de la France sous le ministère du Cardinal Fleury. Ce ne sont point les livres qui font les révolutions, parce que les livres ne réussissent jamais, quand ils choquent l'esprit & le ton du siécle: les plus beaux discours sur la Tolérance auroient paru ridicules sous Charles IX. Voltaire n'a donc point fait la révolution, il l'a suivie; il n'a point créé l'esprit de son siécle, mais il l'a flatté: ses facéties, ses impiétés, ses mauvais raisonnemens n'auroient point eu de succès dans le siécle grave, religieux & sensé de Louis XIV;

il eût été obligé pour se faire lire d'être décent, judicieux, instruit, & dès-lors il n'eût pas eu le quart de la réputation dont il a joui depuis. Lorsque la France étoit occupée d'opinions religieuses, enivrée d'idées de gloire & de conquêtes, subjuguée par l'admiration & le respect qu'inspiroit Louis XIV, les raisonnemens sur la politique n'auroient pas fait fortune : *l'Esprit des Loix*, s'il eût paru alors, n'eût pas été lu par la bonne Compagnie : mais il étoit impossible qu'il parut ; parce qu'un bon écrivain consulte ordinairement le goût de son siécle : au reste j'ignore si notre Auteur a voulu faire un mérite à Voltaire d'avoir répandu & propagé l'irréligion & les mauvaises mœurs, en lui donnant le titre pompeux de *créateur de l'esprit de son siécle*. Pour Montesquieu, on lui doit d'avoir mis à la portée des gens du monde, des idées très-saines sur la politique, & d'avoir contribué par-là à éclairer le gros de la Nation. C'est ce qui lui donne un grand avantage sur Voltaire, chez qui l'on

ne trouve aucune instruction ; ôtez à Voltaire quelques idées rebattues sur l'Humanité & la tolérance, il ne lui reste que des plaisanteries, des blasphêmes, des calomnies, des erreurs ; il n'a ni vues, ni profondeur, ni érudition ; c'est assûrément un Ecrivain très-ingénieux, très-agréable & très-amusant, mais en même-temps très-superficiel, très-frivole, & sur-tout très-peu philosophe.

Aveuglé par les Préjugés philosophiques sur le prétendu progrès de nos lumières ; l'Auteur, malgré son esprit, sa philosophie, s'est laissé entraîner dans des assertions absurdes qu'il a développées avec une sorte de complaisance & auxquelles il n'a malheureusement donné que trop d'étendue ; car cet amas de chimères dépare absolument son ouvrage. « En réfléchissant, dit-il, à la » marche de l'esprit, aux progrès des » lumières, à leur distribution géné- » rale, à la multitude des ouvrages » de tout genre, il me semble quel- » quefois qu'il viendra un temps où » il sera impossible, autant qu'il sera

» inutile d'avoir de l'esprit & des
» talens. Le Domaine de la pensée
» sera comme un vaste pays dont
» la carte sera tracée sur une grande
» échelle, & dont les plus petites par-
» ties seront connues..... lorsque l'on
» connoîtra les plus petits replis de
» l'amour-propre, qu'on aura expli-
» qué toutes les apparentes contra-
» dictions de l'homme ; que les Au-
» teurs Dramatiques auront mis en
» action, exposé en spectacle, ce qui
» est en maximes, que les symptô-
» mes, la Pantomime des passions,
» seront indiqués, connus, leur ac-
» cent noté, leur geste dessiné ; l'homme,
» ainsi exposé aux yeux de tous, sera
» comme une pendule à jour, dont
» on voit tous les ressorts, dont l'œil
» suit tous les mouvemens. Tout sera
» réduit alors en axiomes, en ma-
» ximes constantes ; personne ne
» pourra échapper à la pénétration
» générale ; la vérité ou la fausseté
» d'un sentiment sera connue à des
» signes autrefois imperceptibles &
» qui exerçoient toute la sagacité
» de l'Observateur. Une femme

» sçaura, avec précision, si elle est
» aimée de son amant, & à quel
» dégré, parce qu'il y aura des
» symptômes infaillibles pour con-
» noître si c'est l'imagination exaltée,
» ou la vanité flattée qui l'attache,
» s'il ne suit que l'impulsion des
» sens, ou s'il céde à une véritable
» passion. Tous les genres d'esprit
» seront connus : on aura des ther-
» momètres sûrs pour les indiquer
» & en fixer les dégrés. On sçaura
» qu'un tel genre d'esprit est incom-
» patible avec un autre ; on distin-
» guera, on assignera ce qui ap-
» partient au caractère ; & ce qui
» appartient à l'esprit. On sçaura
» d'avance qu'un homme sera un
» grand Ministre, un grand Général,
» à certains traits caractéristiques, à
» certaines manœuvres. Chaque phy-
» sionomie, soumise à des régles cer-
» taines, à un jugement prompt &
» sûr, ne pourra plus en imposer.
» A cette époque, on ne fera plus
» de livres. La satiété se sera em-
» paré de tous les esprits. Quels ou-
» vrages pourroit-on composer? En

» champ de la Morale & de la
» politique sera entiérement défriché,
» toutes les situations tragiques &
» comiques, épuisées, connues de
» tout le monde, &c. »

J'ai d'abord été tenté, pour l'honneur de l'Auteur, de regarder ces idées comme un persifflage ; mais l'article est si long, le ton en est si sérieux qu'il n'y a pas moyen de s'y tromper. Comment est-il possible que la superstition & le fanatisme philosophique ayent égaré, à ce point, un aussi bon esprit, un homme aussi instruit & aussi judicieux. Comment n'a-t-il pas sçu distinguer les sciences exactes qui n'ont aucun rapport aux mœurs, & que le temps perfectionne nécessairement, d'avec les arts & les lettres sur lesquelles les mœurs ont la plus grande influence, & qui, parvenus à un certain dégré de perfection, tendent toujours à s'allier & à se corrompre avec les mœurs publiques ? Un Auteur qui a fait un très-bon ouvrage sur le luxe, doit-il ignorer que le principal effet du luxe excessif est d'affoiblir l'esprit, de le ren-

dre incapable d'application, d'abrutir l'homme & de le réduire peu à peu aux seules sensations physiques ? Il est de fait, & l'expérience prouve qu'à mesure que le luxe s'étend au-delà de certaines bornes, le bon sens & le goût diminuent, les ames s'abâtardissent, les esprits deviennent faux. La marche de l'esprit, dans les ouvrages de littérature, n'est donc pas toujours en avant comme celle des sciences. Les progrès du luxe & la décadence de l'esprit sont deux effets aussi tristes que nécessaires du mouvement continuel qui entraîne toutes les choses humaines. Il est dans la nature de l'homme de désirer toujours d'être mieux qu'il n'étoit, & ce désir naturel est la source de la corruption des cœurs & des esprits : s'il y avoit un véritable progrès dans notre raison, dans nos lumières, dans nos connoissances morales, les ouvrages qu'on imprime aujourd'hui ne seroient-ils pas plus solides, plus sensés, plus profonds que ceux qu'on publioit autrefois. Il est cependant de la dernière évidence que les livres

sont aujourd'hui remplis d'impertinences, d'absurdités, de pensées fausses & de mauvais raisonnemens ; nous n'avons encore pu parvenir, je ne dis pas à surpasser, mais à égaler dans l'éloquence & dans la poësie un seul des grands hommes du siècle de Louis XIV. Si l'on ne fait plus aujourd'hui de Tragédies comme celles de Corneille & de Racine, des Comédies comme celles de Molière & de Regnard, ce ne sont pas les sujets, ce sont les Auteurs & les Juges, c'est l'intelligence, le goût & le talent qui manquent. Dans un genre qui paroît être plus que les autres du ressort de l'esprit & de la philosophie, dans la peinture des moeurs & des caractères, notre Auteur fournit lui-même une preuve contre son systême : car je ne crois pas qu'il prétende être supérieur ni même égal à la Bruyère. Lui-même convient dans sa Préface que *ce qui doit détourner de suivre la route tracée par la Bruyère, c'est le désespoir d'approcher de son modèle* : il n'y a donc point de progrès réel dans l'esprit humain ; les pro-

ductions de ce siécle l'attestent, & plus "
encore son ton, sa frivolité, son "
fanatisme, sa crédulité qui le rend
dupe des Charlatans de toute espéce,
& sur-tout les sottises sans nombre "
dont on est témoin chaque jour. Je "
crois bien aussi qu'un temps viendra
où l'on ne fera plus de livre, non pas
parce qu'on sçaura tout, mais parce
qu'on ne sçaura rien, pas même lire. "
On ne fera plus ni Tragédies ni Co- "
médies, non pas parce que toutes "
les situations comiques & tragiques "
seront épuisées, mais parce qu'elles "
demanderoient trop d'application de "
la part des Spectateurs; on se con- "
tentera de Pantomimes qui parleront "
aux yeux, sans rien dire à l'esprit; &, "
en général, de tous les arts & de "
toute la littérature, il ne restera que "
ce qui pourra flatter les sens, ce qui "
pourra être saisi & goûté sans que
l'âme s'en mêle.

J'ai été moins surpris des erreurs
dans lesquelles l'Auteur est tombé
sur ce sujet, quand j'ai lu ses idées
sur le *Bon-sens*. « Il est commun "
» dit-il, d'entendre distinguer le bon

» sens & l'esprit, vanter l'un aux » dépens de l'autre. Les gens médiocres excellent dans l'art de relever les fautes des hommes d'esprit, & ils ont leur raison pour » donner toute préférence à ce qu'ils » appellent bon-sens. Mais comprennent-ils ce qu'ils disent ? C'est ce » qui n'est pas clair. Un coursier » vigoureux qui s'élance avec impétuosité dans une vaste plaine, qui » franchit d'un saut léger de larges » fossés, fait quelquefois des faux pas, » tandis qu'un cheval sans vigueur » parcourt d'une allure tranquille & » assûrée un petit espace. Le bon-sens est une foible lumière qui » éclaire un horison borné, & qui » suffit pour conduire sûrement celui qui n'étend pas plus loin sa » vue.

» Lorsqu'on est vieux, on abrége » ses jours en se livrant aux plaisirs » de la jeunesse. Voilà le langage du » bon-sens.

» *La vieillesse est un tyran qui* » *défend, sous peine de la vie, les* *plaisirs*

» *plaisirs de la jeunesse* (1). Voilà » l'expression de l'esprit ».

On peut avoir du bon-sens, sans esprit; mais il n'y a point de véritable esprit sans bon-sens; l'esprit n'est que la parure de la raison : si l'un & l'autre doivent être séparés, il faut sans doute préférer le corps à l'habit, & le bon-sens à l'esprit. Le bon-sens n'est point *une foible lumière qui éclaire un horison borné*; sa vue s'étend sur tous les objets, & se porte aussi loin que la raison humaine peut aller. La pensée la plus hardie & la plus profonde, en apparence, perd tout son mérite, si elle n'est pas juste, & la justesse dépend du bon-sens : l'exemple même que l'Auteur cite pour prouver la supériorité de l'esprit sur le bon-sens se tourne contre lui. Car l'*expression de l'esprit* n'en dit pas plus que le *langage du bon-sens*; c'est exactement la même pensée revêtue d'un tour plus agréable, & l'homme de *bon-sens* à qui cette idée est venue le premier, a vu aussi loin que

---

(1) La Rochefoucault.

l'homme d'esprit qui a pris soin de l'habiller. Pour bien écrire, il faut d'abord bien penser; & bien penser est du ressort du bon-sens; voilà pourquoi l'on écrit fort mal aujourd'hui; & nos ingénieux Auteurs qui veulent trop étendre leur horison, ne voyent que des brouillards, des vapeurs & des nuages.

« En raison de ce qu'on jouit d'un,
» plus grand fonds de bien, on a
» moins besoin d'argent comptant;
» en raison de ce qu'on posséde un
» plus grand dégré de conception,
» on a moins besoin de sçavoir ».

Cette pensée est obscure & fausse. On ne peut d'abord établir aucune parité, aucun rapport entre le bien-fonds & l'argent comptant d'une part, & de l'autre la conception & le sçavoir; car un grand fonds de bien produit bientôt, & nécessairement de l'argent, comptant; au lieu qu'un grand dégré de conception ne produit le sçavoir qu'avec le secours de l'étude: d'ailleurs, la conception ne pouvant s'exercer que sur ce qu'on sçait, ou sur ce qu'on veut appren-

dre, le plus grand dégré de conception ne nous dispense pas de sçavoir beaucoup, mais nous en donne un moyen prompt & facile; il vaudroit autant dire qu'en raison de ce qu'on a de meilleurs yeux, on a moins besoin de voir.

« Je suppose que Voltaire, dont » l'amour-propre étoit si sensible, dans » qui l'amour de la gloire a été si » dominant, je suppose que cet » homme célébre, parvenu à une » extrême vieillesse sans avoir épuisé » le don de la pensée, porte ses » regards sur le tableau de sa vie » active, glorieuse, agitée; en voyant » la Nation prosternée devant son » génie, en parcourant ses divers » triomphes, accablé sous ses lau- » riers, ne doit-il pas convenir, avec » lui-même, qu'il a été heureux »?

Cette réflexion me paroît bien peu juste & bien peu philosophique. Quoi! parce qu'une troupe de Fanatiques, ameutés par la cabale, ont fait expirer ce malheureux vieillard dans les convulsions de la plus méprisable vanité, on le juge heureux,

C'est bien mal connoître le cœur humain, & la nature des passions. Voltaire a été moins flatté des frénétiques applaudissemens de la canaille philosophique, qu'il n'a été mortifié de l'indifférence de la Cour; dans ce pays soumis, plus que toute autre, aux bienséances extérieures, on n'a point voulu voir un homme qui les avoit toutes violées, pour ne pas paroître approuver, aux yeux de la Nation, les infamies dont il s'étoit rendu coupable. D'ailleurs croit-on que Voltaire, dans les momens où son ambition assoupie lui donnoit quelque relâche, ne se soit pas souvent reproché amèrement ses honteuses manœuvres, ses emportemens scandaleux, ses lâches calomnies, & la bassesse des moyens qu'il employoit pour arriver à la gloire : a-t-il pu se dissimuler que l'horrible abus qu'il faisoit de ses talens, n'étoit propre qu'à lui attirer l'indignation & le mépris de tous les esprits bienfaits, de tous les honnêtes-gens, de tous les vrais Philosophes ? Et l'on veut qu'il ait été heureux ! on nous pré-

sente sa vie comme *glorieuse & la Nation prosternée devant son génie*; il a dû, sans doute, éprouver quelques plaisirs bien vifs; mais il me semble qu'il n'appartenoit pas au corrupteur de sa patrie, au fléau de la Société de connoître le bonheur.

Voilà, Monsieur, bien des critiques, & ce ne sont pas les seules; l'ouvrage cependant a beaucoup de mérite; c'est à cause de cela précisément qu'il importe d'en relever les erreurs, parce que l'Auteur est fait, par ses talens, pour en imposer aux Lecteurs & s'attirer leur confiance. Mais il est temps de me délasser de cette pénible fonction, en arrêtant ma vue sur les endroits agréables & intéressans qui sont en grand nombre, & qui méritent les plus grands éloges: le morceau peut être le plus brillant, le mieux pensé & le plus profond, est le parallèle de Henri IV & de Louis XIV, où l'Auteur semble, contre l'opinion publique, donner quelqu'avantage à ce dernier. Henri IV est en possession de tous les cœurs. Son nom seul excite l'en-

thousiasme; sa bonté, son affabilité, sa gaîté vive & franche, ses réparties ingénieuses & naïves, ses manières populaires; tout, jusqu'à ses foiblesses, intéresse & touche les bons François, & Henri IV est encore plus aimé aujourd'hui qu'il ne l'étoit de son vivant. Louis XIV au contraire a beaucoup perdu de sa réputation depuis sa mort : les Philosophes modernes n'ont jamais pu lui pardonner son respect pour la Religion de ses Pères : ils paroissent avoir oublié ses grandes qualités pour se souvenir seulement qu'il a été dévôt sur la fin de sa vie. Quelques bons esprits ont essayé de le venger de cette injustice, & aucun ne paroît y avoir mieux réussi que notre Auteur. Il observe avec sagacité, que Henri IV a été redevable de ses plus aimables vertus, à son éducation, à sa pauvreté, à ses malheurs, aux circonstances critiques où il s'est trouvé; il n'a point eu à se defendre contre l'ivresse de la prospérité, contre les séductions de la flatterie, & cependant il a plus de foiblesses encore que

Louis XIV, & beaucoup moins d'empire sur ses passions; l'amour lui a fait souvent oublier qu'il étoit Roi; au lieu que, dans Louis XIV, l'amant n'a jamais dégradé le Monarque; Henri IV avoit plus de bravoure, entendoit mieux la guerre; mais Louis XIV avoit plus de grandeur & d'élévation dans l'âme, & connoissoit mieux l'art de gouverner: il y a plus de simplicité, plus de naturel chez Henri IV; mais Louis XIV a plus de noblesse & de dignité. Le premier est un homme plus aimable, l'autre paroît être un plus grand Roi. Ce qui pourroit donner quelqu'avantage à Henri IV, c'est que, sous son régne l'Agriculture & les arts utiles ont été encouragés; au lieu que, sous Louis XIV, on a préféré le Commerce & les arts de luxe; mais il en résulte seulement que Sully a été un plus grand Ministre que Colbert. Un article cependant sur lequel l'Auteur du parallèle n'a point assez insisté, & qui me paroît devoir faire pancher la balance en faveur de Henri IV, c'est le tendre intérêt qu'il

a toujours témoigné pour son Peuple; c'est le désir qu'il avoit de le rendre heureux. Louis XIV, du haut de ce théâtre où il représentoit avec tant de majesté, n'a pas daigné abaisser ses regards sur le Pauvre; & son ambition a coûté cher à ses Sujets.

Il y a dans cet ouvrage plusieurs caractères absolument dans le goût & dans la manière de la Bruyère, & qui feroient honneur à ce grand maître. Je vais, Monsieur, vous en présenter deux qui pourront vous faire juger du mérite des autres.

« Votre maison, Arsure, vous a » coûté la moitié de votre fortune, » & il faut convenir que c'est une » jolie boutique, qui égale presque » le petit *Dunkerque*. Tout y est » placé avec symétrie & en vue pour » faire effet. Ces trois volumes qui » sont sur un bureau, sont changés » de tems en tems, mais figurent au » même endroit; le papier & l'écri- » toire sont à la même place. Quel » ordre admirable! Je crains en » parcourant une si agréable de- » meure, de déranger quelque chose

« & vous éprouvez, sans doute, le
» même embarras. Où vous tenez
» vous Arsure? Dans quel coin êtes
» vous relégué? car je ne vois au-
» cune trace d'action, de mouvement,
» rien qui m'atteste que ce lieu est
» habité. Le parquet est si glissant
» qu'on a peine à s'y soutenir. Vous
» n'y êtes pas souvent, & votre fem-
» me & votre fils si chéri n'y ont
» pas d'habitation. Ah! je le sens,
» vous craignez de gêner le Public:
» c'est une grande privation. Mais
» aussi quelle volupté, lorsqu'à la
» Cour, à la Ville, on envoye à l'envi
» chez vous demander un billet pour
» être introduit. Vous venez de tems
» en tems donner un coup-d'œil à
» votre maison, à vos jardins & voir
» si tout est en place; mais vos plai-
» sirs sont quelquefois troublés. Par
» exemple vous avez appris hier,
» avec chagrin, qu'une grande dame
» étoit venue voir votre maison, &
» que la mousse qui couvre en partie
» ces ruines, dont l'entretien vous
» coûte si cher, avoit été emportée
» par la pluie. Vous avez sçu que dès

» Ouvriers avoient laissé leurs outils
» dans votre Temple antique, &
» que la rivière s'étoit trouvée pres-
» que à sec par la faute du Fontai-
» nier; redoublez de soin, Arsure,
» si vous voulez conserver votre
» considération. Epiez votre Con-
» cierge, pour vous assûrer s'il a bien
» soin de montrer tout avec intel-
» ligence, de fixer l'attention des
» curieux sur ce qu'il y a de plus
» singulier. Il ne faut qu'une négli-
» gence pour vous perdre dans le
» Public. Ces jeunes filles que vous
» payez pour figurer dans diverses
» attitudes au bout de la prairie s'é-
» cartent quelquefois; je vous en
» avertis. Ayez soin sur-tout que ce
» vieillard, que cette femme & ces
» enfans dont l'emploi est de si-
» muler un ménage de campagne,
» dans une chaumière, ne manquent
» pas de se trouver à leur porte à
» l'arrivée d'une brillante compagnie.
» Ne vendez jamais votre maison,
» Arsure, quelque cher qu'elle vous
» coûte, vous seriez un Ministre
» hors de place. Vous riez, Arsure,

» en voyant des enfans qui s'occu-
» pent à faire une Chapelle. Vos
» occupations ne sont pas différen-
» tes, & sont encore plus vaines.
» C'est pour leur amusement qu'ils
» travaillent; & vous pour qu'on
» parle de vous ».

Voici un second caractère où l'Auteur a peint, avec autant de vérité que de force, l'homme vain & personnel.

« Chrépis a de la politesse dans
» les manières, de la souplesse dans
» le caractère, de l'égalité dans l'hu-
» meur : il n'affectionne rien parti-
» culièrement, & s'il présente l'air
» de l'intérêt, c'est à coup sûr pour
» une personne qui a des rapports
» avec des gens en faveur ou à la
» mode. Il est répandu dans toutes
» les Sociétés & tient toujours à
» celle qui domine. Il a une provi-
» sion de quelques histoires qu'il ra-
» conte avec grâce : il ne choque
» l'avis de personne; sourit obligeam-
» ment; jamais il ne se brouille;
» &, lorsque le crédit d'un homme
» en place menace ruine, Chrépis

» s'en éloigne insensiblement, & il
» se trouve toujours lorsqu'il est dis-
» gracié, qu'il avoit lieu de s'en
» plaindre. Il passe pour sûr dans la
» Société, & cette vertu coûte peu
» à un homme que rien n'affecte.
» Ses mœurs ne sont ni bonnes ni
» mauvaises ; elles sont celles du
» siècle où il vit, & de la Société
» qui prime. Il est l'ami de tous les
» gens en place, & il a l'attention
» de ne jamais rien demander, ou
» de ne solliciter que foiblement.
» Ne vous adressez pas à lui pour
» obtenir quelqu'appui ; il devine les
» besoins, & sa froideur annonce, à
» l'avance, qu'il prévoit que vous
» allez lui faire une demande. Chré-
» pis, pendant quarante ans, est
» accueilli avec empressement des
» Grands, des Ministres, des Gens
» en faveur, qui sont assûrés de
» n'être jamais importunés de ses
» demandes. Il dîne avec le Mini-
» stre qui est renvoyé le soir ; il
» soupe avec celui qui lui succède :
» on le prie à toutes les nôces ; il
» est engagé à toutes les fêtes : Chré-

» pis semble être de toutes les fa-
» milles; il ne suffit pas aux invi-
» tations. Une telle existence est
» d'un si grand prix à ses yeux que
» rien ne pourroit l'engager à la
» compromettre : il est inutile à
» l'Etat, à ses amis, à ses parens.
» L'homme de mérite, le malheu-
» reux persécuté n'ont aucun droit
» à son appui; il ne lui coûteroit
» qu'un mot pour faire le bonheur
» de son ami; il ne le dira pas: Il
» ne faudroit qu'une démarche pour
» empêcher de commettre la plus
» grande injustice; Chrépis ne la fera
» pas : non, jamais il ne risquera
» d'embarasser un instant un homme
» en place, d'en être reçu avec un
» air moins ouvert ».

Il y a dans cet Ouvrage, Monsieur, tant de choses intéressantes qu'il n'est pas possible d'en donner une idée suffisante dans un seul article. D'ailleurs les bons livres sont aujourd'hui si rares, qu'il faut un peu s'occuper de ceux qui en valent la peine.

Je suis, &c.

LETTRE XIII.

Chanſons Anacréontiques, &c. du Berger Sylvain. A Paris, chez l'Auteur, rue des Prêcheurs, n°. 29. L'Editeur, P. Remy, *rue des Grands-Auguſtins; & chez* J. B. G. Muſier, *Libraire, Quai des Auguſtins.*

Des Chanſons *du Berger Sylvain!* Cela eſt bien paſtoral, Monſieur. Une corbeille de fleurs orne le Frontiſpice de Recueil; cela eſt galant. La peinture vient ici au ſecours de la Poëſie, car elles ſont ſœurs. Chaque Piéce a ſa Vignette : il n'eſt rien de plus joli. Il eſt vrai que les Tableaux ſont médiocres; mais tout en eſt mieux aſſorti. Ce volume eſt bien mince, & cependant il n'y en a que la moitié d'imprimé, car l'autre eſt en blanc. Chaque Piéce eſt accompagnée d'une feuille vierge; &, en bonne conſ-

cience, le Libraire ne devroit faire payer que la moitié de l'ouvrage; mais, après tout, quelquefois le blanc repose; ce n'est pas toujours ce qu'il y a de plus mauvais: par exemple, j'aimerois autant la page blanche que celle où sont écrits ces six vers seulement:

Viens, ma Zulmé
Dans les bras de ton bien-aimé
D'amour consumé!
En ces lieux
Soyons heureux,
Deux.

Quels vers! mon exclamation peut servir pour ceux qui suivent:

Ta bouche (*notre Idolâtrie!*)
Faite pour le propos badin,
Deviendroit-elle plus jolie,
Quand tu saurois parler latin?....

Je me garderai bien de m'appesantir sur des productions légères; mais je voudrois que le *Berger Sylvain* eût songé quelquefois à ce vers de Virgile:

Si canimus Silvas, Silvæ sint Consule dignæ.

Il n'auroit pas dit à une femme bel esprit :

> Sur *les Bancs poudreux de l'Ecole*,
> Je n'aimerois pas à te voir,
> Dans *les volumes de Barthole*
> Puiser un pénible savoir.

Quelle est la femme qui aille s'asseoir sur les *Bancs poudreux de l'Ecole?* En voit-on une seule qui pâlisse sur *Barthole? Puiser dans les volumes de Barthole*, cela est-il François?

> Pallas, *de tous les Arts la mère*,
> N'obtint cependant pas le prix;
> Vénus, qui ne savoit que plaire,
> Le reçut des mains de Pâris.

Je ne parle point ici des vers qui sont tout-à-fait prosaïques; mais la pensée est fausse. Quoi! parce que Vénus a été préférée à Pallas, on conseillera à une jeune femme d'apprendre seulement à plaire?

Ah! Coridon, Coridon! quæ te dementia cœpit?

Je trouve plus de vérité dans ces vers *à Mélise*.

Tu ne sais pas les retenir,
Ceux qui s'empressent sur tes traces :
Melite ! à l'attrait du plaisir,
Que ne joins-tu celui des Grâces !
Ma blessure n'est pas mortelle,
Un seul jour passé près de toi
M'a rendu tout à fait à moi :
Je te crains peu ; tu n'es que belle.

La dernière pièce du *Berger Silvain*, est l'abrégé de sa vie, & finit par ces deux vers :

Après ma mort, tendre Silvie,
Ecris sur ma tombe : *il aima*.

J'y substituerois *il rima*, & ce seroit l'histoire de notre Poëte.

Je suis, &c.



TABLE DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE TROISIÉME VOLUME.

Térée, *Tragédie. Par M.* Lemière, *de l'Académie Françoise, représentée pour la première fois, sur le Théâtre François, le 25 Mars 1761. Prix 30 sols. A Paris, chez la veuve* Duchesne, *Libraire, rue S. Jacques, au Temple du Goût.* Page 3

Nouvelles des Missions Orientales, reçues au Séminaire des Missions étrangères, à Paris en 1785 & 1786. Seconde partie, à Amsterdam, & se trouve, à Paris, chez la veuve Hérissant, *Imprimeur-Libraire, rue Neuve Notre-Dame, à la Croix d'or,* 27

Histoire de la persécution excitée en Chine, contre la Religion chrétienne, en 1784 & en 1785. 27

Lettre à M. Godard, *Avocat au Parlement de Paris, sur un Mémoire relatif à l'affaire de l'Hermite de la Bourgogne.* 44

Léopold de Brunswick, Poëme, par M. Marmontel, *Historiographe de France, Secrétaire perpétuel de l'Académie Françoise; lu dans la séance publique de l'Académie, le 13 Mars 1788, à la réception de M. d'Aguesseau, Conseiller d'Etat. A Paris, chez* Demonville, *Imprimeur-Libraire de l'Académie Françoise, rue Christine.* 3

Réflexions sur le Régne de Trajan; par M. Bayeux, *Avocat au Parlement de Normandie, de l'Académie Royale des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Rouen, Correspondant de celle des Inscriptions & Belles-Lettres de Paris. A Paris, chez* Prault, *Imprimeur du Roi, Quai des Augustins.* 20

IIe *Lettre sur des Assertions avancées, par M. de* Guignes, *dans son Essai historique qui est à la tête des Notices des MSS. de la Bibliothéque du Roi.* 40

Vers à Madame la Marquise de Sillery, ci-devant Comtesse de Genlis, par M. Sabatier de Cavaillon, ancien Professeur d'Eloquence, &c. 45

Portrait de Marie Cécile, *Princesse Ottomane, Fille d'Achmet III, née à Constantinople, le* 4 *Octobre* 1710; *dessiné & gravé par M.* Gaucher, *des Académies Royales de Londres, Rouen, Caen, &c. A Paris chez l'Auteur, rue S. Jacques, vis-à-vis S. Yves, & chez* Buisson, *Libraire, Hôtel de Mesgrigny, rue des Poitevins, N°* 13. 46

Lettre au Rédacteur de l'Année Littéraire, sur l'Histoire des Membres de l'Académie Françoise, par M. d'Alembert. 97

Académie de Lectures, ou Recherches Curieuses, Historiques, Littéraires Morales, Philosophiques & Anecdotes, par une Société de Lecteurs, second Volume; à Paris, de l'Imprimerie de Clousier, *Imprimeur du Roi, rue de Sorbonne, & chez la Veuve* Duchesne, *Libraire, rue S.-Jacques, au Temple du Goût*, 1787. *Avec Approbation, & Privilège du Roi.* 138

L'Ecole des Peres, Comédie en cinq actes, en vers, par M. Pieyre, *de l'Académie Royale de Nîmes; représentée, pour la première fois, par les Comédiens François, le premier Juin* 1787. *A Paris chez* Debure, *l'aîné, rue Serpente, N°* 6, 1788. 145

Alphonse d'Inange, ou le nouveau Grandisson, quatre Volumes in-12, *à Londres chez* Thomas Hookham, *Libraire, n°* 147, New-Boud-

Street, & à Paris chez la veuve Duchesne, Libraire, 1787. 161

Commencement du premier Chant d'un Poëme sur l'éducation Physique des Enfans au berceau, par M. Bert de Pascy. 176

Hommages à la Divinité de James Fordice, Ministre Anglois, traduit par J. B. V****, Prix 1 liv. 4 sols; à Paris, chez Volland, Libraire, Quai des Augustins, 1787. 191

Seconde Lettre au Rédacteur de l'Année Littéraire sur l'Histoire des Membres de l'Académie Françoise, par M. d'Alembert, &c. 193

Estelle, Roman Pastoral, par M. de Florian, Capitaine de Dragons, & Gentil-homme de S. A. S. Monseigneur le Duc de Penthièvre, &c. A Paris, de l'Imprimerie de MONSIEUR. Chez Debure aîné rue Serpente, & Bailly, rue S.-Honoré, Barrière des Sergens. 232

Consultation pour les Actionnaires de la Compagnie des Indes, par M. Hardouin de la Reynerie, Avocat au Parlement. 260

Mort de M. le Comte de Buffon. 265

Discours prononcés dans l'Académie Françoise, le Jeudi 13 Mars 1788, à la réception de M. d'Aguesseau. *A Paris, chez* Demonville, *Imprimeur-Libraire de l'Académie Françoise, rue Christine, aux armes de Dombes.* 274

Oraison Funèbre de Monseigneur l'Archevêque de Bourges, &c. Prononcée dans l'Eglise Métropolitaine de Bourges; par M. l'Abbé Fauchet, Prédicateur Ordinaire du Roi. A Paris, chez J. R. Lottin de S.-Germain, *Imprimeur-Libraire Ordinaire de la Ville, rue S.-André-des-Arcs, N° 27.* 302

Œuvres de M. François de Salignac de la Mothe-Fénelon, Précepteur

*des Enfans de France, Archevêque Duc de Cambrai. Tome IV*me*, à Paris, de l'Imprimerie de* François-Ambroise Didot, 1787. 331

Considérations sur l'Esprit & les Mœurs, à Londres, & se trouve, à Paris, chez les Marchands de Nouveautés. 337

Chansons Anacréontiques, &c. du Berger Sylvain. A Paris, chez l'Auteur, rue des Prêcheurs, n° 29. L'Editeur, P. Remy, *rue des Grands-Augustins; & chez* J. B. G. Musier, *Libraire, Quai des Augustins.* 374

Fin de la Table.

